

LE FIGARO ILLUSTRÉ

LES GOBELINS

Par GUSTAVE GEFFROY

DU MOIS



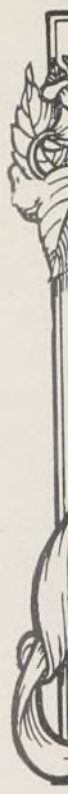
BARAZETTI

enri Tausin et
dans la voie
souhaitons à
que la puis-
l'Hôtel qu'il



autre assaut
qu'il mérite.
GAIRON.







Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

Coups de pied

Coups de poings

Ce serait pour les psychologues un bien intéressant sujet d'étude, que cette passion des sports à laquelle s'abandonnent, depuis une vingtaine d'années, les jeunes gens de France, et qui semble, à cette heure, plus furieusement déchaînée que jamais. Il est certain que l'espèce de fureur joyeuse qui les emporte vers l'imprévu des jeux violents et nous montre ces jeunes gens comme impatients de dangers inutiles, n'est ni un instinct ni un besoin nouveau de la race. Sûrement ce goût de l'aventure était en eux, depuis longtemps; depuis toujours; et c'est, je suppose, à cette vertu-là qu'est due l'admirable réputation dont jouit, à l'étranger, le Soldat de ce pays-ci. D'autres sont conduits au danger par l'amour d'une idée, par l'instinct du devoir, par une tradition d'obéissance assez forte pour faire d'eux aussi, le cas échéant, des héros. Mais ils sont des héros sans gaieté, et peut-être le Français de vingt ans est-il le seul être humain à qui ait été dévolu par la Nature ce privilège de badiner devant un péril, voire d'affronter la mort... histoire de rire.

La fréquence des guerres, autrefois, suffisait à occuper leur passion, mais on ne se bat plus guère et voilà quarante années qu'en ce pays l'armée marque le pas. Je ne serais pas surprise qu'il fallût attribuer à cette sage immobilité le besoin qu'éprouve la jeunesse française de se « dégourdir ». Elle a, comme disent les bonnes gens, des « fourmis » dans les jambes et dans les bras; et c'est pourquoi nous la voyons en quête d'occasions de donner des coups, et de se rompre les os. La bicyclette, l'automobile, les sports athlétiques, l'aviation, l'ont attirée, enivrée. Aux sports d'été elle vient d'ajouter les sports d'hiver. L'exemple venait d'en haut, du nord; les Français se sont avisés qu'on pouvait le suivre et qu'il n'y avait

point de raison pour que les pentes neigeuses des Pyrénées, des Alpes, du Cantal et des Vosges offrissent aux glissades et aux culbutes un champ moins commode que celles de Suisse ou de Scandinavie.

Mais c'est au foot-ball qu'ils m'amuse!

Ils n'étaient point là des innovateurs; ils avaient quelque temps observé, pour savoir « comment on s'y prend », leurs camarades d'outre-Manche, et ce jeu brutal les tentait. Les voilà lâchés, et déjà très forts. N'étaient-ils point naguère proclamés vainqueurs, sur le champ de bataille de Colombes, d'une équipe écossaise où l'on disait que s'étaient groupés les athlètes les plus intrépides et les plus malins du Royaume-Uni tout entier?

J'y suis allée, sur ce champ de bataille, l'autre dimanche. Deux équipes françaises devaient s'y rencontrer. J'ai horreur de la violence, et jamais, dans la vie, un échange de coups ne m'a fait rire. Je ne voudrais pas plus être celui qui les donne que celui qui les reçoit. Mais le foot-ball est tellement autre chose qu'un échange ordinaire de coups! La brutalité s'y épanouit avec une sorte de noblesse; les ruades les plus vives, les chocs les plus rudes y ont une grâce; et parmi les plus effarantes bousculades, on a la vision de braves gens qui, d'un peu près sans doute, fraternisent.

Et l'extraordinaire foule que celle dont ces joueurs sont entourés!

Le train de deux heures, qui nous mène à Colombes, est bondé. Peu de femmes. Une foule presque uniquement composée d'amateurs athlètes, de vingt à trente ans. Et voici ce qui frappe, tout d'abord: cette foule manque d'élégance. La plupart de ces jeunes gens ont l'allure, le langage, la tenue d'ouvriers aisés, de commis « en balade ». Et ceci indique déjà que les sports, en France, ne sont plus le privilège du Loisir et de l'Argent; que cette passion toute neuve a pénétré la masse. A l'arrivée, bousculade. On s'est rué vers la sortie, et dans leur impatience de gagner la piste du Racing, quelques-uns enjambent les palissades de la gare, et s'enfuient comme des

voleurs, au pas de course, à travers les rues.

Deux kilomètres à faire, à travers un décor maigre et maussade de banlieue. Maisonnets closes, jardins défeuillés, pauvres boutiques. L'air est chargé d'une brume glaciale; et voici des drapeaux, un va-et-vient d'autos dans la boue durcie... Un grand carré de plaine nue. Des estrades découvertes où déjà s'entasse une cohue braillarde. En face, les tribunes, — les places chères. Un buffet, où fument des grogs. Les amateurs chics sont ici. Manteaux anglais, leggings, casquettes à carreaux. Quelques femmes empaquetées de fourrures. Des pipes; mais moins qu'autrefois, ce me semble. Le sportsman a des soucis d'hygiène que la génération d'hier n'avait pas. Il fume peu. Il est sobre. Il ménage ses bronches et surveille son intestin.

Le froid seul ne lui fait pas peur... Les voici qui gagnent la piste, les maillots collés au torse, les jambes découvertes, la tête nue. Les équipes se sont placées; d'un groupe jaillit l'olive énorme, — le ballon, — qu'un pied fait voler, qu'un poing renvoie, et vers lequel tout de suite se sont ruées les deux équipes. Et je ne comprends plus rien au spectacle inouï qui se déroule sous mes yeux. La foule applaudit, hurle; affolés, les photographes, au pas de course, suivent la partie, l'objectif braqué vers ce groupe d'hommes demi-nus qu'on voit s'agglomérer, se disjoindre, se rejoindre en grappe, en tas, puis s'éparpiller encore, parmi les chutes, les heurts, les culbutes, cependant que les maillots blancs se maculent de plaques noires et les figures de taches rouges...

J'ai passé là deux heures, — émue, ravie, oppressée. J'ai admiré ces jeunes gens qui se délassent et se récompensent d'avoir travaillé pendant une semaine, en venant se déshabiller dans de l'air froid pour y échanger, — sans haine, — d'effroyables coups.

Faut-il donc donner décidément raison aux philosophes qui disent que la guerre est sacrée, et qu'il y a quelque chose de divin dans le besoin qu'éprouvent les hommes de se casser réciproquement la figure? SONIA.

M. Victor Michel

Le *Figaro illustré* vient d'éprouver une perte douloureuse en la personne d'un de ses collaborateurs les plus anciens et les plus assidus, M. Victor Michel, décédé le 5 février dernier.

Chef des ateliers de photogravure qui, depuis de longues années, assurent l'illustration de notre revue, M. Victor Michel était pour nous un ami et un conseiller de tous les instants. Parmi les nombreuses publications illustrées qu'il a tant contribué à transformer et à embellir au cours des trente dernières années, le *Figaro illustré* avait toute sa prédilection, sans doute parce qu'il lui avait fourni le sujet de ses recherches les plus difficiles, et, il faut l'ajouter, de ses plus beaux résultats. L'état de perfection atteint aujourd'hui dans les procédés de reproduction en couleurs est dû, pour une part importante, aux ateliers de la rue Duguay-Trouin, fondés par son père, et qui, sous sa direction, virent leur développement s'étendre d'année en année.



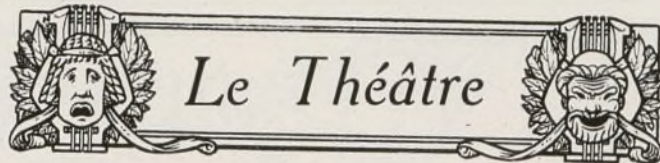
M. VICTOR MICHEL
Cl. Pirou, Boul. St-Germain

Cet homme affable et bon, que son intelligence ouverte, la distinction et le charme de ses manières faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient, fut un des fondateurs de ce que l'on appelle aujourd'hui « les industries du livre ». Mais il sut toujours se souvenir que ces industries, nées d'une évolution progressive de la civilisation et de la pensée, ne faisaient que continuer un art, dont elles avaient recueilli la glorieuse succession. Toute sa vie et toute son œuvre montrent qu'il avait la plus haute idée des obligations imposées par un pareil héritage.

Arrivé aux affaires à l'heure où les nouveaux procédés de reproduction en étaient encore à leur début, à l'heure où la chimie, l'électrochimie, la photographie, commençaient à remplacer pratiquement pour l'édition courante le travail manuel des graveurs, il fut de ceux qui comprirent à temps que cette transformation, sous peine de devenir désastreuse, ne devait pas s'effectuer dans un esprit exclusivement industriel. Puisque l'on parlait de vulgarisation, les artistes ne pouvaient être éloignés d'une branche de travaux où leur présence, au contraire, devait assurer des résultats de plus en plus intéressants et féconds. Une telle opinion, à cette époque, ne manquait pas d'originalité. Elle prévalut heureusement contre les tentatives d'industrialisation à outrance, et il est certain qu'elle a évité la décadence, au moins momentanée, des arts de l'illustration, et qu'elle a préparé leur développement moderne, aujourd'hui dans tout son éclat.

MM. Victor et Paul Michel, dès longtemps préparés à continuer l'œuvre paternelle, ont recueilli, en même temps que cette succession pleine de larges entreprises et de beaux exemples, un autre héritage qui les aidera à en supporter le poids : celui de toute la sympathie affectueuse, de toute la reconnaissance et de toute l'estime inspirées à ceux qui le connurent, par la vie et les travaux de M. Victor Michel.

LE FIGARO ILLUSTRÉ



Ce mois-ci ayant été théâtralement très chargé, je ne pourrai disposer pour chacun des nouveaux spectacles de toute la place qu'il leur faudrait consacrer.

Aux Variétés, *Les Midinettes*, de M. Louis Artus plurent beaucoup. On y trouve de la belle humeur, une légère émotion, et quelque aimable philosophie. L'auteur nous montre que l'amour d'une femme est chose essentiellement versatile et influençable. Germaine Mathivet méprisera et chérira tour à tour son mari selon qu'elle le verra railler ou apprécier autour d'elle. Elle se croit d'abord interdit d'aimer ce savant gauche, timide, maladroit jusqu'à la pitrerie, — en vérité fort grotesque, — dont chacun se moque. Mais il arrive que tout ce lot de disgrâces devient pour une petite midinette, un élément de séduction.

Plus reconnaissant de ce premier amour qu'il inspire, que vraiment épris — car il ne songe qu'à sa femme — Mathivet suit la jolie modiste... Il n'en faut pas plus pour déterminer Germaine à le regretter et à l'aimer. Et tout s'arrange. Cette pièce est interprétée supérieurement par M. Max Dearly, qui submerge son personnage dans des flots de fantaisie, — M^{lle} Mistinguett, simple, sensible, si spontanée et si vraie dans son excentricité — et l'admirable M. Guy.

Nous retrouvons au Vaudeville dans *Le Cadet de Coutras* tout le sens satirique, toute l'ironie calme et incisive, et tout le talent littéraire de M. Abel Hermant. Il n'y a pas d'intrigue à proprement parler dans *Le Cadet de Coutras*, mais une série d'épisodes, destinés à nous faire connaître sous tous ses aspects le caractère des personnages... Ceux-ci, jeunes nobles ou jeunes millionnaires, sont loin de se comporter constamment en héros. Mais à défaut de réflexion ils ont de la sensibilité, et s'ils ignorent la moralité, ils connaissent toutes les délicatesses. Leur caractère est établi jusqu'en ses moindres nuances ; ils émeuvent parce qu'on les sent vrais, hors de toute convention. Cette pièce de MM. Abel Hermant et Yves Mirande, charme, trouble, fait penser. C'est une œuvre.

M. Becman trace en artiste de premier rang, la figure de Sorbier qu'il imprègne d'une mélancolie, d'une bonté, d'une naïveté sentimentale inoubliables. MM. Puylagarde, Joffe, Jean Dax, se montrent très remarquables.

Le théâtre des Arts nous a présenté dans les décors aimablement naïfs de M. Georges Delaw *Le Marchand de Passions*, — joli poème théâtral de M. Maurice Magre.

En fin de spectacle, M. de Max incarne un voluptueux, terrible et hallucinant *Nabuchodonosor* de M. de Faramon.

La Comédie Royale... justifie son titre. Comme auteurs, nous y trouvons M. G. Courteline avec son inoubliable *Le Gendarme est sans Pitié* et M. Yves Mirande avec une amusante comédie : *Un petit Voyage*... Et l'interprétation se passera de

commentaires quand nous aurons cité les artistes du programme : De Max, Gaston Dubosc, Arquillière, Jeanne Thomassin, Jeanne Rolly.

N'oublions pas l'éphémère *Madame l'Amirale* qui réussit aux Bouffes-Parisiens, mais doit bientôt faire place au *Marriage de M^{lle} Beulemans*; la reprise de *La Dame aux Camélias* au théâtre Sarah-Bernhardt avec l'intéressante M^{lle} Marie-Louise Derval; la continuation du succès de la pièce policière du Châtelet et la très heureuse transportation aux Nouveautés d'une ancienne mais irrésistible pièce de M. G. Feydeau, *Monsieur chasse*, jouée avec une fantaisie folle par MM. Germain, Marcel Simon et M^{lle} Cassive.

La nouvelle pièce en un acte de M. Jean Destrem à la Comédie-Française, ne nous a plu qu'à demi ; l'action en est dramatique mais la signification incertaine. M. Leitner l'interprète non sans emphase ; M. Le Roy se montre très intéressant, et, malgré tout son talent, M^{lle} Madeleine Roch ne parvient pas à imposer son personnage.

Mais nous avons entendu *Œdipe Roi* ! et jamais M. Mounet-Sully ne nous avait paru en plus pleine possession de son art sans égal. Son personnage s'élève au-dessus de l'humanité, semble d'une essence divine. Les sentiments, les douleurs qu'il exprime sont amplifiés proportionnellement, et cependant tout le cœur de l'homme palpite et frémit à travers ses accents.

Il faut louer encore l'intelligence infinie avec laquelle il dispose la progression dramatique de ce rôle d'Œdipe et avec laquelle il met en valeur tout ce que chaque mot renferme de pathétique apparent ou caché. C'est une interprétation en même temps impulsive et méthodique, et l'effet en est grandiose... Aux côtés de M. Mounet-Sully, on acclame M^{lle} Silvain, une très noble et très douloureuse Jocaste et applaudit M^{lle} Madeleine Roch, MM. Paul Mounet, Albert Lambert et Delaunay, parfaits, eux aussi.

Le mois prochain, nous parlerons d'*Après moi*, de M. Henry Bernstein que jouent M^{lle} Bartet et M. Le Bargy, et qui vient de réussir brillamment.

J'aurais voulu pouvoir revenir longuement sur le *Vieil Homme*, dire tout ce que ce nouvel ouvrage de M. G. de Porto-Riche renferme de vérité profonde, d'enseignement psychologique, de poésie. Nous assistons encore au conflit irréductible entre l'égoïsme de l'homme et l'exigente passion de la femme, au duel fatal, et — malgré de courtes trêves — éternel de leur tempérament. Mais l'œuvre dépasse encore en intensité tragique les précédentes ; car les désastres que provoque la légèreté de l'homme ne se limitent point aux souffrances de sa compagne, mais s'étendent à tous les siens. Sa principale victime se trouve être, en effet, son fils Augustin, qui ne peut échapper qu'en s'immolant aux souffrances auxquelles il se sent prédestiné. M^{lle} Margel comprend et s'assimile supérieurement la sensibilité susceptible, la douloureuse précocité d'Augustin. M. Tarride extériorise, en très grand artiste, le caractère nuancé de Michel ; M^{lle} Simone a joué comme il le fallait, en tragédienne remuante et pathétique, la sublime scène finale, et M^{lle} Lantelmé est excellente.

MM. de Caillavet et R. de Flers viennent de remporter au Gymnase, avec *Papa*, leur habituel et annuel triomphe. Le comte de Larzac, élégant et intrépide viveur, mais dont le prestige décline avec l'âge, s'avise de consacrer désormais sa vie à un fils qu'il eut autrefois et fit élever à la campagne sans le voir jamais. Quand il se fait con-

naître du jeune homme, celui-ci est sur le point de se fiancer à une jolie Roumaine, Georgina Coursan. Mais le comte, dont la séduction éclipsa la nature fruste de son fils, se substitue à lui dans le cœur de la jeune fille, et c'est l'enfant qui se sacrifie, — encore ! — au bonheur de son père en lui cédant sa fiancée. Ce dénouement scabreux pouvait surprendre, mais comment résister à l'art si séduisant, si prudent, si prévenant de MM. de Flers et de Caillavet ; à leur esprit incessant et incomparable, où se manifeste leur ironique et paradoxale observation, leur vision si judicieuse et si imprévue des hommes et de la vie ?

Papa a trouvé en MM. F. Huguenet, L. Gauthier, G. Dubosc et M^{lle} Y. de Bray d'idéals interprètes.

JEAN MANÉGAT

On nous écrit de Monte-Carlo : Depuis l'inauguration de la nouvelle salle de musique, si coquette à la fois et si somptueuse, du Casino de Monte-Carlo, l'élite aristocratique de la Côte d'Azur ne cesse de se porter en foule aux concerts lyriques et aux soirées de gala données par la phalange orchestrale que dirige avec un art si consommé le maître Louis Ganne.

L'incomparable violon solo Raymond Durot, les premiers violons Zighers, Etchopar, la violoncelliste Richet, le pianiste Yvain, l'exquise harpiste M^{lle} Henriette Rostagni, le flûtiste G. Laurent, le poétique hautbois L. Rey, le basson expressif F. Hénon, etc., exécutent des œuvres choisies avec un goût très sûr.

Parmi les artistes les plus particulièrement fêtés aux récentes séances, citons : le délicieux pianiste Wurmser, le remarquable baryton Bernal-Reszki, la jolie et réputée cantatrice Odette Carlyle, Yvonne Astruc, virtuose de l'archet ; la belle Marguerite Herleroy, étoile de l'Opéra-Comique ; l'exquise pianiste Clara Sansoni, la célèbre chanteuse de l'Opéra-Comique, Nida Pack, qui tous, remportèrent un succès triomphal.

Figures Contemporaines

La collection des *Figures Contemporaines*, à laquelle M. Joseph Uzanne consacre depuis de longues années des soins si perspicaces, s'est enrichie récemment d'un douzième volume, paru comme les précédents à la librairie Henri Floury. On n'y trouve pas moins de soixante-dix-huit portraits, autographes, notices et biographies, dans la longue liste desquels nous relevons les noms de S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne ; MM. Emile Loubet, Léonce Benedite, Louis Blériot, M^{lle} Delarue-Mardrus, MM. Delcassé, Dieulafoy, Funck-Brentano, Louis Ganderax, Maurice Leloir, Onésime Reclus, la duchesse de Rohan, H.-G. Wells, Ziem, etc...

Tous les mondes et tous les arts, toutes les formes de la pensée voisinent, on le voit, dans cet éclectique recueil, et y voisinent dans la plus complète harmonie, puisque c'est une commune et reconnaissante admiration pour le vin tonique Mariani qui les réunit là.

Née d'une ingénieuse idée de publicité, la collection des *Figures Contemporaines*, grâce au soin qui préside à la rédaction des notices, autant qu'à la variété et à la qualité des illustrations, est aujourd'hui considérée et classée comme le meilleur et le plus important recueil de biographies de l'époque contemporaine. C'est à ce titre que l'ont accueillie la Bibliothèque Nationale et beaucoup de Bibliothèques départementales et étrangères.

Chronique Immobilière

Un aimable lecteur du *Figaro Illustré* qui a bien voulu prendre quelque intérêt à ma dernière chronique et y prêter certaine attention m'écrit pour me demander de préciser le rôle du bureau des hypothèques relativement aux ventes d'immeubles. Je souscris bien volontiers à votre désir, ami lecteur, comme disaient nos vieux auteurs, et m'exécute sinon avec grâce tout au moins avec empressement.

Le législateur a facilement reconnu que s'il ne réglementait pas d'une façon stricte la transmission d'immeubles on arriverait à une regrettable cacophonie.

Il a donc constitué une sorte de bureau d'état civil des immeubles en la personne de la Conservation des hypothèques.

Voulez-vous un immeuble ? Prenez-vous une hypothèque ? Vous devez aussitôt aviser M. le Conservateur des hypothèques de l'arrondissement et ce fonctionnaire diligent et d'ailleurs pécuniairement responsable de ses faits et gestes, couchera en bonne place sur ses registres le contenu de l'acte passé.

Toute vente d'immeubles doit être publiée par sa transcription à la Conservation des hypothèques.

Toute vente non transcrite est inexistante au regard des tiers, c'est-à-dire de tout le monde, hors vendeur et acquéreur.

Seule la transcription confère la propriété à l'acquéreur « erga omnes ».

Il en résulte donc que, très facilement, vous pouvez vérifier si la personne qui vous propose un immeuble en est bien légitime propriétaire. M. le Conservateur des hypothèques, sur une réquisition en forme, vous le dira sans obscurité.

D'ailleurs, il n'est pas un notaire qui consentirait à laisser payer le prix d'un immeuble sans avoir au préalable assuré la transmission régulière de la propriété entre les mains de l'acquéreur. Autrement, il engagerait gravement sa responsabilité.

Passons maintenant en revue quelques affaires intéressantes à examiner.



(Fig. 1) Habitation Louis XVI, Environs de Bordeaux

Comme je le disais il y a un mois, je sais dans le Bordelais une admirable propriété

Louis XVI d'une pureté de style parfaite. Dans la banlieue même de Bordeaux, d'un prix raisonnable, 100.000 francs, ce petit château et son parc sont aussi beaux par la verdure du printemps que sous l'or de l'automne. Il y a là une affaire exceptionnelle à saisir.

Si nous tournons nos regards vers l'Ouest nous trouverons au Perray une très jolie propriété. Construits en 1908, les bâtiments



(Fig. 2) Propriété au Perray

sont tout neufs. Sous-sol aménagé, rez-de-chaussée et deux étages, le tout très confortable, avec calorifère. De vastes communs sont aménagés avec écuries, remises, mare pour baigner les chevaux, jardin anglais, jardin potager. Pays de chasse. Cette propriété serait cédée à 60.000 francs.

Sans changer de côté, nous voyons à Rambouillet deux agréables villas comprenant sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages. Seraient parfaites notamment comme séjour d'été, la proximité de la capitale permettant au maître de la maison de venir chaque matin à ses affaires en Paris, la grande ville, et de retourner, le soir, jouir d'un repos bien gagné en respirant l'air pur de cette excellente région et en admirant de son jardin les merveilles étoilées. Ces villas peuvent être cédées à 20.000 francs la plus grande et 10.000 francs la plus petite.

Dans la banlieue Ouest de Paris, à un quart d'heure de chemin de fer, un magnifique terrain, près de la Seine, dans un centre sportif très apprécié. Je pourrais faire traiter au prix plus que réduit de 5 francs le mètre.

Je suis à l'entière disposition de ceux des lecteurs de cette chronique qui désireraient des indications complémentaires sur ces propriétés pour les leur procurer.

J. CHASSINAT
Avocat.

Pour tous renseignements, écrire, 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

La Beauté Féminine

C'est avec la plus extrême précaution que les poudres et les fards doivent être employés. Les unes et les autres peuvent être néfastes au plus joli visage lorsque leur qualité n'est pas hors de pair : le dessèchement irrémédiable de la peau se produit d'autant plus sûrement et plus rapidement que celle-ci est plus fine et plus fraîche. Il faut donc n'employer ces produits qu'avec circonspection, en petites quantités et surtout s'assurer de leur parfaite innocuité.

Ne prenez pas cependant mes conseils au tragique ; loin de moi l'idée de proscrire l'emploi des quelques excellents ingrédients qui, savamment employés, rendent toujours plus attirant et plus charmant le visage même le plus joli. Quoi de plus ravissant que des lèvres rouges et des joues fraîches et roses ! Le Rouge fluide est, sans conteste possible, la préparation la plus parfaite que je connaisse. Toute femme soucieuse de ne pas s'abîmer la peau des joues ou les lèvres, désireuse cependant d'obtenir un résultat durable, doit l'employer. Le Rouge fluide répond entièrement à ces desiderata. Son emploi donne non seulement une couleur riche et naturelle aux lèvres, mais encore colore les joues de cette teinte rose et délicate indispensable pour rendre tout épiderme parfait. Le résultat est tellement merveilleux qu'il est impossible de distinguer l'artifice. Mais ce qui est surtout à considérer, comme je le disais en débutant, c'est le fait qu'il n'entre dans ce rouge aucun ingrédient nuisible qui puisse ou rider ou dessécher la peau, même la plus fine. Une goutte suffit sur les lèvres ou les joues et la teinte rosée obtenue est durable ; elle ne disparaît pas au frottement. Pour l'enlever il suffit de laver la partie où le rouge a été appliqué avec un peu d'eau tiède. La teinte que donne le Rouge fluide, une fois appliqué, est un rose transparent, doux et naturel qui ajouterait même de la beauté au visage d'un enfant.

Le résultat est encore plus parfait lorsqu'après avoir appliqué le Rouge fluide vous faites usage de la Poudre Fascination. Cette poudre préparée avec le plus grand soin, est d'une pureté absolue et ne contient aucun produit nocif. Elle a en outre la propriété remarquable, tout en empêchant la peau du visage d'avoir un aspect gras ou huileux, de ne pas la dessécher, de la conserver au contraire ferme et souple et d'empêcher ainsi la formation des rides, ce fléau qui marque parfois de ses griffes la femme encore jeune et désirable. A la femme qui s'est servie de poudre de riz

ordinaire, ou qui a abandonné l'emploi de toute poudre de riz, à celle qui craint la formation des rides, à celle qui les veut enlever, je recommande en toute confiance la Poudre Fascination.

Et puis, voici un nouveau parfum... Un parfum distingué et original, délicat et tenace. Le parfum fait, en quelque sorte, partie intégrante de la femme élégante. Bien plus que ses robes et ses chapeaux, l'ambiance parfumée dans laquelle elle se meut, lui donne son caractère, son charme spécial, la rend plus ou moins attirante.

Les parfums ont, on le sait, une influence remarquable sur les sens. Certains parfums orientaux surtout, sont singulièrement troublants. Le Réve Tokalon qui rappelle l'odeur de l'encens, du bois de Santal et de certaines essences hindoues, à la fois douces et prenantes, fait songer à la tendre légende de Sakountala et aux mystères sacrés du Zend-Avesta.

Le Rouge Fluide, la Poudre Fascination et le Réve Tokalon se trouvent à la Tokalon Mfg C, 7, rue Auber, Paris.

INDISCRÈTE.

CE QU'ON PEUT VISITER EN FRANCE EN EMPRUNTANT LES LIGNES DU RÉSEAU D'ORLÉANS

Le réseau d'Orléans, situé au cœur de la France, dessert la riante Touraine, si riche en monuments et en souvenirs historiques (Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Loches, etc.).

Par la belle région de la vallée de la Loire, il conduit à Angers, Nantes, et à la Côte Sud d'une Bretagne ancienne aux plages réputées (La Baule, le Pouldu, Quiberon, Belle-Ile, Concarneau, Douarnenez).

Au centre de la France le réseau d'Orléans permet de visiter l'Auvergne avec ses fraîches vallées et ses stations thermales (La Bourboule, Le Mont-Dore, le Lioran, Vic-sur-Cère, etc.) ou encore les merveilles naturelles des Gorges du Tarn et du Quercy (Rocamadour, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave).

Au delà enfin, par les grandes lignes de Bordeaux, d'un côté, Toulouse, de l'autre, qui sont aussi les routes d'Espagne et du Portugal, il donne accès à la région des Pyrénées.

Les beaux paysages de montagnes ainsi que nombre de stations thermales (Luchon, Cauterets, Les Eaux-Bonnes, Lamalou, Amélie et Vernet-les-Bains, etc.) et les grandes stations thermales balnéaires ou hivernales de Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc., ont consacré depuis longtemps la célébrité des Pyrénées.

Afin de faciliter le tourisme dans ces riches domaines, la Compagnie d'Orléans offre au public de nombreuses combinaisons à prix très réduits, billets d'aller et retour individuels et de famille, billets circulaires, cartes de libre circulation, etc.

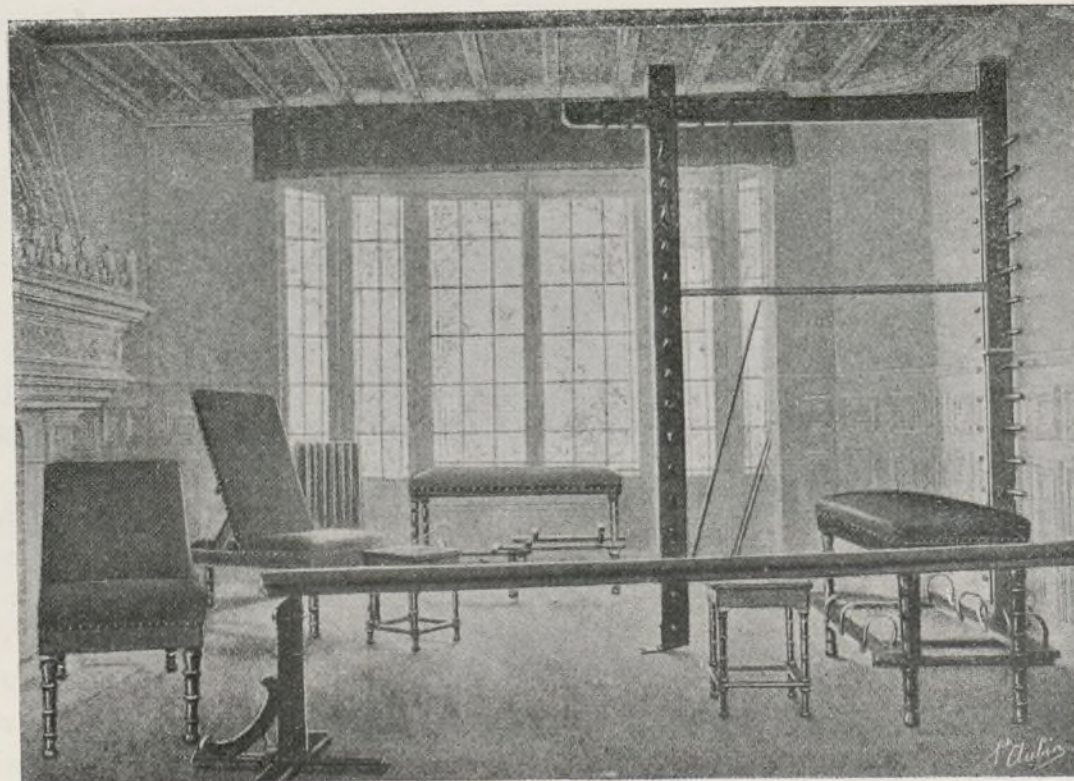
Elle a, en outre, réalisé toutes les commodités de voyage afin de rendre les excursions aussi agréables et rapides que peu fatigantes.

NOTA. — Pour plus amples détails, consulter le *Livret-Guide Officiel* de la Compagnie d'Orléans, en vente au prix de 0 fr. 30 dans ses principales gares et stations ainsi que dans ses bureaux de ville, et adressé franco contre l'envoi de 0 fr. 50 à l'Administration Centrale 1, place Valhubert, à Paris, Bureau du Trafic-Voyageurs. (Publicité.)

Gymnastique suédoise

La gymnastique est aussi utile à la jeune fille qu'à la femme adulte, et l'on sait que les femmes de l'antiquité aussi bien que les hommes en faisaient usage afin de maintenir jusqu'à un âge avancé l'équilibre de leur beauté et de leur santé. Toutefois, les méthodes modernes, basées sur une connaissance plus approfondie des lois physiologiques, ont beaucoup simplifié les exercices nécessaires. Parmi les plus rationnelles, la méthode suédoise est aussi l'une des plus simples, comme celle dont les effets sont les plus rapides et complets.

L'Institut suédois Harboë, 47 bis, boulevard de Courcelles, à Paris, est organisé spécialement pour la gymnastique féminine, le massage normal et le massage



SALLE DE GYMNASTIQUE

vibratoire. La Directrice est M^{lle} E. Harboë, diplômée de Stockholm.

Les difformités de la taille, la congestion du visage, l'embonpoint excessif disparaissent rapidement grâce à une pratique raisonnée de la gymnastique suédoise, et le corps y gagne une souplesse qui le rend jeune et svelte, qui conserve et développe les lignes et qui en assure l'élégance durable.

En même temps, la circulation du sang s'effectue normalement, la digestion est facilitée, et le fonctionnement normal de tous les organes entraîne un complet et précieux équilibre de la santé. Le moral aussi bien que le physique ne tarde pas à se ressentir de ces bienfaits, que toutes nos lectrices peuvent aller demander à l'Institut suédois Harboë, 47 bis, boulevard de Courcelles (Téléph. 563.72), dont notre gravure montre une des salles de gymnastique.

La Mode

La Mode, toute printanière, éclôt avec les premiers bourgeons de mars : les élégantes qui reviennent de la Côte d'Azur laissent à regret leurs robes de serge blanche dans le fond de leurs armoires, pour les reprendre cet été, car on nous promet une foule de toilettes claires.

Déjà le blanc s'est manifesté de façon multiple et somptueuse dans les brillants cortèges des mariages chic de la saison. Seul, ou mélangé au noir, il est en pleine vogue ; il n'a qu'un rival sérieux, le noir, avec lequel il s'unit si souvent.

Il est très curieux de constater qu'au retour de chaque saison, la première préoccupation de la Parisienne est la nouveauté dans le chapeau. Après lui seulement, elle s'inquiète des tissus en vogue et de la ligne préférée. Chez les modistes, aux courses d'Auteuil, dans les réunions mondaines, chacune cherche le modèle inédit et rare qui retiendra l'attention... huit jours. Les premiers essais résistent-ils longtemps ? Non. Une mode lancée trop tôt voit rarement



(Cliché H. Manuel)
COSTUME TAILLEUR RAYÉ GRIS
garni galon gris, par GREEN et Co

l'éclosion complète de la saison attendue.

Nos élégantes, — celles qui reviennent du Midi ou de l'Egypte, — ne se décident pas à remettre le feutre ou le velours : elles ont depuis longtemps arboré le chapeau de paille ; les autres, pour se donner sans doute l'illusion d'avoir quitté notre ciel brumeux, adoptent aussi la paille, bien avant la fin de l'hiver.

Et, de plus en plus, nos toques montent entièrement en aigrettes, dégageant les cheveux. Parfois, c'est une simple couronne de plumes, ou bien, par derrière, un bouquet de « crosses », fusant, s'épanouissant, avec un chic inouï.

Ces coiffures de plumes tourbillonnantes accompagnent joliment les tailleurs simples et d'un goût très sûr tels que nous les trouvons chez Green en ces nouveaux tissus

double-face dont le maître ès-élégances a su tirer des aspects inédits et charmants.

Tantôt offrant deux teintes unies, mais très différentes, à l'endroit et à l'envers, bleu et kaki, noir et rouge, marine et ciel, etc. ; tantôt pékinés d'un côté, unis de l'autre, ces tissus portent en eux-mêmes le fond et la garniture de la toilette.

Ainsi, Green a composé un ensemble idéal avec un pékiné de soie bleu de roy et blanc dont l'ornementation est empruntée à l'envers de ce pékin qui est un drap bleu de roy uni. A la jaquette, le col marin de drap bleu est ourlé de satin blanc, de petits boutons d'argent la terminent et se retrouvent sur les revers et les panneaux de drap de la jupe.

Ces panneaux détachés sont, pour les jupes l'élégant secret de garder celles-ci étroites, dans la ligne, sans qu'aucune contrainte soit imposée à la marche, sans que la moindre gêne entrave l'allure. Avec les robes de Green, la femme la plus moderne dans son élégance a toujours pu monter facilement en voiture ou descendre des escaliers, et conserver sa démarche souple et preste. Cependant la ligne droite, la sveltesse, la silhouette menue, sont précieusement respectées.

Cette silhouette est encore allongée par la taille courte : dans une exquise robe grise et vieux rose, Green dessine haut la taille par le gracieux mouvement de la ceinture qui retombe en un pan noué de côté, de la plus jolie façon du monde.

Il indique aussi sa prédilection pour les manches kimono dégageant si artistement les épaules, les moulant presque.

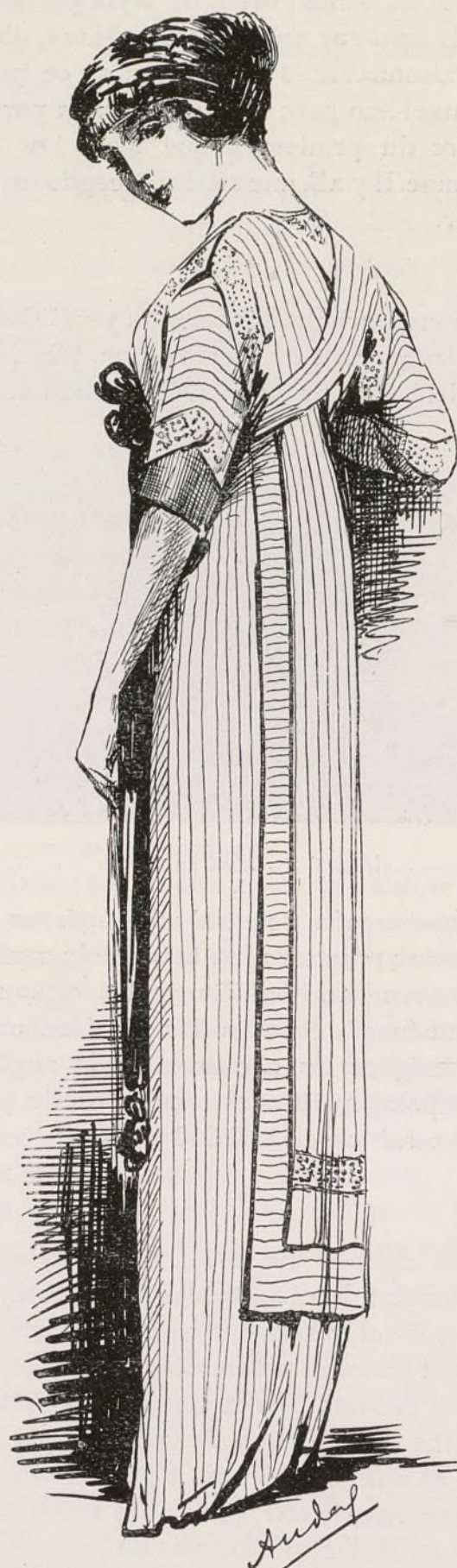
Aussi, en un costume noir pékiné blanc à raies assez rapprochées, a-t-il su habilement fusionner un devant croisé « tailleur » avec, derrière, l'habit kimono. C'est une suprême hardiesse dont le succès sera grand. De très larges revers et une sobre garniture de satin noir achèvent de donner à cet ensemble un cachet inimitable.

Ce modèle fut créé en vue du concours hippique, notre première grande solennité printanière où se révèlent vraiment les tendances de notre coquetterie : fantaisie extrême dans la chaussure à guêtres de velours à carreaux, à nœuds de faille en couleur, rappelant un détail de la toilette, variété inouïe dans les chapeaux grands ou petits, fleuris ou empanachés : immense tagal noir recouvert d'aigrettes blanches, « mitre » garnie d'un diadème de velours noir formant deux ailes, ou bonnet de paille noir drapé de velours, le bord couronné de roses bleues, vieux ton.

Je m'en voudrais de ne pas m'arrêter un instant aux délicieuses compositions de M^{me} Brunel, si des mots pouvaient en faire revivre l'impression pimpante, fraîche comme une idée de Parisienne ? Ces chiffons de rien, — ces riens de chiffons, — prennent des allures de grâce et de joliesse sous la main féminine qui les drape, les fixe, les relève d'un brin de dentelle, d'un bout de ruban, d'une broderie inattendue, d'une note vive.

Peut-on rendre, par exemple, en une simple description, l'harmonie de cette étroite Valenciennes au ton de vieil ivoire, légèrement froncée et soulignant les contours de cette robe de mousseline à mille raies ? Ajoutez un col en linon brodé, la ceinture haut posée sous le boléro court et vous aurez un ensemble tout inédit et charmant.

Un foulard « framboise » à raies blanches espacées tombe tout droit de la taille haute et se croise derrière, d'amusante façon, sous un pan de ceinture plat et large, qu'une broderie enrichit dans le



ROBE CACHEMIRE GROSEILLE RAYÉ NOIR
garnie d'un galon de tulle rouge brodé de perles blanches
Modèle de la Maison BRUNEL et LUDINART
11, faubourg Saint-Honoré, Paris

bas. Cette simplicité, toute de chic, ne s'enorgueillit que d'un nœud de satin noir.

Les foulards à pois choisis par M^{me} Brunel pour la création de ses modèles sont loin de la banalité connue ; quelle heureuse originalité dans ce bleu sombre, encore assombri de pois noirs, que des palmes ornent en bordure ; — quelle trouvaille, ce marine sur blanc, dessiné de raies un peu larges en croisillons qui se perdent en une bordure bleue unie !

Or, voici une idée fort pratique s'appliquant à un lainage anglais tout brouillé de « kaki » : petit tailleur simplet, délicieusement commode comme entrée de saison. Jupe plate, unie, et petite veste courte, à taille haute, que des revers pointus, en satin largement pékiné noir et kaki, égaient à miracle. Je ne dis rien des détails de la garniture : ils sont infinis et charmants comme tout ce qui est d'une spirituelle coquetterie.

Cette coquetterie si française, si franche, a dû bien souffrir et bien s'amuser à la fois des dernières bouffonneries de créateurs en délire. La robe-pantalon a vu le jour... passons.

Ces réminiscences de la culotte turque ou de la jupe de cycliste n'ont même plus le bénéfice de la nouveauté.

Depuis des siècles, les femmes de harems, moins changeantes que nous, sont ainsi vêtues, et, d'autre part, nous ne pédalons plus. Laissons donc la culotte à l'Orient, ne faisons plus trembler nos seigneurs et maîtres en essayant de la porter, et sachons nous contenter de nos fanfreluches qui sont bien les plus jolies du monde.

LAURENCE DE LAPRADE.

Notes et Informations

LA FIN DES TRADITIONS

La Chine est un pays charmant, chante-t-on dans une opérette qui transporta nos grand'mères et n'obtint même pas une voix dans le referendum musical organisé par un de nos confrères. Tout passe, hélas ! mais, pour en revenir à mon point de départ, dans ce pays charmant du thé et de la porcelaine, le chic a bien tort d'imposer des dents laquées de noir, comme un meuble. C'est une idée de magot, cela, et j'espère qu'une fois assez raffinés pour couper leur queue, les Chinois apprécieront les dents blanches comme il convient.

D'ailleurs, les Mousmés sont en bonne voie d'accepter les modes nouvelles ; elles ne se torturent plus les pieds et subissent la géhenne du corset, elles renoncent aux coques vernies de leur chignon et se coiffent d'une tourte ou d'un chaudron de la bonne faiseuse, elles abandonnent leurs tuniques brodées de cigognes ou de dragons et se parent d'un étroit fourreau, il est donc logique qu'elles fassent fi de la laque ancestrale pour adopter uniquement les produits dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella, grâce auxquels leurs petits crocs noirs deviendront de jolies perles blanches.

Ces spécialités existent chez M. Senet administrateur, 35, rue du 4-Septembre, au prix de : l'Elixir, 3 francs ; la Pâte, 2 francs ; la Poudre, 1 fr. 75 et 0 fr. 50 en sus franco.

PREMIER EFFET DU PRINTEMPS

L'aimable printemps a de ces malices !... Il taquine notre épiderme par une invasion de petites rougeurs, bénignes sans doute, mais très inesthétiques. Heureusement que, plus malicieuses que lui les femmes se défendent avec la Crème Simon qui les protège en même temps contre les rides et donne à leur teint une blancheur idéale et un éclat de jeunesse.

Et si le printemps est la saison par excellence de la Crème Simon, la Crème Simon est, pour l'élégante, de toutes saisons.

ERREUR NÉFASTE

Est-il rien de plus contraire au réel charme féminin, fait souvent de mobilité, que l'émaillage cher à certaines femmes trop désireuses de plaire et se trompant sur les moyens d'y parvenir ?

Renoncer à sourire, parler sans remuer les lèvres, regarder sans bouger les yeux, défendre aux traits d'exprimer quoi que ce soit, ni peine ni joie, ni admiration ni répulsion, consentir, en un mot, à paraître stupide pour ne rien faire craquer d'une fraîcheur factice, est-il maladresse comparable ?

Je ne le pense pas, et l'on a bien tort, au lieu de décourager ces supplicieuses volontaires par un blâme bien net, de leur appliquer plus ou moins ironiquement le surnom de « la belle M^{me} X » ou de « la belle M^{me} Z... » Elles y croient, les malheureuses ! et continuent à se métamorphoser en momies, alors qu'elles resteraient charmeuses et vivantes en se contentant d'un artifice léger pour rafraîchir leur teint, d'une onction de crème adoucissante accompagnée d'un rien de poudre de riz Duvet de Ninon qui suffirait à raviver l'éclat naturel un peu flétri... Mais, c'est trop simple, on n'y croit pas !

Pour celles qui ont horreur du maquillage, je dois indiquer l'origine de cette poudre : Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, où elle vaut 3 fr. 75 et 4 fr. 25 franco, quelle que soit sa nuance : blanche, rosée, naturelle ou Rachel.

CHRYSANTHÈME.

nt, chante-
transporta
e pas une
l organisé
sse, hélas !
point de
u thé et de
d'imposer
un meu-
a, et j'es-
ur couper
eront les

en bonne
lles; elles
subissent
cent aux
et se coif-
ron de la
ent leurs
de dra-
urreau, il
fi de la
iquement
dictins du
urs petits
es perles

M. Senet
mbre, au
2 francs ;
us franco.

EMPS
alices !...
invasion
ns doute,
ment que,
mmes se
qui les
s rides et
idéale et

par excel-
ne Simon
ons.

au réel
mobilité,
femmes
rompant

remuer
es yeux,
quoi que
ration ni
paraître
une frai-
parable ?
tort, au
s volon-
ar appli-
surnom
M^{me} Z... »
et con-
momes,
uses et
artifice
ne onc-
pagnée
Ninon
un peu
on n'y

maquil-
le cette
rue du
4 fr. 25
blanche,



Cour Colbert, cour principale de la Manufacture des Gobelins avec la statue de Colbert, par Aubé,
l'ancienne chapelle au fond, l'administration à gauche



Les Gobelins

Par GUSTAVE GEFFROY

Administrateur de la Manufacture des Gobelins

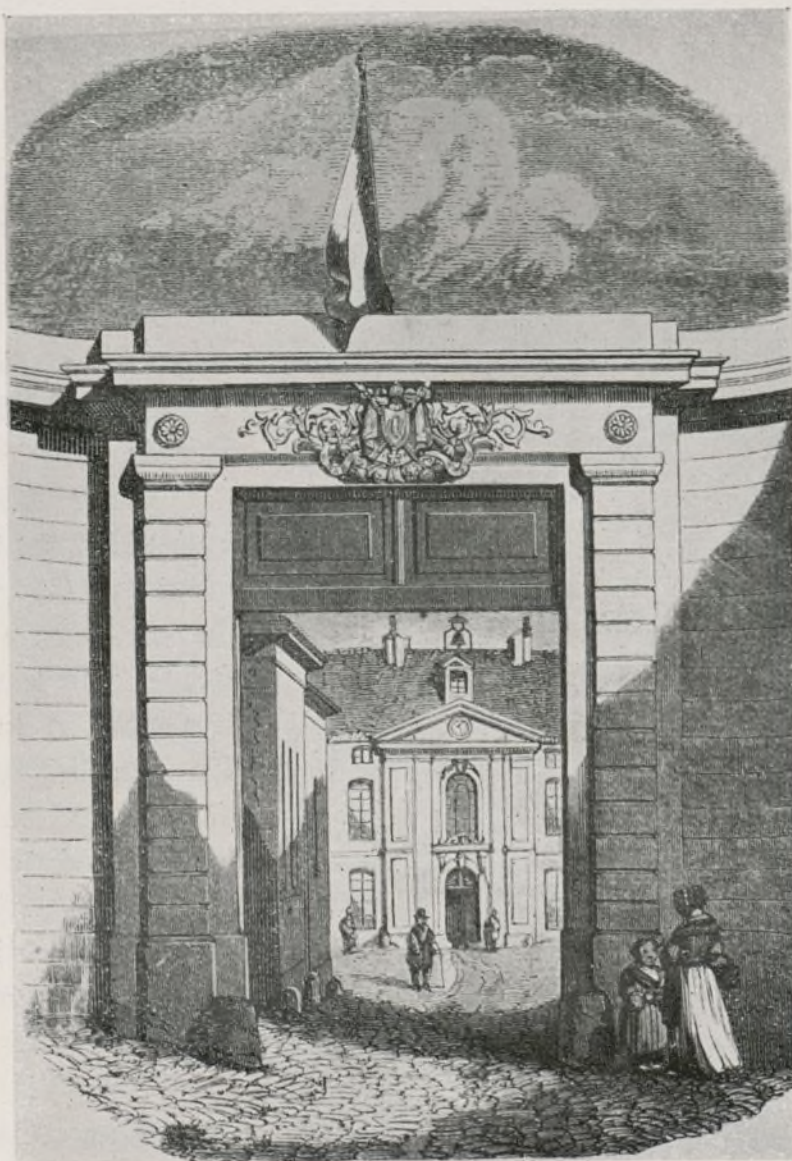
AVANT LES GOBELINS

Déployez le « Plan de Paris, commencé l'année 1734, dessiné et gravé sous les ordres de Messire Etienne Turgot, marquis de Soumons, seigneur de Saint-Germain, etc., achevé de graver en 1739, levé et dessiné par Louis Bretez, gravé par Claude Lucas, écrit par Aubin ». Consultez le plan du sieur Jaillot, géographe ordinaire du roi, quai des Augustins, qui date de 1774. et qui accompagne les « Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent ». Prenez aussi le plan de « Paris, ses faubourgs et ses environs, où se trouve le détail des villages, maisons, grands chemins pavés et autres, des hauteurs, bois, vignes, terres et prés, levé géométriquement par le sieur Roussel, capitaine-ingénieur, revu et augmenté en l'an V de la République française, et qui se trouve à Paris chez Goujon, cour du Palais-Égalité et rue Fromenteau, n° 10; chez Vignon, rue de Thionville, près le Pont-Neuf; chez Hennequin, Typographe de l'Assemblée nationale, cour du Manège ». Suivez le cours des ruisseaux, le tracé des voies, tour-

nez autour des enclos et des monuments, et par ces images, qui montrent les rues, les ruelles, les passages, les impasses et aussi les maisons, les façades, les pignons, les portes, les

fenêtres, les toits pointus, les palais, les hôtels, les églises, les couvents, les jardins, les aspects de la campagne lorsque finit le faubourg de la ville, les moulins à vent qui tournent sur les hauteurs et les monticules, et vous vous ferez l'idée aussi exacte que possible, à coup sûr plus exacte que par les quelques maigres et succinctes descriptions des bouquins du temps, de ce que pouvait être le quartier Saint-Marcel ou des Gobelins, sous l'Ancien régime, et aux premières années de la Révolution.

Sur le plan de Turgot, l'« Hôtel royal des Gobelins » a son entrée rue Mouffetard, occupe l'emplacement situé entre ladite rue, la rue Croulebarbe, la Bièvre et la rue des Gobelins. Aux alentours se voient le couvent des Cordelières, dont les jardins sont mitoyens des jardins des Gobelins, le champ de l'Alouette, où s'établirent les Filles-Anglaises, les églises Saint-Marcel, Saint-Martin, Saint-Hippolyte, Saint-Médard, le Clos Païen où s'élèvera la Folie-Neubourg, tout un espace



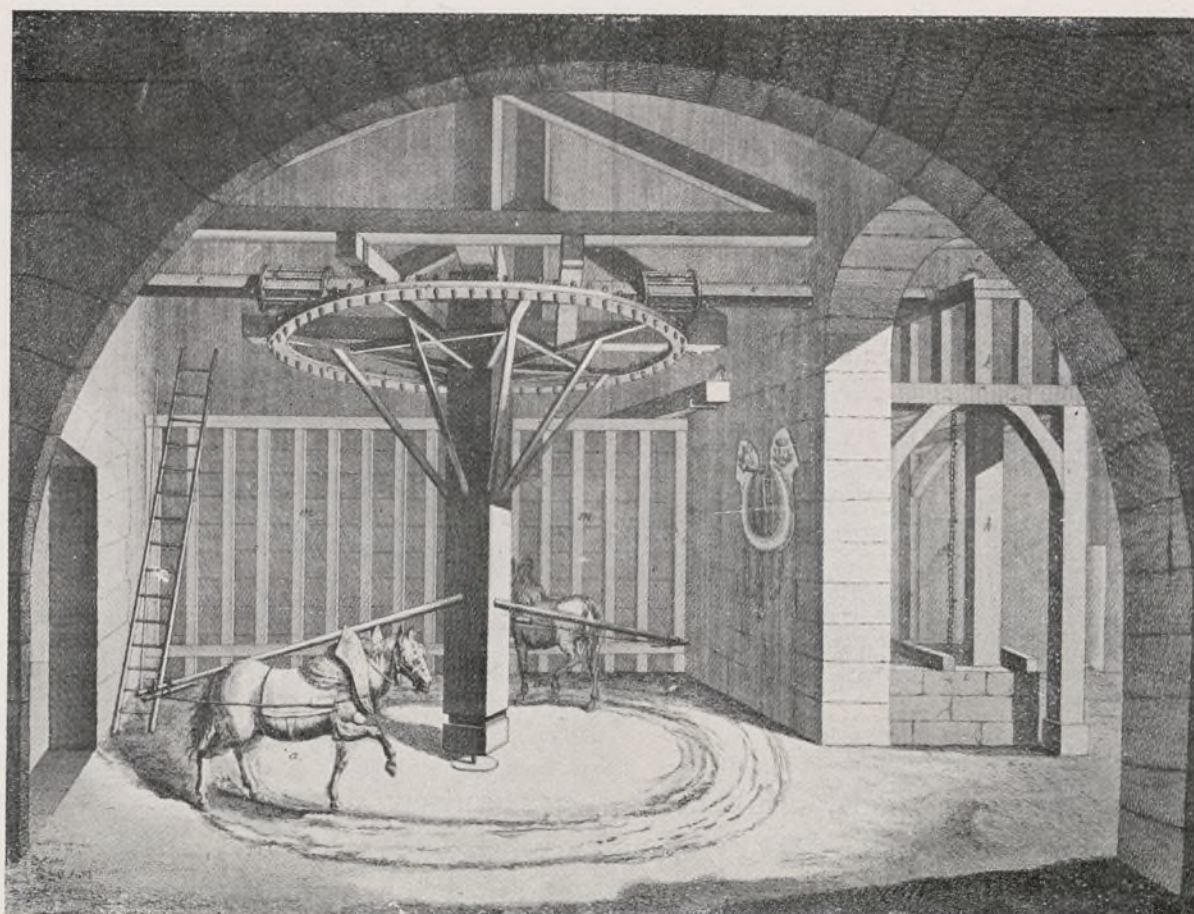
Ancienne Porte des Gobelins
Rue Mouffetard sous le Second Empire

planté de vignes, de vergers, couvert de cultures maraîchères, à travers lequel on va, d'un côté, vers le Jardin Royal des Plantes, de l'autre vers le Val-de-Grâce, puis plus loin, vers la campagne, par les grandes routes de la province. L'Hôtel des Gobelins est assez nettement figuré pour nous faire retrouver aujourd'hui les aspects encore subsistants de la manufacture du XVII^e siècle. La cour principale, dite cour Colbert, a conservé le même dessin, sauf que le bâtiment de gauche a disparu, brûlé en 1871. Il y a eu d'autres changements, suppressions ou reconstructions, depuis le XVII^e siècle, et sur le plan linéaire en surface des anciens Gobelins, établi en 1690 par Sébastien Leclerc fils, on apprendra, d'un coup d'œil, qu'il n'y avait pas seulement ici une manufacture de tapisseries, mais un établissement complet où des maîtres de tous les arts et de tous les métiers enseignaient toutes les formes de la décoration et de l'ameublement, et produisaient, avec la collaboration de leurs élèves, les pièces d'ameublement qui sont aujourd'hui la gloire des collections et des musées. En effet, sur ce plan, sont indiqués les emplacements

des ateliers de sculpture de Coyzevox, Tuby, Coustou, Prou, Joly, les « boutiques » d'ébénisterie de Domenico Cucci, de menuiserie de Trille, d'orfèvrerie de trois Villiers, des ateliers de gravure de Le Clerc, de la « boutique de pierres de rapport » de Branchi, des ateliers de peinture de Yvart, Verdier, Martin, collaborateurs de Le Brun, comme sont indiqués aussi les ateliers de haute lisse de Jans et Lefébure, de basse lisse de Jean de la Croix et Mosin, et la teinture de Van der Kerchove. On peut ajouter, à ces noms, d'après la liste des personnes logées dans l'Hôtel des Gobelins, au 1^{er} janvier 1694, les noms de Mignard, directeur; de Cozette,



3 Ancien Atelier de Teinture des Gobelins, d'après un dessin de Radel, gravé par Bénard



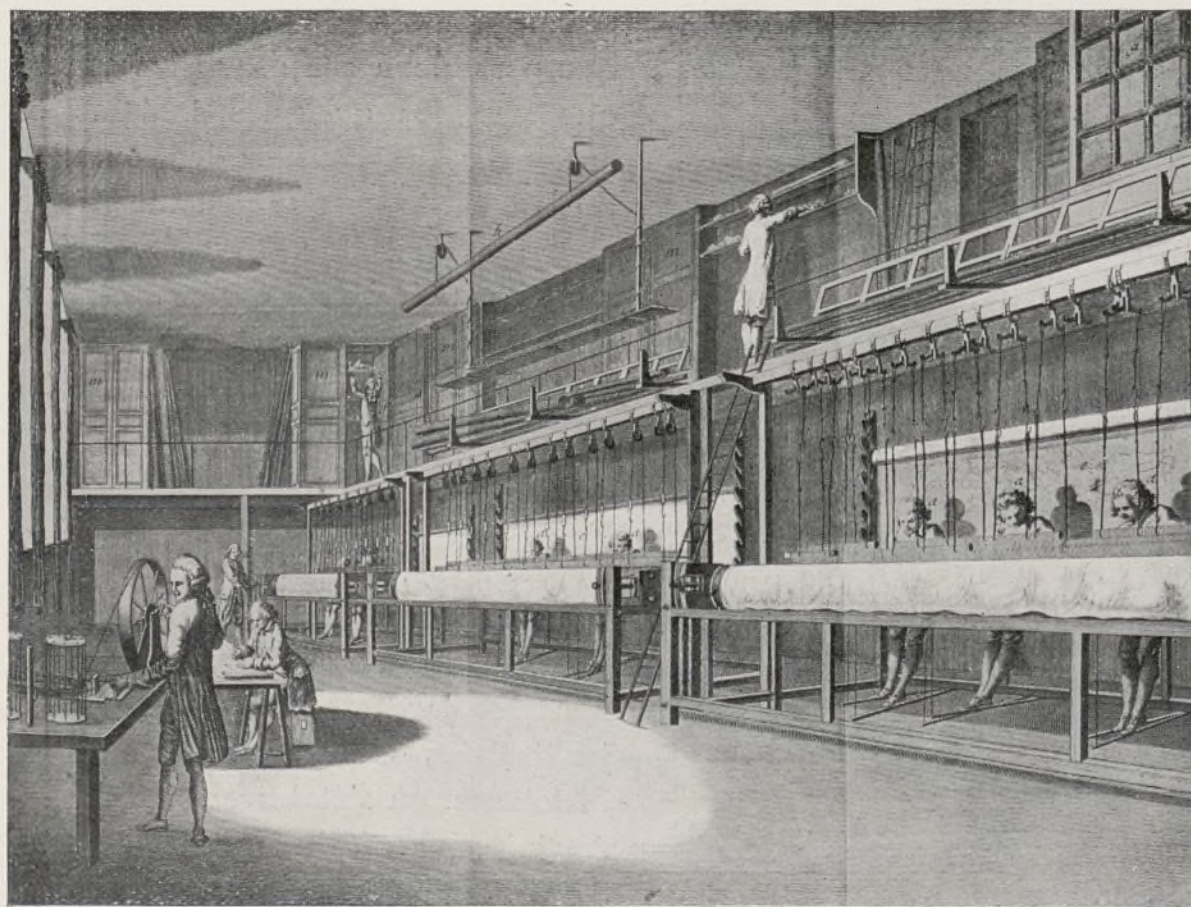
4 Ancien Atelier de Teinture des Gobelins.
Vue de la Machine qui sert à tirer de l'eau, d'après un dessin de Radel, gravé par Bénard

concierge et trésorier; Hinard, chapelain; de Lunac, chirurgien; Gaillet, jardinier; Saint-Léger, portier; et Yvart, garde des tableaux (déjà nommé comme peintre); puis quarante-sept tapisseries en haute lisse, tapisseries en basse lisse, compagnons tapisseries, ébénistes, menuisiers, sculpteurs, peintres, graveurs, lapidaires, orfèvres, teinturiers.

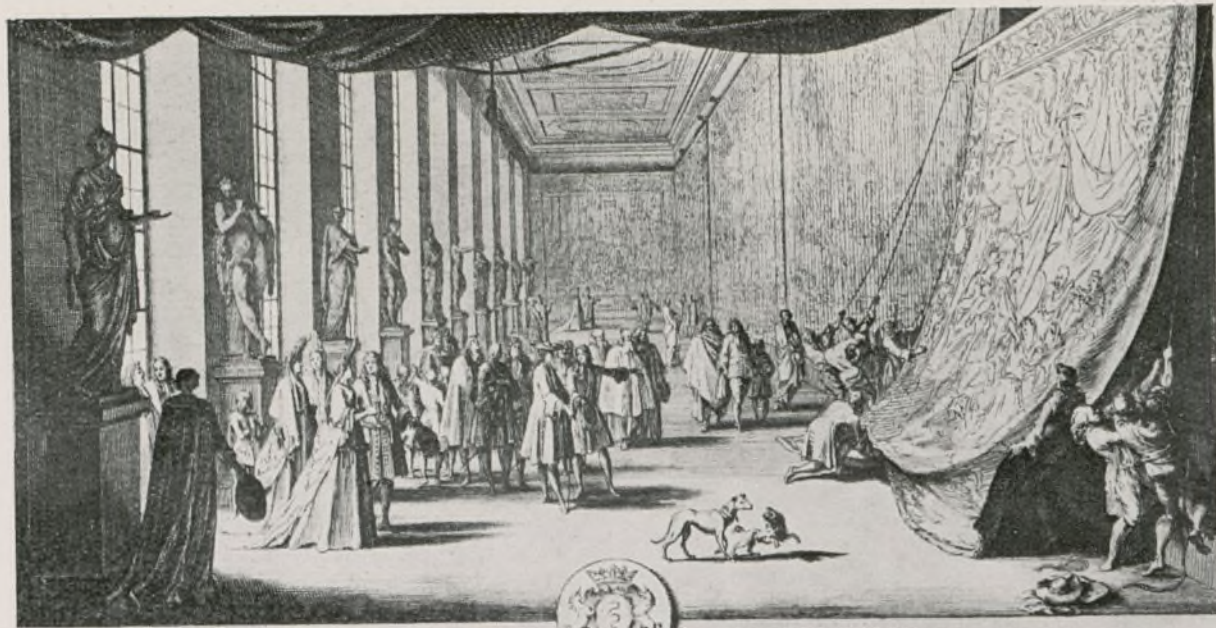
C'est là, sous l'administration de Mignard, un personnel réduit par les années de guerre. Il faut songer que du temps de Le Brun, de 1663 à 1690, le maître de l'art décoratif de Louis XIV eut pour collaborateurs,

avec la plupart de ceux qui viennent d'être nommés, des artistes tels que Van der Meulen, Baptiste Monnoyer, Niclaus Bernaert, Anguier, Audran, Ballin, Boëls, Boulle, Lepautre, Caffieri, Ballaud, Simon Fayette, les deux Boullogne, les deux Corneille, Bourguignon, Noël Coypel, Genoëls, Simon Duquoy, Francart, les Testelin, Lichery, Masson, les deux Sève, Locre, Berain.

On peut alors reconstituer l'image des Gobelins en pleine activité, en pleine production, et ce fut ainsi que Colbert les voulut, lorsqu'il agit en ministre du commerce et de l'industrie et qu'il décida Louis XIV à fonder la manufacture pour augmenter le renom et la production de la richesse nationale. On leur fait gloire à tous deux de cette fondation, et très justement, si l'on s'en tient au fait immédiat et à la date inscrite sur la porte d'entrée de la manufacture. Il ne faut pas oublier non plus que Henri IV fut le précurseur de cette fondation lorsqu'il créa les ateliers de tapisserie des rues Saint-Antoine et du Louvre, et les ateliers de la Savonnerie, puis lorsqu'il fit venir des Flandres deux cents tapisseries, sous la direction de Marc de Coomans et François Delaplanche, logés d'abord au palais des Tournelles, et qui s'en vont ensuite au faubourg



5 Ancien Atelier de Tapisserie de basse lisse des Gobelins
d'après un dessin de Radel, gravé par Bénard



LA GALERIE DE L'HOSTEL
A MONSIEUR COLBERT
MARQUIS DE VILLACERF, SEIGNEUR DE MONSIEUR, COMTE DE LA COUR, CHÂTEAU, FORTAINE ET AUTRES LIEUX, CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS,
PREMIER MAISTRE D'HOSTEL DE LA REINE, SURINTENDANT ET ORDONNATEUR GENERAL DES BATIMENTS, JARDINS, ARTS ET MANUFACTURES DE SA MAJESTÉ.
(Quelques scènes de l'Histoire représentées en Tapisserie sur les Tableaux de « Monsieur le Bien »)

Visite de Colbert de Villacerf à la galerie des Gobelins
d'après une gravure de Sébastien Le Clerc

Saint-Marcel, sur les bords de la Bièvre, dans la maison des Gobelin. Les Gobelin, qui ont donné leur nom à la manufacture de tapisseries, n'étaient pas des tapissiers, mais des teinturiers, excellents, il est vrai, et de vieille renommée, puisqu'ils ont eu la gloire d'être nommés par Rabelais, lorsqu'il désigne la Bièvre comme « le ruisseau auquel Gobelin teint l'écarlate ».

Avec Henri IV, il ne faut pas oublier le surintendant Fouquet, qui après avoir suggéré à Louis XIV l'idée de transformer Versailles d'après les jardins de Vaux-le-Vicomte, dessinés par Le Nôtre, ornés de statues et de vases, de bassins et de jets d'eau, inspira à Colbert l'idée d'une manufacture de tapisseries par sa fabrique de tapisseries de Maincy, que dirigeait Le Brun : on prit à Maincy, avec le directeur, les artisans tapissiers venus des Flandres, et même des tentures commencées, qui furent achevées aux Gobelins.

On a fait de belles tentures avant les Gobelins et Le Brun, puisque l'art de la tapisserie existe vraisemblablement depuis les temps les plus anciens de l'Histoire, de l'Égypte à la Chine. Mais tenons-nous-en seulement à Homère, Philostrate, Ovide, qui ont décrit son emploi, dit son attrait chez les peuples méditerranéens influencés par l'Orient. Et venons en France, où Joinville et Dudon relatent tentures et tapis, sans que rien nous renseigne exactement sur les ateliers et les métiers qui les ont produits. Notre pays paraît de bonne heure épris de ces revêtements de luxe pour décorer des salles, des tentes, des lits. On sait qu'il y avait des métiers à Poitiers au XI^e siècle, qu'il y en a eu dans quelques villes de France avant le XIV^e siècle, et l'usage du métier de haute lisse est mentionné dans une addition de 1303 aux statuts des « tapissiers sarrazinois », confirmés par Pierre le Jumeau, garde de la Prévôté de Paris en 1290. On sait qu'aux premières années du XIV^e siècle, la ville d'Arras possède des tapissiers se servant du métier de haute lisse et que leur réputation d'habileté se répand en Europe. On connaît le nom de Nicolas Bataille comme celui d'un artiste tapissier autorisé, qui a travaillé à Paris pour le duc

d'Anjou et autres personnages, d'après des cartons de Jean de Bruges, peintre du roi Charles V. Vers la fin du XIV^e siècle, Michel Bernard est célèbre à Arras, où il tisse l'immense *Bataille de Roosebecke* pour le duc de Bourgogne. Paris et Arras sont les deux centres tapissiers où se produisent des merveilles, et le passionné d'art luxueux que fut Philippe le Hardi influença précieusement leur activité. Le siège et la prise d'Arras provoquent le départ des artisans haute-lissiers pour les Flandres.

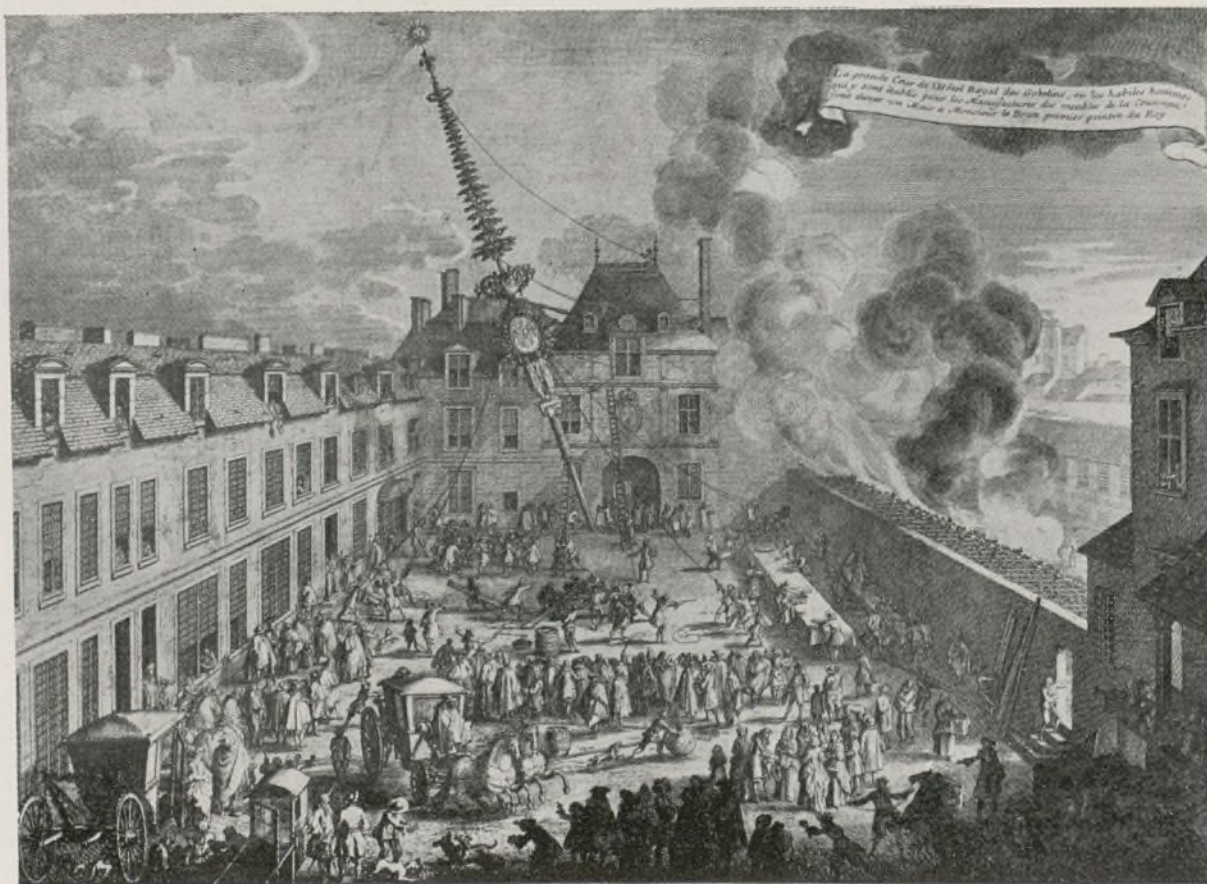
Pour être fidèle à la vérité de l'histoire et de l'art, il faut donner toute son admiration aux tapisseries des Flandres qui ont réalisé une beauté décorative en accord avec l'art de la race et du temps. De Bruxelles, Gand, Louvain, Anvers, Bruges, Courtrai, Audenarde, Alost, Tournai, etc., où des mains agiles sont occupées à des centaines de métiers, de magnifiques pièces sortent et se déploient, répandent par l'Europe entière, dans les cours des souverains et des princes, les châteaux des grands

seigneurs, les hôtels des argentiers et des bourgeois, des images d'un art incomparable. Qui n'a admiré, dans les musées et les collections, au Louvre et à Madrid, ces admirables tableaux en laine et soie, aujourd'hui adoucis et fanés par le temps, mais qui ont dû avoir, au moment de leur première apparition, un éclat et une harmonie splendides? L'art de la mise en place, de la décoration savante et complète des surfaces, n'a jamais été poussé plus loin que par les artistes créateurs de ces modèles et les artisans chargés de les exécuter. On doit proclamer la Flandre une aïeule vénérée de la tapisserie occidentale, elle reste, dans l'histoire de l'art, toute parée de ses tentures comme d'un vêtement multicolore et doré d'une douceur infinie.

Il y avait donc longtemps, lorsque les Gobelins furent fondés, que des centres de production existaient, de Rennes à Troyes, de Reims à Avignon, et bien entendu, à Paris. Avant même Henri IV, il y eut un essai de fondation d'un atelier royal, par François I^{er}, qui installa, en



Ancien métier de haute lisse des Gobelins
d'après un dessin de Radel, gravé par Bénard



Elévation d'un mai en l'honneur de Le Brun dans la grande cour des Gobelins
d'après une gravure de Sébastien Le Clerc



1530, une quinzaine de maîtres tapissiers à Fontainebleau sous la direction de Philibert Babou, sieur de la Bourdaisière, surintendant des bâtiments royaux, et de Sébastien Serlio, architecte italien. Le roi donnait à la manufacture tout ce qui lui était nécessaire pour le tissage, laine, soie, fils d'or, et il payait les tapissiers à la journée. Sous Henri II, qui est stimulé par Catherine de Médicis, par Diane de Poitiers, c'est Philibert Delorme le directeur, et le roi fonde à Paris, dans l'hôpital de la Trinité, une

école de haute lisse, où les enfants sont enseignés par les maîtres de Fontainebleau. Il y a au musée des Gobelins trois pièces de l'atelier de Fontainebleau, deux à fond bleu, ayant pour motifs *Flore* et *Cybèle*, l'autre à fond rouge, attribuée à Du Cerceau, qui a pour sujet la *Mort de Joab*, mais le sujet occupe peu de place, encadré au centre dans un cartouche qui lui donne l'aspect de composition des plats de faïence italienne. Ce qui est surtout important, c'est la décoration, alentours et bordure, à la manière des peintures murales de l'antiquité romaine et étrusque. Ce sont des figurines de guerriers et de déesses, des trophées d'armes et de drapeaux, des corbeilles, des bouquets et des guirlandes de fruits et de fleurs, des oiseaux de tous genres, puis des sphinx, des griffons, des tritons, des amours, ces motifs distribués comme au hasard, mais reliés les uns aux autres par des rubans et des ornements qui les réunissent en un gracieux équilibre.

Les ateliers de Paris avaient gardé, au contraire de cet art imité de l'Antiquité et de l'Italie, la tradition de la tapisserie naturaliste du Moyen Âge. La « première » manufacture des



Tapisserie de Fontainebleau, XVI^e siècle, attribuée à du Cerceau

Gobelins, attribuée à Laurent Guyot, qui s'est inspiré d'un conte du XV^e siècle, ont encore la même richesse, la même force naïve que la littérature des poèmes, des fabliaux, des romans du Moyen-Âge et de la Renaissance. Avec des artistes tels que Nicolas Poussin, Martin Fréminet, Eustache Lesueur, et d'autres, y compris Raphaël, c'est la conception du « tableau » qui apparaît dans l'art de la tapisserie, et il faut le goût de composition, la science des couleurs, la force de modelé des magnifiques bordures qui marquent cette période pour que ne s'aperçoive pas alors le danger de ces reproductions et agrandissements de tableaux, qui ira s'augmentant jusqu'à risquer de faire perdre aux générations suivantes des artistes fournisseurs de modèles, le véritable caractère de l'art de la tapisserie.

LES GOBELINS AU XVII^e SIÈCLE

Aucun choix meilleur ne pouvait être fait que celui de Le Brun lorsque Colbert fit prendre sa décision à Louis XIV. Le Brun était le chef naturel et incontesté des artistes et des artisans que l'on rassemblait pour faire des



Les Joueurs de Tiquet

Tapisserie d'après un modèle attribué à Laurent Guyot, XVII^e siècle



Le Sacrifice d'Abraham

Tapisserie d'après un modèle de Simon Vouet, XVII^e siècle



LA DANSE DES NYMPHES

Tapisserie d'après JULES ROMAIN

Gobelins la Manufacture royale des Meubles de la Couronne, régie et administrée par Colbert, surintendant des bâtiments, arts et manufactures de France. A tous ceux qui furent appelés auprès de lui, tapissiers, peintres, sculpteurs, menuisiers, ébénistes, orfèvres, fondeurs, joailliers, Le Brun fournit des modèles, un enseignement et un style. Il dessine et peint des cartons de tapisserie, des décorations architecturales et sculpturales, des vases pour orner les cours et les jardins, des cheminées, des chenets, des lustres, des cadres de miroirs, des trophées, des meubles. Il mène de front Versailles et les Gobelins, illumine d'or et de cristal la Galerie des Glaces, prépare au faubourg Saint-Marcel les tentures de laine et de soie qui doivent revêtir les murailles du Château de leur chaude parure, de leurs formes amples, de leurs couleurs harmonieuses.

Il faut reconnaître que le gouvernement des Gobelins par Charles Le Brun a marqué davantage cette prise de possession des métiers de tapisserie par des modèles qui étaient de véritables tableaux, si l'on s'en tient à une série telle que l'*Histoire d'Alexandre*, composée de la Bataille de Porus, de la Bataille d'Arbelles, du Passage du Granique, des Princesses de Perse, du Triomphe, ou la série de l'*Histoire du Roi* qui met en scène l'Entrevue des rois, l'Audience du légat, la Prise de Dunkerque, la Prise de Lille, le Mariage du Roi, la Prise de Dôle, la Prise de Marsal, le Sacre du Roi, la Prise de Douai, la Satisfaction de l'Espagne, l'Alliance des Suisses, la Prise de Tournai, la Défaite de Marsin, la Visite du Roi aux Gobelins. Mais Le Brun est aussi l'auteur des *Saisons*, des *Eléments*, des *Mois* ou *Maisons royales*, où il sait évoquer à la fois, en vrai maître de la décoration, les vastes paysages, la beauté des forêts, des jardins et des horizons, la solidité



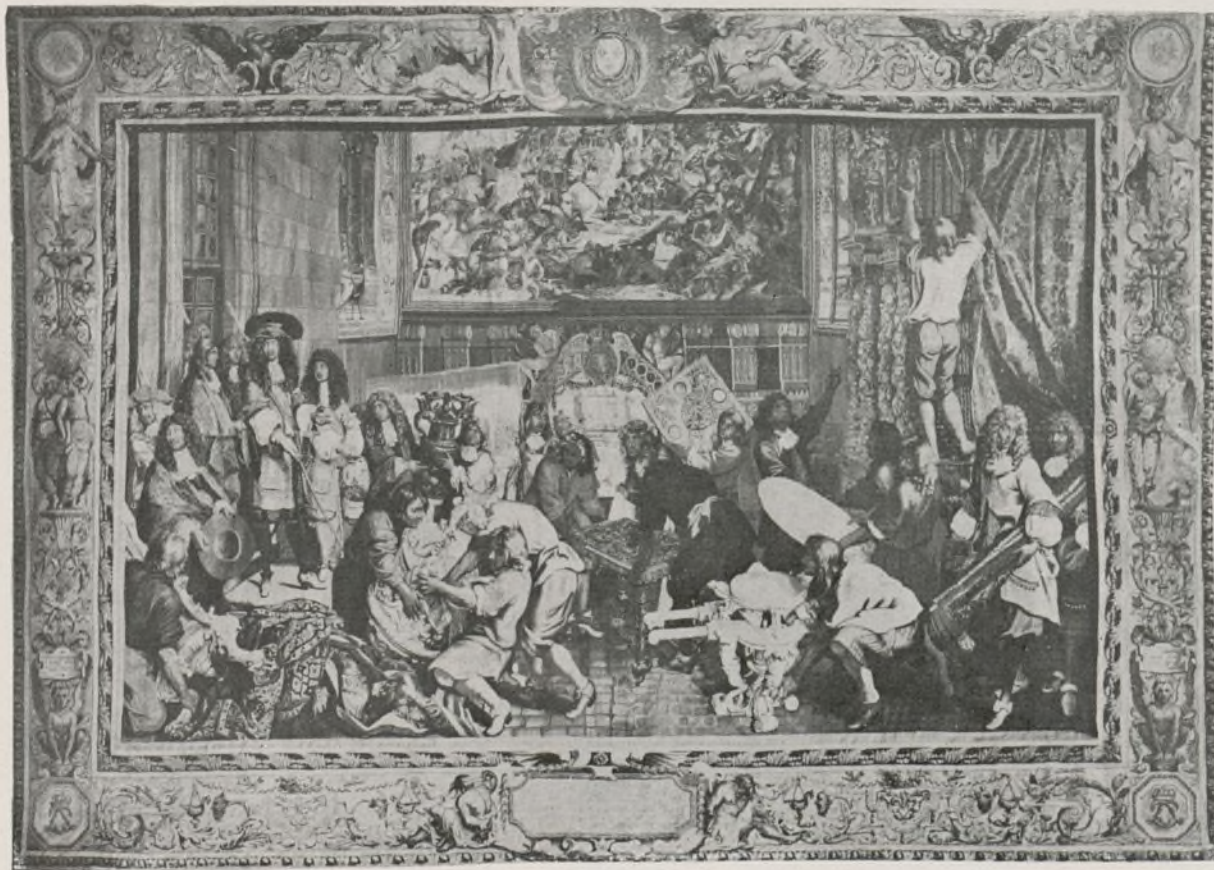
12 *L'Audience du Légat ou Entrevue de Louis XIV et du Cardinal Chigi*
tapisserie de la série "L'Histoire du Roi", d'après un modèle de CHARLES LE BRUN



13 *L'Automne*, d'après CHARLES LE BRUN.
Tapisserie de la série "Les Saisons"

des architectures, le charme des fruits et des fleurs, et aussi les figures de déesses et de nymphes, de muses et d'allégories, assises parmi les nuages et dominant paisiblement le spectacle qui les environne. Chose singulière! Le Brun, qui est certainement un homme d'un très sûr génie apte à se plier à toutes les nécessités des grands travaux dont il assume la charge, et qui se joue de toutes les difficultés avec une aisance et une force, qui tourne parfois à la lourdeur, mais qui est tout de même une force, Le Brun, qui n'est pas véritablement un grand peintre, si l'on songe à la profondeur, à la puissance, à la grâce

des maîtres de la peinture, Le Brun, en tapisserie, peut-être par l'aide de ses collaborateurs, devient un peintre, il obtient, il conquiert l'enveloppe, la douceur de modelé, la finesse d'expression qui manquent à ses tableaux. Ses déesses et ses muses ont une grâce de sourire et une fierté de pensée qui surprennent au milieu du grand étalage pompeux des festons et des astragales du grand siècle. Il serait donc injuste de ne pas nommer quelques-uns de ceux qui ont aidé Le Brun dans l'élaboration et l'exécution de son œuvre : Van der Meulen, Anguier, Baudren, Yvart, Boëls, J.-B. Monnoyer, Genoëls, François Bonnemer, de Sève, Testelin, Boulogne, Audran, qui travaillèrent aux cartons de tapisserie d'après les croquis et les indications de leur chef. Certaines scènes de l'*Histoire du Roi*, lorsqu'elles sont interprétées par des tapissiers artistes, prennent la grandeur de véritables tableaux d'histoire : ainsi les expressions des acteurs et des spectateurs de l'Audience du légat, ou entrevue de Louis XIV et du cardinal Chigi, qui eut lieu dans la chambre du Roi, à Fontainebleau, reproduite si fidèlement par Le Brun qu'elle pourrait être reconstituée sans une hésitation, depuis le parquet, les murailles, les ten-



14 *Visite de Louis XIV aux Gobelins*
Tapisserie de la série "L'Histoire du Roi", d'après un modèle de CHARLES LE BRUN



15 *Colbert*
Tapisserie d'après un portrait de Claude Le Fèvre

tures, les tableaux, jusqu'aux meubles avec leurs incrustations, leurs bois sculptés, les broderies de leurs étoffes. Et de même pour tous les personnages rassemblés sur la tapisserie de la Visite de Louis XIV aux Gobelins, le Roi, Colbert, Le Brun, le duc d'Enghien, le prince de Condé, qui regardent les tapis, tapisseries, meubles, tableaux, pièces d'orfèvrerie que leur présentent les tapissiers, parmi lesquels Jans, les ébénistes, les orfèvres, — c'est non

seulement une œuvre d'art, mais un document de haut intérêt pour l'histoire des travaux d'art exécutés aux Gobelins.

Il est impossible de ne pas entrevoir, derrière les magnificences du règne de Louis XIV, l'état de gêne, de pénurie et peut-être de misère, où se trouvèrent les artisans de ces splendeurs. La guerre ruine le royaume, les travaux sont arrêtés, ce qui est dû n'est pas payé. Un placet au roi conservé par les Archives fait connaître, à la date du 12 novembre 1694, la plainte du sieur Lefébure, tapissier de haute lisse, venu d'Italie sur l'ordre du roi, il y a quarante-sept ans, qui a travaillé aux Galeries du Louvre et aux Gobelins, il a « même servi dix-sept ans de contre-basse de viole à la chapelle de S. M. sans en avoir reçu aucune récompense », il a eu l'ordre de faire quatre tentures qui lui sont restées pour compte, pour lesquelles il a « consommé le bien qu'il avait », et il « supplie le roi d'avoir la bonté de prendre les quatre tentures, et de lui en faire le paiement en rentes sur la Ville, étant chargé d'une grosse famille, qui ne peut subsister, les travaux des Gobelins étant suspendus ». Un autre placet, du sieur Jans, tapissier en haute lisse, à la date du 11 mars 1695, demande au Roy la permission de se retirer à Bar-le-Duc pendant la cessation des ouvrages, ne pouvant vivre de son revenu à Paris, et ayant mangé plus que son bien, depuis un an. Du 11 septembre 1696, autre placet où les frères de Villiers, orfèvres aux Gobelins, se plaignent du manque de travail, allèguent qu'ils n'ont pas été dédommagés par une pension, comme les autres maîtres de la manufacture, et supplient le Roy de leur permettre de réaliser tout ou partie du bien qu'il ont placé à l'Hôtel de Ville pour leur permettre de « s'établir orfèvres en quelque rue de Paris et pouvoir y gagner de quoi subsister ».

Il sied de rappeler aussi que Colbert disparut, désabusé et chagrin, remplacé dans la faveur du roi par Louvois, et que Le Brun mourut dans l'inquiétude d'une

disgrâce prochaine.

Il a pour successeur Mignard, protégé de Louvois, que son âge suffisait à empêcher de prendre une part active à la direction d'art des Gobelins, mais l'impulsion de Le Brun se fait encore sentir, et d'ailleurs, il reste à terminer des œuvres importantes mises sur le métier pendant les dernières années de l'existence du premier directeur des Gobelins. Telles les admirables pièces d'après Jules Romain, parmi lesquelles la *Danse*

des nymphes, dite de la « gauche », où tout est d'accord, profondeur du ciel et du paysage, richesse des verdure, rythme des mouvements, harmonie rose, verte et dorée des chairs, des feuillages et de l'atmosphère. C'est un des chefs-d'œuvre de la tapisserie que cette *Danse des nymphes*, et l'on peut rester à la contempler, aux Gobelins ou au Louvre, sans se lasser de cette grâce robuste, de cette élégance des formes puissantes. C'est à Raphaël que l'on songe, à travers Jules Romain, et à la Grèce à travers Raphaël, devant ces déesses rustiques, ces filles de la terre et de l'air, qui frappent le sol du pied et respirent l'atmosphère de l'été. Leurs corps dansants, aux formes saines, visibles sous les étoffes, leurs carnations de fruits, leurs bras souples, levés en l'air, leurs mains liées, leurs jambes musclées et furtives, font d'elles un des plus beaux groupes de la danse qui aient jamais été conçus par l'art, c'est de la vie en mouvement, de la jeunesse épanouie, de l'expression naïve et belle.



16 *Louis XIV*
Tapisserie tissée en 1857, d'après le portrait de Rigaud



17 *Les Armes de France*
Tapisserie d'après un modèle de P.-J. Perrot

LES GOBELINS AU XVIII^e SIÈCLE

Après cette première période des Gobelins, l'art décoratif du XVII^e siècle rejoint celui du XVIII^e par une série d'œuvres inspirées de la mythologie et de l'histoire de l'antiquité et de l'Ancien Testament. C'est une Grèce et une Rome et aussi une Judée mises en scène comme les tragédies et les opéras du temps, une évocation de dieux et de héros casqués et empanachés, de patriarches à turbans et à longues robes : l'*Iliade*, des Coypel ; l'*Histoire de Jason*, de De Troy ; l'*Histoire de Thésée*, de Carle Vanloo ; l'*Histoire de Marc-Antoine*, de Charles Nattier ; l'*Histoire d'Esther*, de De Troy. Une fine mythologie de Claude Audran apparaît, avec ses figures menues de dieux et de déesses entourés d'enguirlandements et d'attributs.

Audran fournit aux Gobelins les huit portières des *Dieux*, divisées en quatre « Saisons » et quatre « Éléments » : *Vénus*, le Printemps ; *Cérès*, l'Été ; *Bacchus*,



*18

L'Ambassade turque en 1721 aux jardins des Tuileries, tapisserie tissée en 1731 d'après un modèle de Charles Parrocel

l'Automne; Saturne, l'Hiver; Junon, l'Air; Diane, la Terre; Neptune, l'Eau; Jupiter, le Feu. Cette série, commandée en 1699, fut exécutée pour la première fois de 1700 à 1703. Audran eut comme collaborateurs Louis de Boulogne et Corneille pour les figures; François Desportes pour les animaux. Il produit une nouvelle série, celle des *Mois grotesques*, et il y a quelque raison de croire qu'il eut alors pour collaborateur Antoine Watteau, lequel continua chez lui son éducation de décorateur commencée chez Gillot. La série, livrée en 1709, se composait de douze bandes faites pour être placées les unes près des autres, avec une division de six Mois, et deux autres de trois Mois. Ce sont encore des représentations des dieux: *Janvier* ou Junon (signe du Verseau); *Février* ou Neptune (signe des Poissons); *Mars*, avec le dieu Mars (signe du Bélier); *Avril* ou Vénus (signe du Taureau); *Mai* ou Apollon (signe des Gémeaux); *Juin* ou Mercure (signe du Cancer); *Juillet* ou Jupiter (signe du Lion); *Août* ou Cérès (signe de la Vierge); *Septembre* ou Vulcain (signe des Balances); *Octobre* ou Minerve (signe du Scorpion); *Novembre* ou Diane (signe du Sagittaire); *Décembre* ou



19

Canapé, d'après un modèle de Louis Tessier



Dorothée, de l'Histoire de Don Quichotte, tapisserie d'après Charles Coypel

Cybèle (signe du Capricorne). Les deux séries de Claude Audran sont restées des types de décoration infiniment gracieuse et légère, où tout est subordonné à l'effet ornemental, les figures des dieux, comme les fleurs et les animaux, comme les frêles constructions des kiosques où s'abritent les divinités délicates.

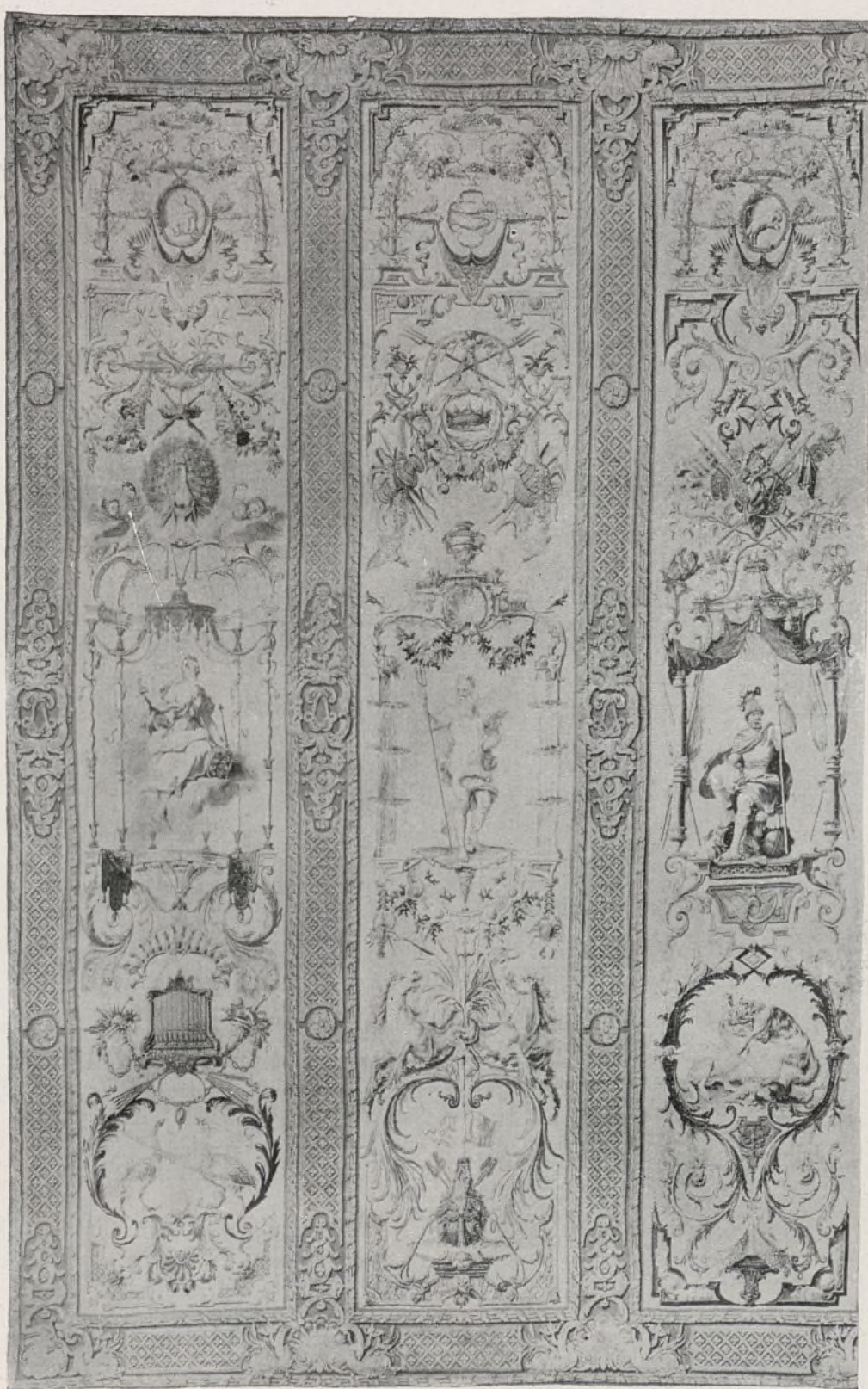
Charles Coypel hausse à la décoration de la tapisserie des compositions légères, conçues en vignettes, prises dans le *Don Quichotte*, et superbement environnées d'« alentours » aux fastueuses chaînes de fleurs accrochées à des motifs d'armures, de singes et d'oiseaux et dues à Claude Audran, Belin de Fontenay fils, Desportes, Lemaire et Tessier. Il trouve aussi son inspiration de décorateur dans les scènes d'opéra, de tragédie et de comédie, la *Psyché* de Molière, le *Bajazet* et l'*Athalie* de Racine, la *Rodogune* de Corneille, l'*Alceste* et l'*Armide* de Quinault. D'autres vont aux spectacles de la vie, trouvent les inspirations de leur art devant les scènes de mœurs, les costumes, les manières d'être que leur offre la société de leur temps. C'est ainsi que Charles Parrocel représente en deux tapisseries, l'*Ambassade turque*, défilant et cavalcadant sur la place de la Concorde, en 1721;



21 *Diane*, portière de P.-J. Perrot



22 *Le Limier*, tapisserie de la série des "Chasses de Louis XV" de J.-B. Oudry



23 *Les Mois grotesques* : "Janvier, Février, Mars"
Tapisserie à bandes d'après Claude Audran



24 *Aminthe et Sylvie*
Tapisserie d'après un modèle de François Boucher

que François Desportes illustre notre empire colonial d'alors en recommençant la série de la *Tenture des Indes*; que Jean-Baptiste Oudry se trouve fournir des images à l'histoire d'un règne par sa série des *Chasses de Louis XV*: le Rendez-vous au Puits du roi; la Mort du cerf; la Chasse au cerf; les Rochers de Franchard; le Limier; le Relai; la Meute des chiens courants; la Curée; le Forhu. Ce sont des tableaux, mais bien conçus, bien ordonnés, et dont l'intérêt n'est pas nié, avec le mouvement des chasseurs et des chiens au premier plan, la disposition des paysages, la percée des allées, l'architecture des arbres. Oudry suivait l'exemple de Le Brun mettant en scènes décoratives les aspects de la vie de Louis XIV. Cette prise de possession de la vie contemporaine par l'art a été de tous les temps.

On trouvera la liste complète et détaillée des œuvres faites aux Gobelins au XVII^e et au XVIII^e siècle dans les trois



Chevreul dans son laboratoire des Gobelins

ques où les rubans et les fleurs, les chapeaux de paille et les jupons courts des bergères, les grasses nudités des déesses et des nymphes passent en galant équipage parmi des verdure bleuâtres ou se prélassent parmi des nuages argentés. Cet art de Boucher a produit ici des merveilles, et si les Goncourt ont pu regretter que le talent de peintre de François Boucher ait été trop influencé par sa manière de « tapissier », il faut reconnaître que la compensation existe devant des pièces telles que *Aminthe et Sylvie*, *Philis et Sylvie*, *Vénus chez Vulcain*, tissées aux Gobelins, et devant les grandes compositions exécutées à Beauvais. Ceci dit, on peut regretter que le XVIII^e siècle n'ait pas été davantage exprimé par l'art incomparable qui aurait su traduire le génie de décorateur, de peintre et de poète

de Watteau, en œuvres merveilleuses où les personnages réunis en assemblées dans les clairières des parcs, les couples dispersés



Laboratoire actuel



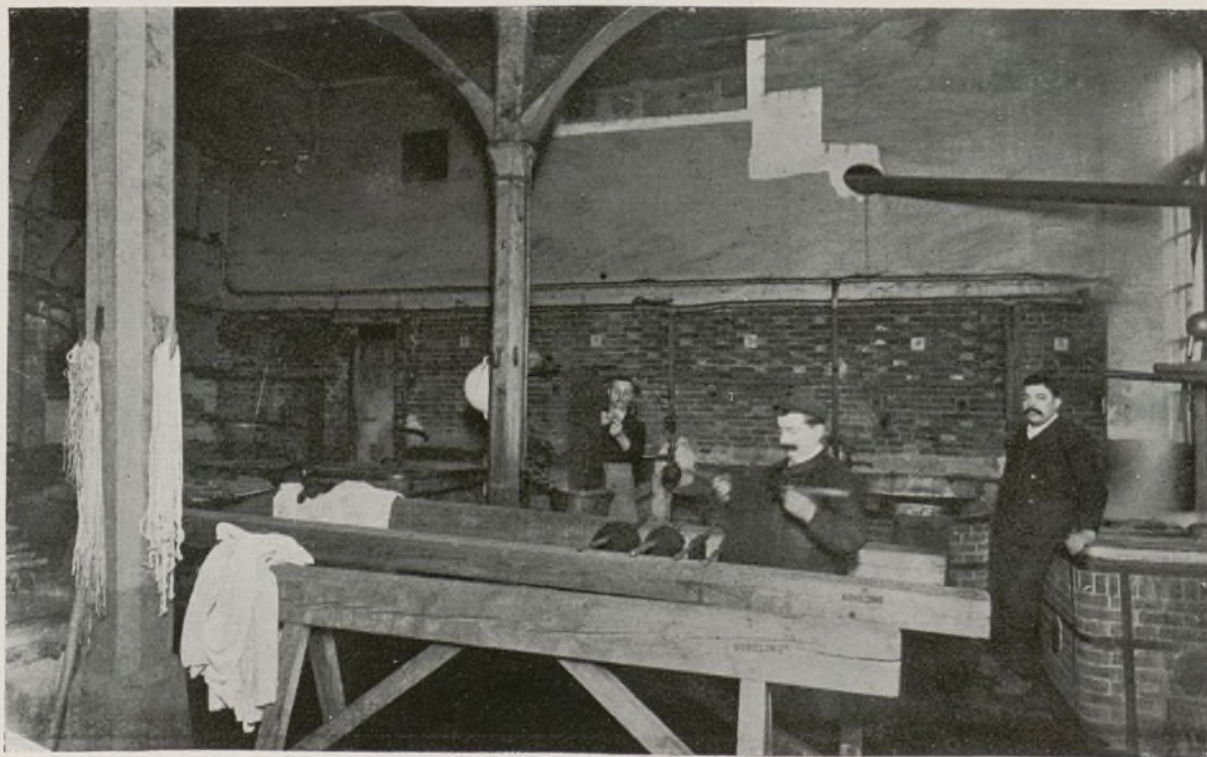
Un des ateliers de rentraiture

volumes parus de l'*Etat général des Tapisseries de la manufacture des Gobelins depuis son origine jusqu'à nos jours*, véritable monument d'érudition édifié par M. Maurice Fenaille, amateur passionné de l'art de la Tapisserie, et dont l'influence bienfaisante s'exerce depuis longtemps en faveur de la Manufacture.

L'artiste qui a été le maître de l'art de la tapisserie au XVIII^e siècle, c'est François Boucher, qui a créé un monde et un style à Beauvais et aux Gobelins, surtout à Beauvais, pour fleurir les murailles de pastorales et de scènes mythologi-

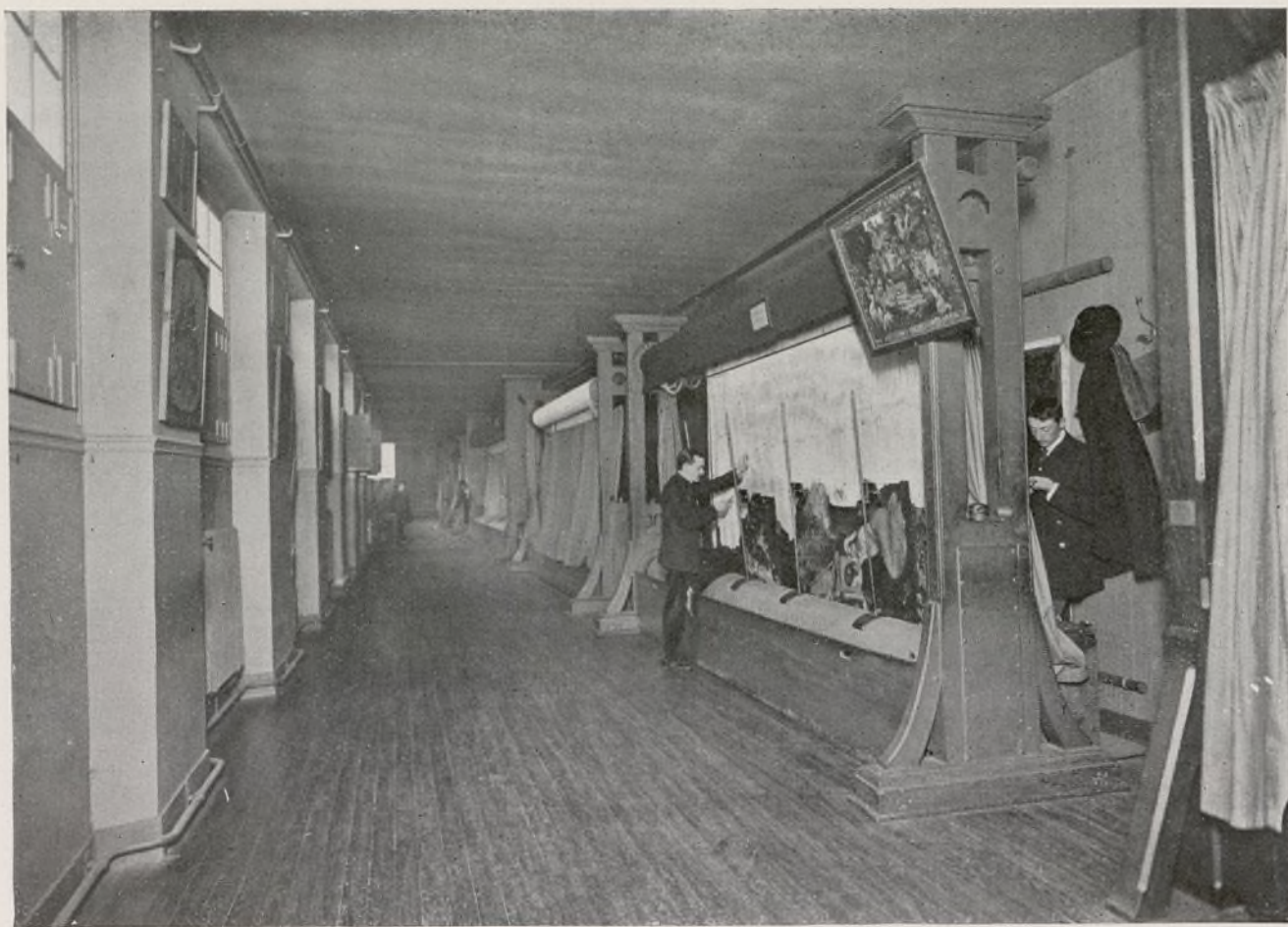
par les charmilles, auraient mêlé leur réalité et leur rêve à la réalité et au rêve du paysage... Mais si l'on abordait le sujet des artistes absents des Gobelins, ce serait tout un chapitre à écrire, surtout lorsque l'on en viendrait au XIX^e siècle.

Les années de la Révolution sont une période néfaste pour l'art des Gobelins, l'hostilité va loin, se traduit par la destruction de tentures du garde-meuble. Pour soutenir les dépenses de ses guerres, Louis XIV avait fait fondre des pièces d'orfèvrerie. La Révolution, assaillie par l'Europe, cherche de l'or et de l'argent dans le



Atelier actuel de teinturerie





Atelier du Nord, métiers de haute lisse

tissu des tapisseries. Sous l'Empire, les tapissiers en sont réduits à exécuter des copies de tableaux, que l'on encadre comme des tableaux. En 1806, Napoléon veut réagir, dicte à Duroc un ordre, daté de Berlin, pour que la manufacture cesse ce genre de copies, se consacre à la production de tentures et de pièces d'ameublement. Il a la même idée d'apothéose que Louis XIV, fait commencer une série de pièces consacrées à son règne et à ses triomphes, série que la Restauration interrompt, et dont les morceaux subsistants ont été cédés récemment à la Malmaison par les Gobelins. Napoléon, s'il avait trouvé des artistes pour accomplir son dessein, et s'il en avait eu le temps, était capable de recommencer l'entreprise de Louis XIV, et il reste encore de sa conception des modèles de sièges, rouge et or, dont quelques-uns passent pour avoir été conçus par David.



30 Fauteuil
de tapisserie
d'après un modèle
de Louis Tessier
(bois sculpté de Roustan)

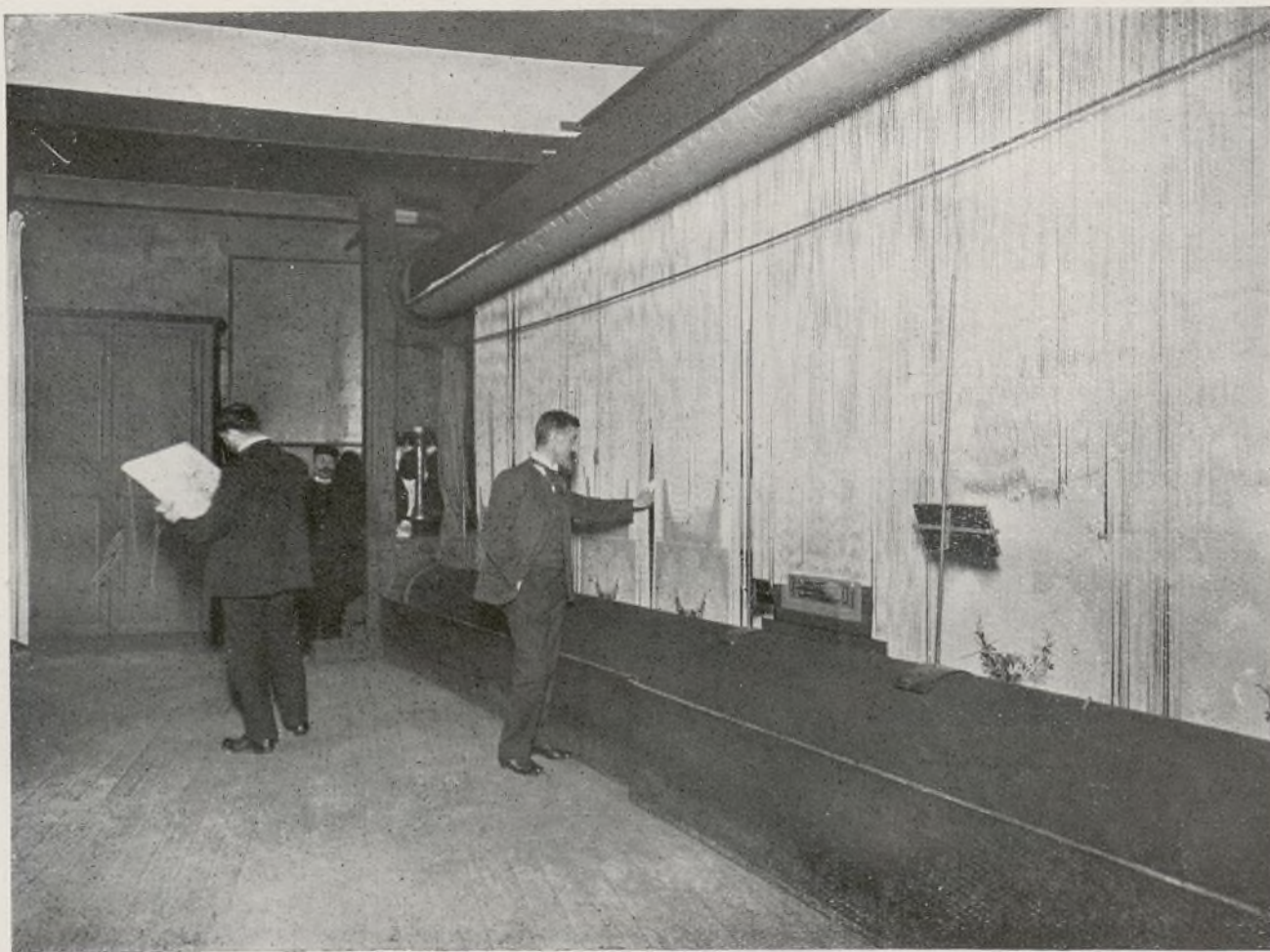
LES Gobelins AU XIX^e SIÈCLE

On pourrait étudier, année par année, la décadence des Gobelins, sous la Restauration, sous le règne de Louis-Philippe, énumérer les reproductions de tableaux qui vont de Rubens et Raphaël à Horace Vernet, puis passer au Second Empire et à la Seconde République. On reproduit encore beaucoup de tableaux de peintres, mais il y a une tendance aussi vers la décoration. Décoration académique, il est vrai, conçue selon les règles de l'Ecole, et non pas décoration renouvelée par l'étude, le contact incessant de la nature. Le même phénomène se renouvelle toujours lorsque l'on croit avoir fixé les règles immuables du beau. Les œuvres d'art parfaites deviennent des modèles, et les modèles n'appellent plus que l'imitation. Cela explique la mise à l'écart d'artistes qui auraient véritablement représenté aux Gobelins l'art du XIX^e siècle. Si l'on a songé à Ingres, en 1848, pour reproduire les vitraux de la chapelle de Dreux, et en 1876, pour reproduire l'Apothéose d'Homère, on a laissé de côté Eugène Delacroix, décorateur de la galerie d'Apollon, de la chapelle des Anges à Saint-Sulpice, de

la bibliothèque de la Chambre des députés! Et Corot, aussi grand peintre de figures que grand paysagiste! D'ailleurs l'école de 1830 aurait pu léguer à l'avenir d'admirables « verdures » signées de Paul Huet, Théodore Rousseau, Jules Dupré, Diaz, et de leurs successeurs, Courbet et Daubigny. Dans un autre ordre d'idées, Decamps et Gustave Doré. Et Millet n'aurait-il pas, dans sa solitude de Barbizon, conçu des pages, avec les Travaux des champs, qui auraient formé le plus grave et le plus harmonieux poème des Heures et des Saisons? Fantin-Latour n'aurait-il pas mené à bonne fin une double série d'œuvres, spectacles rêvés d'après les chefs-d'œuvre de la musique, et spectacles de réalité moderne? L'absence de Puvis de Chavannes est aussi à jamais regrettable, mais pour lui il y avait eu une tentative, une *Jeanne d'Arc* lui avait été demandée, comme une *Judith* avait été demandée à Cazin. Quant aux maîtres de l'école impressionniste, aujourd'hui glorieusement classés dans l'Histoire de l'art, Claude Monet, Degas, Renoir, si aptes à cette décoration par la tapisserie, il n'en fut naturellement pas un instant question, pas plus que de Cézanne, peintre d'admirables « verdures » s'il en fut. Mais il ne faut pas clore cette histoire d'hier sans saluer le nom de Gustave Moreau qui a donné aux Gobelins, en 1894, la page précieuse de la *Sirène et le Poète*, dont la beauté translucide faite de laine et de soie brille maintenant dans une salle du musée du Luxembourg.

Pour en arriver aux travaux actuels des Gobelins, travaux d'hier, d'aujourd'hui et de demain, où chaque année apporte lentement, patiemment, sa nouveauté, ils se composent de pièces telles que la série des compositions d'Édouard Toudouze, entreprise en 1899 pour la décoration du Palais de Justice de Rennes, et consacrée à l'histoire de la Bretagne depuis Alain, Barbe-Torte et Noménoë

jusqu'à l'entrée de Henri IV à Rennes : la série, interrompue par la mort d'Édouard Toudouze, a été confiée pour son



Atelier de la Chapelle, métiers de haute lisse



VÉNUS CHEZ VULCAIN, tapisserie d'après un modèle de François Boucher

achèvement à M. Gorguet, l'auteur de *Vertumne et Pomone* du Luxembourg, et des *Noces de Psyché* mises sur le métier il y a quatre ans. Une tapisserie commandée par le Palais de Justice de Bourges à M. Cormon, pour la décoration de la grande salle, a pour sujet : *Le duc Jean de Berry à Bourges*, et a été commencée en 1907. Une série de huit pièces commandée à M. Maignan pour la salle des Pas-Perdus du Sénat, commencée en 1902, interrompue par la mort de l'artiste, sera achevée par M. Zo. Une *Histoire d'autrefois*, mise en scène de contes de fées, qui a pour auteur M. Tapissier, n'a pas encore d'attribution. Pour l'art du passé, il est représenté par deux compositions de Jordaëns, la *Vénus* et le *Bacchus* de la collection de douze peintures qui appartiennent au Sénat; par la *Marie de Médicis en Bellone*, de Rubens, qui doit compléter la décoration du cabinet du ministre des Affaires étrangères; par deux reproductions de peintures de Boucher appartenant aux Archives : *Aurore et Céphale* et le *Char de Vénus*; par un écran de Boucher : la *Musique*; par un canapé de fleurs de Tessier, qui fait partie de



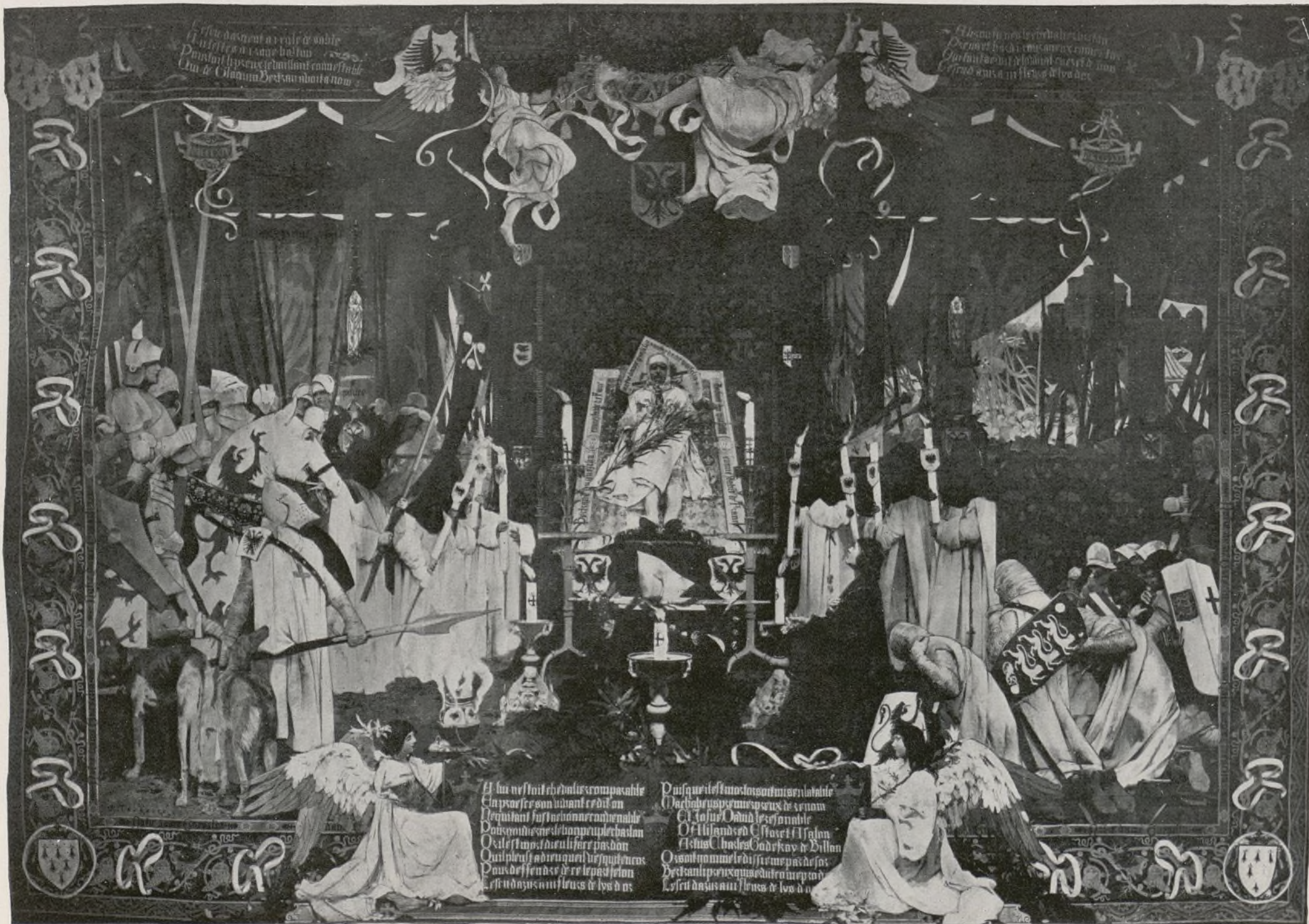
33 *La Sirene et le Poete*, tapisserie d'après un modèle de Gustave Moreau

de la Ville de Paris et des Manufactures nationales. Les tapisseries des *Roses*, des *Blés*, des *Pampres* et des *Houx*,

l'ameublement du *Don Quichotte à fond rose* de Coypel, car on avait alors la bonne habitude de concevoir des ensembles.

C'est une habitude à laquelle les Gobelins d'aujourd'hui veulent revenir. Nous abordons ici le programme que l'administration actuelle des Gobelins a été chargée d'appliquer par M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, qui a montré un si grand et si honorable souci de la destinée des manufactures nationales. Puisse l'avenir lui donner raison, et donner raison aux efforts de tous !

LES GOBELINS D'AUJOURD'HUI Un salon complet demandé à Jules Chéret se compose d'une tenture de quatre tapisseries, de chaises, de fauteuils, d'un écran, auxquels s'ajouteront un paravent, un canapé, un tapis. Tel qu'il est composé actuellement, ce salon figurera à l'Exposition internationale des Arts décoratifs de Turin, en avril prochain, et représentera un apport significatif des Gobelins au pavillon



34 *Les Funérailles de Duguesclin*, tapisserie d'après un modèle d'Edouard Toudouze, faisant partie de la décoration du Palais de Justice de Rennes



83 *Les Roses*, tapisserie d'après un modèle de Jules Chéret



86 *Les Pampres*, tapisserie d'après un modèle de Jules Chéret

qui sont des aspects fleuris des quatre Saisons, révèlent en Chéret, pour ceux qui ne le connaissent pas ainsi, un peintre infiniment savant et savoureux. On admirait depuis longtemps ses qualités primesautières et délicieuses de mise en place et d'équilibre, son goût exquis d'arrangements et de colorations. Il achève de formuler ce qui était en lui par ces ascensions de charmantes créatures souples, aériennes, à la fois fugitives et précises, qui sont des femmes modernes et qui représentent le rêve délicat d'un artiste par leurs regards et leurs sourires, par l'envol de leurs costumes, leurs gestes et leurs attitudes, charmante fantasmagorie où des femmes et des enfants prennent magiquement la place des déesses et des amours d'autrefois par un sortilège de substitution. On n'a pas, je crois bien, depuis le XVIII^e siècle français, imaginé plus jolie décoration, suspendue aux nuées, dans des cadres de fleurs dont la couleur évoque le parfum et qui se balancent et s'enroulent sous la brise, dans la lumière changeante des saisons. Tout ici est mouvement, joie et distinction. Les chaises, les fauteuils, l'écran, s'ajoutent harmonieusement à cette tenture murale.



87 *Les Houx*, tapisserie d'après un modèle de Jules Chéret

Sur les sièges, des guirlandes souples, aux dossiers, des masques de femmes peints en camaïeu, d'un gris violacé, entourés eux aussi de guirlandes de fleurs et de fruits et d'attributs de saisons liés de rubans roses. Chacun de ces visages sourit ou rêve, chacune de ces fleurs palpite de la vie frémissante et légère des corolles, pâquerettes ou coquelicots, roses ou chrysanthèmes. Le résultat est une chaise, heureusement façonnée, sobrement ornée et sculptée par un jeune artiste, Laurent Roustan, qui a donné à ces tapisseries d'ameublement le support et le cadre qui leur convenaient.

Il ne s'agit plus de l'œuvre d'un seul, mais d'une œuvre collective, avec la série des Provinces et des Villes de France, inaugurée par le *Paris* d'Adolphe Willette, et qui sera continuée par la *Bourgogne*, de Louis Anquetin; la *Bretagne*, de J.-F. Raffaëlli; *Toulouse*, de Henri Rachou, pour ne citer que les projets réalisés ou adoptés.

Nul ne pouvait mieux exprimer les aspects du Paris moderne que Adolphe Willette. Il a l'instinct et la science, l'esprit et l'émotion, et il y a en lui, chez qui l'on a voulu voir surtout le dessinateur et le polémiste, un décorateur des surfaces





38 *Dossier de fauteuil*
"Tournesols et feuilles de pommier"
d'après un modèle de Jules Chéret

suffisamment prouvé par le plafond de la *Cigale*, les vitraux du *Chat-Noir*, les peintures du *Clou*, le plafond pour l'hôtel de Fernand Xau, les murailles d'une salle de l'Hôtel de Ville. Avec quelle vivacité, et en même temps quelle sûreté, quel équilibre, il a donc dressé



39 *Écran* "Roses et roses trémières", avec figures,
d'après un modèle de Jules Chéret

en carton de tapisserie ce *Salut à Paris*, entièrement exécuté aujourd'hui, où vivent d'héroïques et spirituelles figures dans une atmosphère rose et dorée, entre les bandes d'une bordure où les « motifs » les plus sérieux et les plus historiques n'empêchent pas la verve et la malice de l'artiste de se donner libre cours. La Ville de Paris, brune, fraîche, jolie, souriante, avec une expression pensive, tentée

la *Bourgogne* que l'artiste a célébrée en une page drue, d'une venue admirable, où toutes les formes s'équilibrent, où tous les détails se coordonnent. L'apothéose de la vigne et du vin emplit la composition. Au ciel, le soleil rayonne, Apollon passe au galop échevelé de ses chevaux cabrés dans l'espace. Sa lumière resplendit, son geste ordonne, et la

Vigne, beauté brune et riante, couronnée de roses et



40 *Dossier de chaise* "Les Blés"
d'après un modèle de Jules Chéret

monde, pour couronner la grâce de Paris.

Avec Louis Anquetin, une tradition de peinture qui déploie fièrement l'étendard des anciens maîtres apparaît, et aussi un libre amour de nature qui donne une réalité superbe à chaque figure et à chaque chose. C'est



41 *Dossier de chaise* "Les Houx"
d'après un modèle de Jules Chéret

par une Fortune d'un resplendissement oriental, abaisse ses regards vers la Minerve empanachée qui les observe, et surtout vers les figures qui sont comme les cariatides et les servantes de sa gloire : la Révolution des Trois Glorieuses, drapeau tricolore en main sur les pavés où meurt un Gavroche de 1830; le petit soldat de 1814 et les défenseurs du Paris



43 *Siège de chaise* "Les Houx"
d'après un modèle de Jules Chéret

de 1870, debout devant le rempart de la ville; et enfin, les ouvriers de toujours, qui reconstruisent ce qui a été détruit. En haut, Notre-Dame et la Tour Eiffel, et dernière fantaisie, quatre amours venus des quatre parties du



44 *Chaise avec tapisserie*
"Les Roses"
modèle en bois sculpté de Roustan



42 *Dossier de fauteuil*
"Chrysanthèmes et Raisins"
d'après un modèle de Jules Chéret

de raisins, laisse sa nudité lumineuse enlacée par l'obscur satyre qui représente les forces de la terre, choyée par les amours blonds et roses, petits génies de l'air qui entourent la beauté superbe de leur enfance épanouie, de leurs gestes caressants, de leurs frimousses malicieuses et barbouillées de lie. Au-dessus de la Vigne, une Abondance ailée répand les fruits et les



45 *Siège de chaise* "Les Pampres"
d'après un modèle de Jules Chéret

fleurs, et près d'elle, un vigneron en tablier, bras nus, rit de toute sa face barbue au flot rouge du vin nouveau qu'il verse dans la tonne. La bordure fastueuse achève de donner son caractère de fête antique et de rusticité



SALUT A PARIS, tapisserie d'après un modèle d'Adolphe Willette
de la série des "Provinces et Villes de France"



47

La Bretagne, projet de tapisserie de J.-F. Raffaëlli, de la série des " Provinces et Villes de France "

moderne à cette composition d'un maître de la peinture.

La Bretagne, de J.-F. Raffaëlli, annonce, en ses trois compartiments, la représentation fidèle du pays qui a déjà trouvé son peintre avec la *Famille de Plougasnou*. Ce sera, de chaque côté du motif central, fête en plein air qui réunit les gens et les costumes de toute la région, un paysage de mer et un paysage de ville, où la splendeur de la nature et le décor du passé achèveront cette fidèle image de vie riante et sévère. — Un autre projet, de Henri Rachou, est consacré à *Toulouse*, ville des capitouls et des jeux floraux, dont l'architecture rose et le ciel bleu font, avec le paysage verdoyant, la scène de la poétique assemblée que préside Clémence Isaure : dans la bordure, les visages des Toulousaines d'aujourd'hui rient parmi les fleurs à la poésie d'hier, et l'ensemble nous promet une des pures évocations où Rachou est passé maître.

Parmi les artistes du XIX^e siècle que la Manufacture des Gobelins a ignorés, oubliés, ou méconnus, je n'ai pas nommé tout à l'heure Félix Bracquemond, artiste et artisan de tous les arts et de tous les métiers, car le voici qui vient prendre sa place et son rang avec l'*Arc-en-ciel*, où il a su, en une seule fois, manifester son génie d'artiste sous tous ses aspects. Le paysage de la Seine, profond, lumineux, aéré, les coteaux et les îlots de Meudon, chargés de verdure sous un ciel gris, nuageux et doré, traversé par les sept couleurs vibrantes de l'arc-en-ciel, laisse apercevoir au fond, sur l'horizon du fleuve, la silhouette de Paris dentelée par ses monuments. La figure de

l'Iris aux ailes bleues, jeune nudité toute rose de la fraîcheur de l'eau et des feux de l'été, sourit et respire à l'ombre des arbres, et c'est elle qui lance par-dessus le paysage son écharpe multicolore. Mais Bracquemond n'a pas encore tout dit, donné toute sa mesure par cette grandeur de paysage, ce hardi et délicieux rajeunissement de la messagère des dieux en figure de mythologie moderne et parisienne. Avec l'audace, la puissance et la réussite des grands artistes, il a eu la volonté de créer un « ornement », création peu usitée aujourd'hui, et il a montré tout le spectacle der-

rière un cadre, comme une grille d'or savamment tordue, qui part en bas d'un cartouche et aboutit en haut à un soleil étoilé, après s'être enroulée en courbes et en ajouements qui passent à travers les aspects du talus couvert de fleurs, de l'eau animée de canards et d'oies, les feuillages et les nuages. Une telle œuvre suffirait à la gloire d'un artiste et d'un temps.

Un autre aspect mythologique nous est apporté par l'art infiniment délicat et sûr de Marie Cazin : c'est une *Diane*, chasseresse délicate et nerveuse, qui s'avance, suivie de ses chiens, dans un paysage de sable blond et de verdure pâles. Elle contemple un groupe de deux biches et d'un jeune cerf, au repos inquiet sur la dune, et c'est une émotion de poésie infinie que suggère ce paysage frissonnant au matin, ces animaux furtifs, cette chaste nudité argentée qui brille parmi le feuillage gris des bouleaux et le feuillage bleu des pins, dans une clarté mystérieuse faite de pâle soleil et de leur lunaire. Il semble qu'il y ait, dans



Toulouse

Projet de tapisserie de Henri Rachou, de la série des " Provinces et Villes de France "



LA BOURGOGNE, tapisserie d'après un modèle de Louis Anquetin
De la série des "Provinces et Villes de France"





50

L'Arc-en-ciel, modèle de tapisserie de Félix Bracquemond



51

Diane, modèle de tapisserie de Marie Cazin



Roses et fleurs de pommier



Dahlias et capucines

Dossiers de fauteuils (modèles de A. Laugé)

cette calme et pure composition, une sorte d'effet tragique en suspens, comme si Diane, la déesse inexorable, apercevait l'imprudent Actéon changé en cerf, et retenait les chiens qui vont le relancer et le dévorer.

Sur les métiers de haute lisse des Gobelins, toute une flore d'ameublement s'épanouit : depuis les fleurs opulentes, joliment bariolées, des modèles anciens de Tessier, jusqu'aux fleurs animées, humides de rosée, enveloppées d'air, de Chéret. En voici d'autres, qui échappent aux classifications. Un artiste à la fois naïf et subtil, simple et mystérieux, Odilon Redon, assemble des formes mi-réelles, mi-fantastiques, par un singulier et logique travail de composition. Ces libres images sont vigoureusement composées, non seulement par la recherche des lignes et des harmonies, par une structure très étudiée de l'ornementation, par les accords et les rappels des couleurs et des nuances, que l'on voit, mais aussi par les études préparatoires, que l'on ne voit pas. Il faut avoir feuilleté les pages de dessins, les albums de l'artiste, pour savoir de quelle étude rigoureuse de la nature il part et se réclame, et c'est avec des tiges, des corolles, des pistils de fleurs observés comme par un botaniste, j'allais dire disséqués, qu'il compose d'autres fleurs douées de vie qui courent en arabesques, s'enroulent, se répondent, font songer à des fleurs écloses subitement dans l'air et qui voltigeraient comme des papillons.

Achille Laugé, peintre de paysages et de figures, qui excelle aussi à peindre des fleurs vivantes, telles qu'elles resplendissent dans son jardin de Cailhau, près de Carcassonne, a groupé en bouquets des roses et des dahlias, qui ont la précision et l'éclat et atteignent ingénument au style sans rien perdre de leur charme rustique, de leur grâce de nature. Il apportera une nouveauté de forme et d'éclat aux métiers des Gobelins, fera revivre, lui aussi, la tradition de la tapisserie d'ameublement aux fleurissements de bouquets.

LE TRAVAIL AUX Gobelins

Il est nécessaire de dire quelques mots de la manière dont le travail est organisé à la manufacture, en vertu

des règlements, et sous la responsabilité de l'administrateur, qui a les collaborateurs les plus dévoués avec l'administrateur-adjoint M. Gilbert Peycelon, et le chef de service intérieur, M. Henri Mellerio.

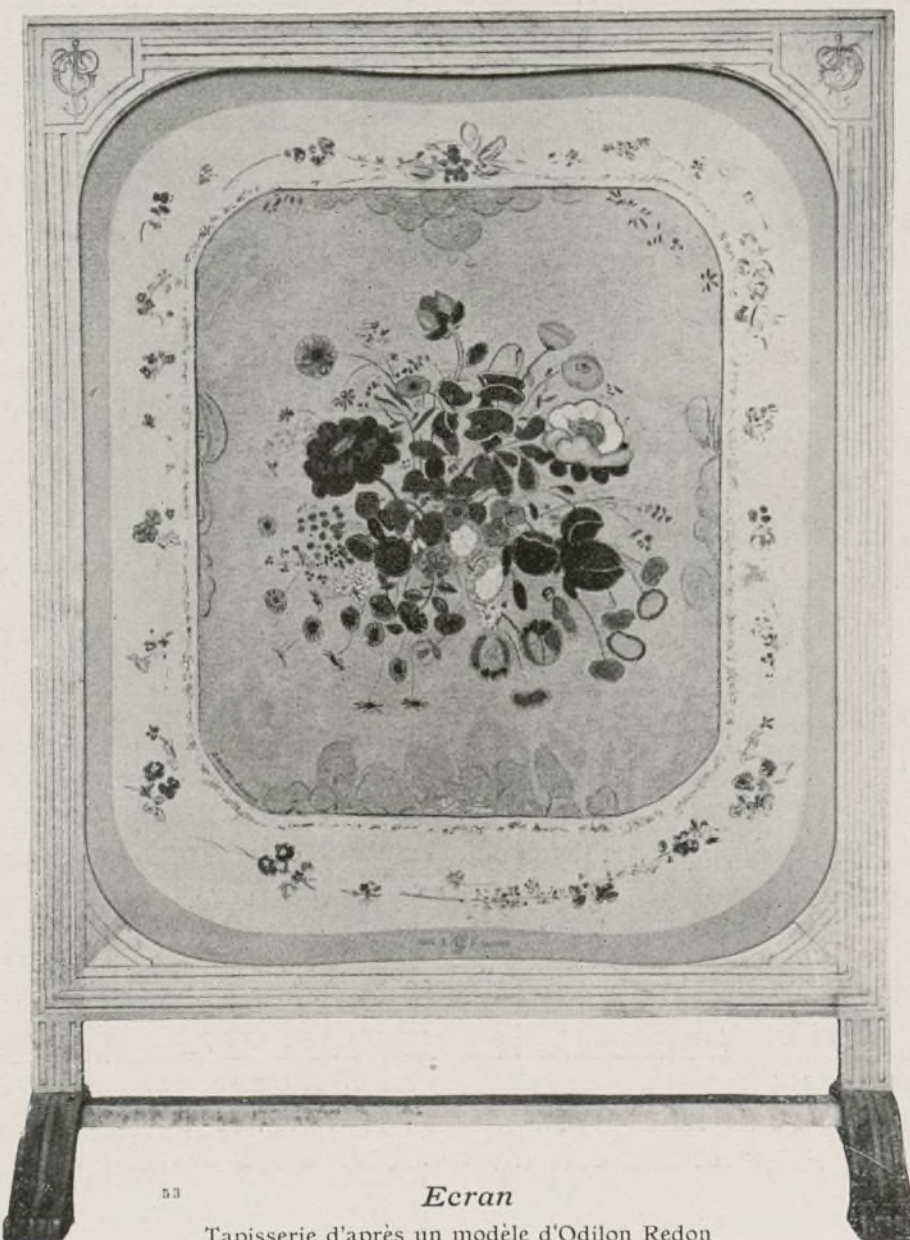
Le laboratoire de chimie a eu Chevreul pour occupant en 1824 (il devait revenir aux Gobelins comme administrateur en 1870) et l'illustre savant a marqué son passage en apportant à la manufacture sa classification des couleurs. Ce service, dirigé aujourd'hui par M. Valette, a déjà perfectionné le travail de la teinture par des expériences décisives, quant à l'emploi des colorants nouveaux et à la production de couleurs claires nécessaires pour assurer à la tapisserie les moyens de suivre l'évolution de la peinture.

Toutes les laines et les soies nécessaires aux ateliers de la haute lisse et de la Savonnerie, sont teintées aux Gobelins, qui sont chargés également de teindre pour la manufacture de Beauvais.

Tel est le point de départ du travail des ateliers. Il y en a un autre, qui est l'enseignement.

L'enseignement du dessin et de la tapisserie se donne à la manufacture. Il comprend trois cours : le cours de dessin élémentaire, pour les élèves du dehors ; le cours supérieur et le cours d'académie, pour les apprentis tapissiers qui sont recrutés, par voie de concours, parmi les élèves du cours de dessin élémentaire.

Ceux qui se présentent pour ce premier cours sont admis sans examen, ils peuvent désirer recevoir cet enseignement sans avoir pour cela l'intention d'entrer aux ateliers de tapisserie. Les élèves admis à devenir des apprentis tapissiers ne doivent pas avoir plus de seize ans et doivent posséder leur certificat d'études. Ils suivent, après avoir été admis aux ateliers, le cours supérieur qui comporte la copie du modèle vivant, l'étude des fleurs et fruits d'après nature, la copie de tapisseries et la composition décorative. Ils suivent également les cours de l'académie du soir, qui comportent, par semaines alternées, la copie de modèles de sculpture et la copie de modèles vivants. Les



Ecran
Tapisserie d'après un modèle d'Odilon Redon



élèves du dehors peuvent également suivre les cours de l'académie du soir, qui ont eu autrefois pour élèves, entre autres artistes, le statuaire Rodin, le peintre Louis Anquetin, les graveurs Achille Jacquet et Waltner.

Il y avait autrefois un quatrième cours, dit « l'école de tapisserie », qui se trouve aujourd'hui confondu avec le travail des ateliers. C'est dans les ateliers que les élèves admis font maintenant leur apprentissage de tapissiers, sous la direction du chef et des sous-chefs d'atelier, et des chefs de pièces auprès desquels ils sont placés.

Voilà les élèves rendus à l'atelier et devenus des apprentis tapissiers, le moment est indiqué pour indiquer sommairement et aussi exactement que possible, les diverses phases du travail de haute lisse. Le tapissier prend place entre le modèle qu'il doit interpréter, qui est dressé derrière lui, se déroulant entre deux cylindres s'il dépasse une dimension moyenne, et le métier exposé le plus possible à la lumière du jour. Sur le métier sont tendus des fils de laine écrue qui forment la chaîne de la tapisserie, chaîne qui se déroule et s'enroule à l'aide de deux autres cylindres fixés à la charpente du métier. Pour arriver à la mise en place exacte de la composition avec tous ses détails de formes, de lignes, de lumières et d'ombres,

broches de couleurs et les mains adroites des artistes, et qui laissent apercevoir aussi des visages et surtout des yeux aux regards sans cesse en mouvement. Lorsque la foule passe ainsi dans l'espace étroit qui est libre entre les métiers et les murailles, percées de petites fenêtres carrées, très rapprochées les unes des autres, on a la sensation de curieux visitant des prisonniers et cherchant à les reconnaître à travers un grillage serré... Mais que l'on se rassure, les artistes des Gobelins quittent leur place lorsque cela est nécessaire pour juger le travail qu'ils ne verraient sans cela qu'à l'envers. C'est dans ces conditions qui ont toujours été les mêmes que s'accomplissent des travaux que l'on peut, sans exagération aucune, qualifier de merveilleux par la fidélité d'interprétation du modèle, la mise en place, la transposition nécessaire, l'harmonie cherchée et obtenue dans les gammes colorées de la laine et de la soie. On doit, pour cette qualité supérieure du travail, pour le goût artiste, pour la conscience et l'application, proclamer les tapissiers actuels les dignes continuateurs de ceux qui ont fondé la réputation des Gobelins, et c'est un témoignage qui leur est donné à tous en la personne de leur chef respecté que de nommer ici M. Félix pour sa très distinguée et savante directi n.



Vue de l'ancienne Savonnerie de Chaillot, d'après une gravure d'Israël Silvestre

un calque a été pris sur le modèle et reporté sur la chaîne. Pour l'exécution de ce tracé, des surfaces et des modelés, le tapissier passe ses broches, ou, si l'on veut, ses navettes où s'enroulent les laines colorées, à travers les fils de la chaîne, et il resserre le tissu obtenu à l'aide d'un levier. Tout naturellement, l'élève tapissier commence par tisser des teintes plates, apprend à passer d'une couleur à une autre, à former des draperies, des lettres, des fruits, des fleurs. Peu à peu, il apprendra à modeler ces diverses parties d'une composition, et il arrivera, lors de sa seconde année d'apprentissage, à tisser des chairs, en commençant par des jambes, des pieds, des bras, des mains, des visages, traités séparément et simplement, puis de façon de plus en plus complexe, jusqu'à ce que son habileté, son goût, sa patience, et aussi la compréhension plus ou moins vive de l'art qui est en lui, l'amènent à interpréter aussi savamment et brillamment que possible les puissantes, gracieuses et subtiles compositions de la tapisserie.

Il reste à ajouter que les artistes tapissiers, pour suivre le travail qu'ils accomplissent ainsi, derrière leurs fils, et le dos tourné au modèle, se servent d'un miroir fixé au cylindre inférieur de la chaîne. C'est un spectacle dont ne se lassent pas les visiteurs du mercredi et du samedi que de contempler ces chaînes blanches aux fils serrés entre lesquels courent les

LA SAVONNERIE Les métiers de tapis, qui sont aux Gobelins depuis 1826, avaient été installés au Louvre par Henri IV en même temps que les métiers de tapisserie. Il s'agissait de tapis à la façon des tapis d'Orient, que l'on appelait alors des tapis de Turquie. C'est de ce genre qu'il est question dans la fable de La Fontaine, *Le rat de ville et le rat des champs* :

Sur un tapis de Turquie,
Le couvert se trouva mis.

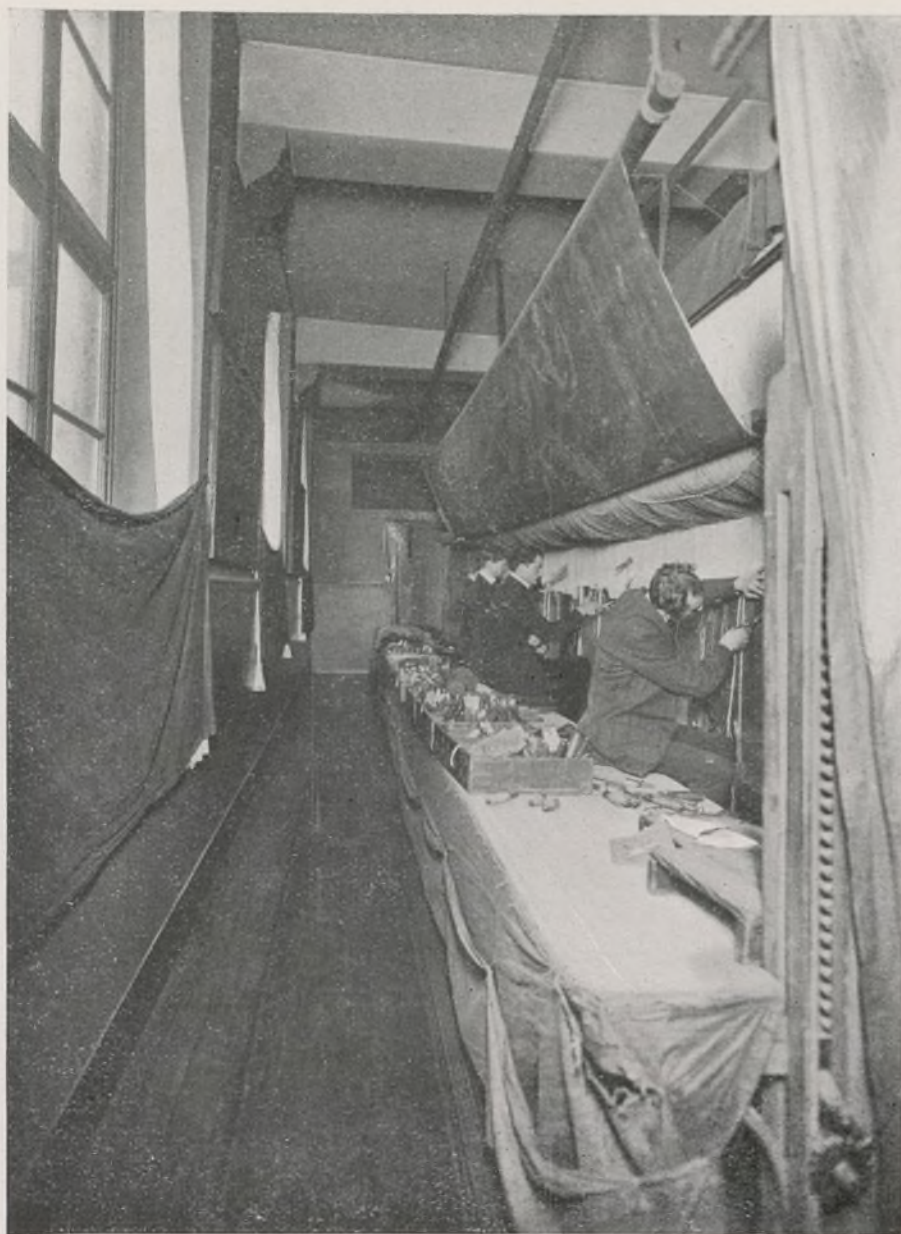
Le chef de cet atelier de tapis, Pierre Dupont, transporta bientôt son travail à Chaillot, dans une maison qui avait été occupée par une savonnerie, puis par un hospice. Le nom de Savonnerie est ainsi resté à cet art et à ses produits, les lourds et magnifiques tapis dont le style a été créé par le XVII^e siècle et qui sont surtout d'accord avec le mobilier fastueux de l'époque. Le travail, ici, est accompli par l'artiste placé devant son métier. Le point s'obtient avec des broches enroulées de laine simple ou mêlée, par une première passée sur la première rangée de fils, et par un nœud bouclé sur la deuxième rangée. Un fil de lin, appelé duite, passé entre les chaînes horizontalement, consolide l'ouvrage. Un autre, appelé trame, passé alternativement dans chaque rangée, achève le point et constitue le canevas. On crée le velours du tissu en



LES BLÉS

Tapiserie d'après un modèle de J. CHERET

couplant la laine que l'on a laissé dépasser en faisant le point. La tradition de ces larges arabesques et de ces fastueux ornements a été pourtant continuée, jusque sous le second Empire, et il est impossible de ne pas reconnaître la science de composition et l'agrément des bouquets et des guirlandes d'un tapis de Chabal-Dusurgey, actuellement sur le métier, qui sera la répétition d'un tapis brûlé aux Tuileries en 1871. La " Savonnerie ", dont les travaux, actuellement dirigés avec infiniment de conscience par M. Deluzenne, ont été pendant quelque temps ralentis du fait d'un atelier trop réduit, a produit en ces dernières années des tapis d'un goût nouveau, dont l'ornementation a été plus directement demandée à la nature qu'autrefois : il en a été ainsi avec les deux tapis de René Binet, qui n'est pas seulement l'architecte aux constructions hardies et logiques de la Porte de l'Exposition de 1900, de la Maison des Comédiens de Pont-aux-Dames, de tel grand magasin aux tourelles de fer solidement projetées au-dessus des toits de la ville, — puisque notre époque demande leurs flèches aux beffrois et aux cathédrales pour proclamer la vente des bas et des bonnets de coton ! Non, Binet est aussi, par tous ses goûts d'artiste, par ses aquarelles si précieuses, et par son architecture tout entière, un coloriste rare, qui sait « faire chanter la couleur » haut et harmonieusement. Il était donc indiqué pour composer des arrangements et des tons de tapis, et il l'a fait aux Gobelins par un modèle dont



Atelier de la Savonnerie

l'ornementation de capucines et de feuilles de marronnier, en à-plats de couleurs, procède à la fois du tapis d'Orient et du tapis français, de l'aspect géométrique du premier et de la variété de nature du second, pour aboutir à de belles harmonies rouges et vertes. Le coloris est ici un don de famille, car la sœur de l'artiste qui vient d'être nommé, M^{me} Bauban-Binet, a fourni à la manufacture un modèle d'écran d'une richesse délicate, un mélange de fleurs, pavots, coquelicots, bleuets, pensées, roses, feuilles vertes et rousses, autour d'une statuette de métal doré, et cette variété forme un tout délicieux, sans une erreur de mise en place dans la distribution de tant de nuances, comme on le verra lorsque sera exécutée, en savonnerie ou en haute lisse, cette composition touffue où rien n'est livré au hasard

Au cours de ces dernières années, deux tapis de l'architecte Hannotin ont été également menés à bonne fin par les ateliers de la Savonnerie. L'un est actuellement

à la Cour de cassation, pour laquelle il avait été commandé, l'autre est resté aux collections des Gobelins, et tous deux sont faits de larges ornements, de colorations rouges, vertes et dorées. Une troisième maquette du même artiste a été acceptée pour son arrangement de lignes et de couleurs, son ornementation de tournesols autour de l'ovale d'une pelouse, le bel arrangement du cadre et des angles.

L'auteur de la tapisserie de la *Bourgogne*, Louis Anquetin,



Les Cygnes, projet de tapis de Louis Anquetin



Les Capucines, tapis d'après un modèle de R. Binet



décorateur-né qui vient enfin jouer aux Gobelins le rôle brillant et sûr que ses facultés de dessinateur et de peintre lui destinaient, a conçu le « Tapis des Cygnes » que l'on peut considérer comme le point de départ d'un ameublement.

C'est le cygne avec ses ailes ouvertes, son col flexible, son glissement sur l'eau, ses ébats parmi les roseaux, le cygne aux prises avec un chien, le cygne chevauché par un amour, c'est le cygne blanc alternant avec un cygne noir, qui est le « motif » de la composition. Mais il ne gêne en rien l'œil et l'esprit, malgré sa réalité, son animation, tellement il est tenu dans sa forme souple, qui commande l'aspect général et s'y trouve subordonnée, car tous les ornements ont la même ondulation, interrompue quand il le faut pour créer les points d'arrêt nécessaires, et qui aboutit à un centre tournoyant de cygnes et de tritons dans un camaïeu bleuâtre dont la douce lumière achève l'harmonie verte, grise et argentée de l'ensemble encadré d'une bordure rouge et or. Une remarque est ici nécessaire.

Ce tapis d'Anquetin, comme beaucoup d'autres, peut offrir un thème à la discussion sur l'ornementation des tapis. Le tapis orné pour ainsi dire en relief, c'est-à-dire par du modelé, qu'il s'agisse d'arabesques, d'objets, de fleurs, etc., ce tapis a ses adversaires. Dans le rapport adressé, en 1879, au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui était alors M. Waddington, par M. Denuelle, peintre, au nom d'une commission instituée pour l'étude des questions d'art qui concernaient la prospérité de la manufacture des Gobelins, le tapis modelé était ainsi condamné : « ... Pour les meubles, les portières et les tapis de pied, nous ne pouvons admettre les encadrements à haut-relief, les cartouches et les ornements saillants, les représentations réelles de motifs d'architecture, les figures, les fleurs, les animaux modelés et colorés, avec toute la réalité que donne la nature. Comment marcher sur de pareils tissus ? Le procédé d'exécution s'oppose du reste à ce genre de composition : le tapis de pied est une mosaïque de laine ; son principe est l'à-plat comme dans le tapis d'Orient. » Voilà qui était net. Mais le rapporteur de 1879 voyait certainement qu'il était impossible de plier notre ancien art de la Savonnerie aux géométries des tapis d'Orient qui sont d'accord avec l'ar-

chitecture, le mobilier, la décoration murale de l'Orient. Aussi en conclusion, accordait-il « que la simplicité de la disposition et la sobriété du rendu n'excluent pas une très grande richesse de composition, et que, quel que soit le style que

l'on adopte, on peut tout aborder, à la condition de donner aux objets une forme conventionnelle, dépourvue de tout modelé, et d'éviter les représentations réelles de la nature. »

Cette conclusion signifie qu'il faut réaliser en tapis un Orient sans Orient, c'est-à-dire une composition en à-plats dont les motifs ne soient pas empruntés aux ornements de lignes et de surfaces des tapis orientaux.

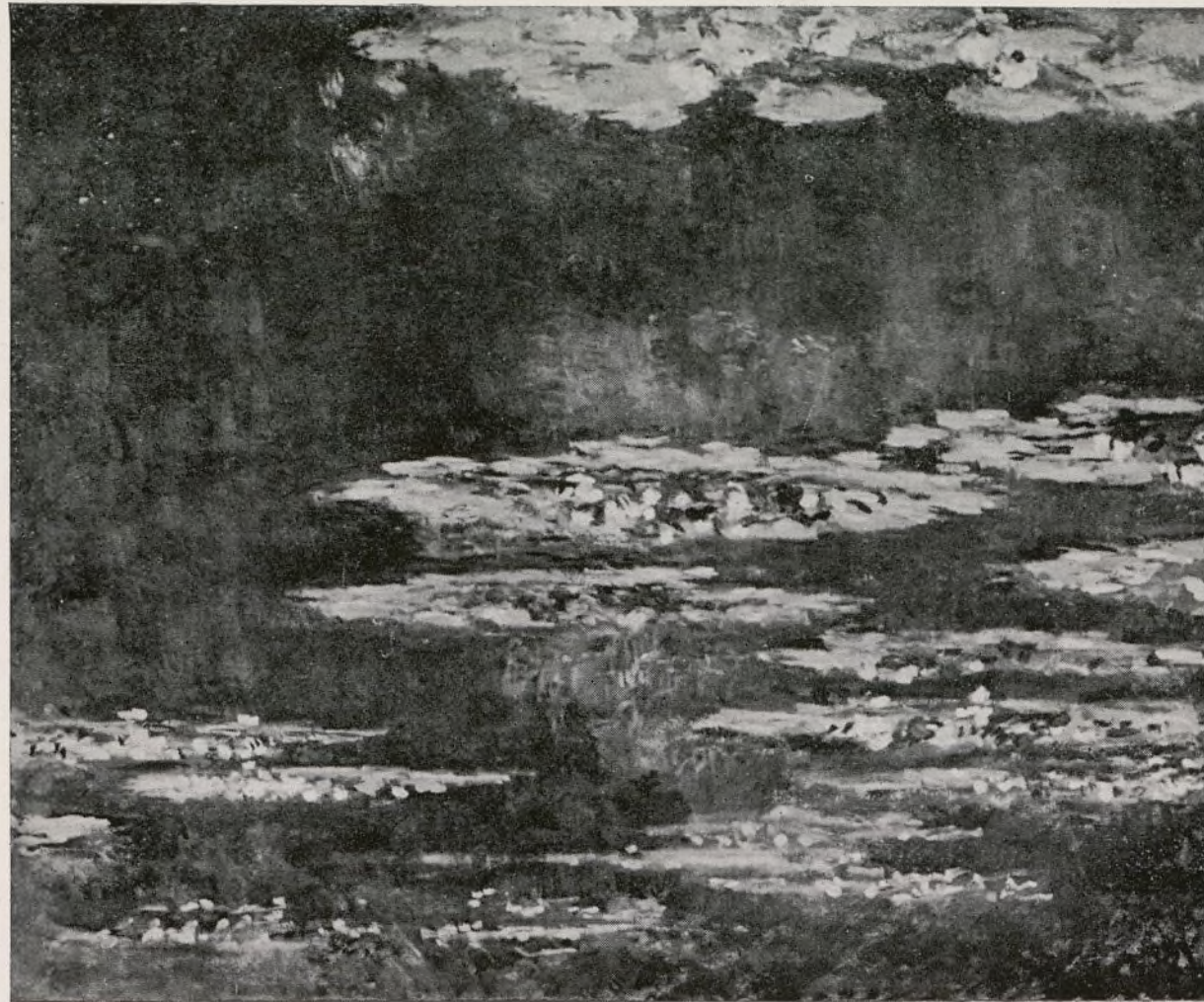
C'est ce que René Binet a tenté avec son tapis des fleurs et feuilles de capucines et de feuilles de marronniers. Un résultat donc été acquis, et cette voie reste toujours ouverte aux recherches,

mais de là à n'admettre que le principe de l'à-plat, il y a loin.

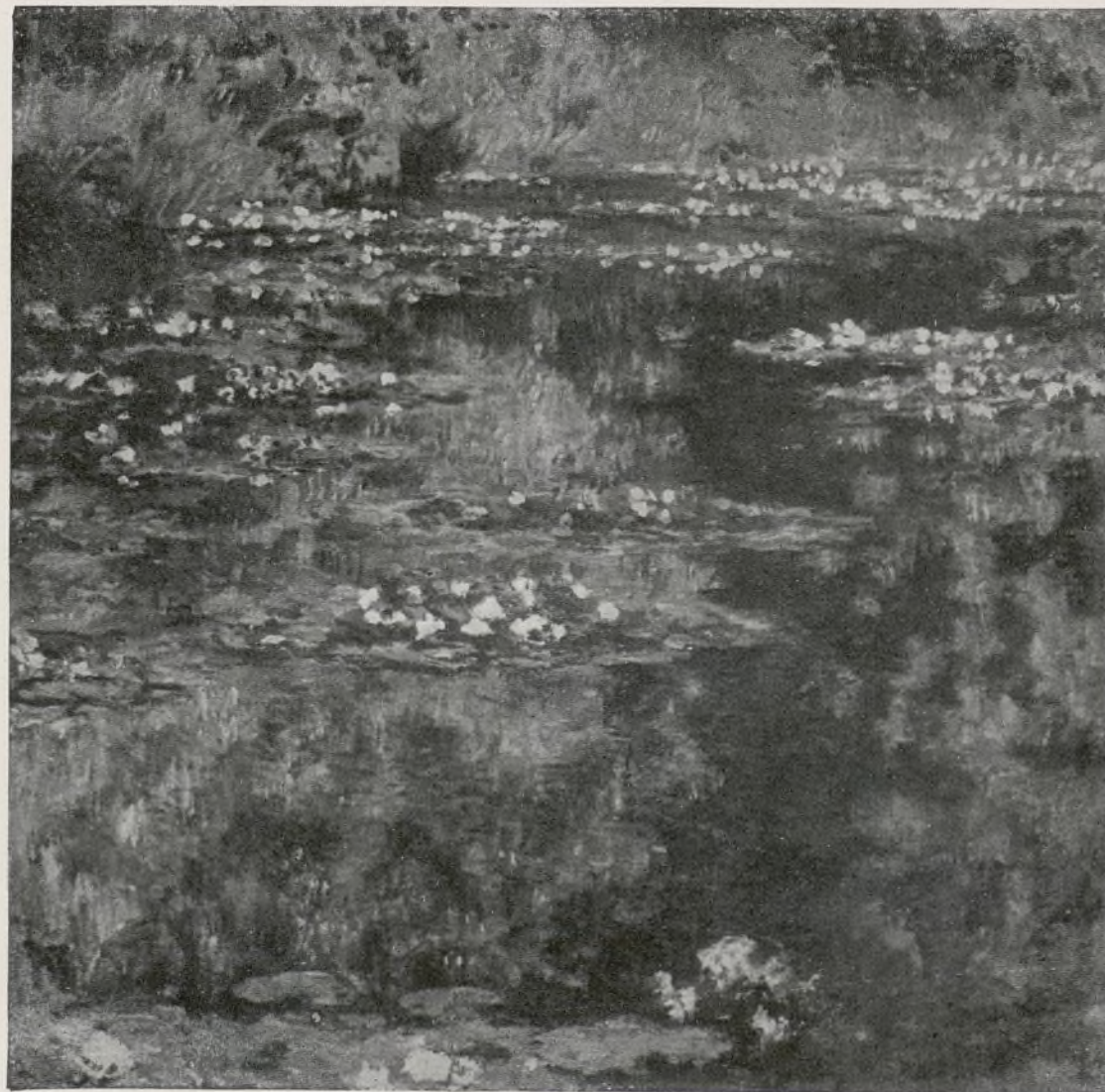
Si les principes ont leur valeur en art, l'art a aussi sa richesse et sa variété qu'il est bien impossible de méconnaître, sous peine de se priver des éléments de beauté qu'apportent toutes les races, tous les temps, tous les artistes ayant en eux le don de voir, d'interpréter, de créer. On ne peut nier l'apport nouveau que représentait le tapis français, et la tradition qu'il a établie à son tour. C'est le tapis modelé, qu'il s'agisse d'ornements, de fleurs, de figures, d'animaux... Comment marcher sur de pareils

tissus ? s'écrie-t-on. Simplement en y marchant. Comme on a toujours marché sur tous les tapis, comme on a marché sur les tapis de la Savonnerie, à encadrements et à cartouches d'architecture, comme on a marché sur les tapis fleuris, comme on a marché aussi sur les tapis d'Orient qui ne sont tout de même pas des parquets colorés, qui sont faits de motifs d'ornements, aussi architecturaux que les nôtres, qui comportent des représentations de branchages, de feuilles, de fleurs, d'oiseaux et d'animaux à quatre pattes. A ce compte-là, on ne pourrait pas s'asseoir sur des fauteuils, des chaises, des canapés ornés de fleurs, de fruits, de paysages, de vignettes, et il faudrait condamner et

supprimer barbaquement tant de délicieux ameublements de Beauvais et d'Aubusson ! On oublie aussi qu'un tapis n'est pas seulement fait pour marcher, qu'il est fait pour être regardé. Bien entendu, on ne fera pas un tableau, fait pour



CLAUDE MONET. — *Les Nymphéas*, modèle pour un écran



CLAUDE MONET. — *Les Nymphéas*, modèle pour un écran

être vu sur une muraille verticale, avec un tapis, fait pour être étendu sur une surface horizontale. Voilà le principe nécessaire. Pour le reste, que l'artiste invente en toute liberté, en pliant, comme l'a fait Louis Anquetin, son motif ornemental à la forme et à l'usage de l'objet à décorer.



Le Tigre, panneau décoratif en Savonnerie, d'après un modèle de Ranson

Les ateliers de la Savonnerie produisent, avec les tapis, des écrans, des paravents, des panneaux décoratifs. L'écran de Fleurs d'Odilon Redon, déjà exécuté en haute lisse, prend ici un autre aspect velouté d'une harmonie particulière. Un panneau de Paul Ranson, mort il y a deux ans, un Tigre au pelage roux rayé de noir, au ventre et aux barbes d'argent, déploie une belle forme souple parmi les découpures d'une végétation pittoresque, au ras d'une bande de ciel doré. Ranson laissera ainsi la marque de son talent décoratif, sous une forme qui lui aurait été particulièrement chère.

J'arrive à Claude Monet, qui aurait pu être une gloire des Gobelins, un des grands et puissants producteurs de tentures, capable de renouveler l'art des verdure, des bordures et des tapis, par des aspects et des éléments de nature représentés à profusion. Il est toujours là, en pleine maîtrise, en pleine force, ayant accompli et continuant une œuvre incom-

essayer de faire tenir en ces quelques pages. Pour continuer et achever cette étude des Gobelins, il faut, après avoir évoqué par les vieilles cartes et par les vieilles gravures l'ancien aspect du quartier, se représenter maintenant la vieille manufacture en plein faubourg populeux du Paris actuel. L'an-

tique maison a gardé, on peut le dire, malgré quelques changements, beaucoup de son aspect d'autrefois, ses pierres usées, son pavé inégal, ses toits de tuile qui encapuchonnent de bure ses logis et ses ateliers, ses cours irrégulières, ses constructions de tous genres, ses jardins découpés comme les jardins d'il y a deux siècles. Il n'y a plus les ateliers, les « boutiques » d'ébénistes, de menuisiers, d'orfèvres, de fondeurs, de graveurs, où s'exécuta le mobilier d'un temps, mais les vieux métiers sont toujours là, bien équilibrés par leurs charpentes solides, et la laine et la soie continuent d'y fleurir sur la chaîne blanche. Le nombre des artistes tapissiers a diminué, il n'est plus de deux cent cinquante comme au temps de Louis XIV, et c'est un groupe d'une soixantaine de personnes qui emplit la maison de son travail silencieux et de ses allées et venues tranquilles. Une atmosphère d'histoire et de province se respire dans ces cours où Colbert et Le Brun,



La Bièvre au long des jardins des Gobelins



Un jardin des Gobelins

parable, ayant révélé une beauté inconnue de la terre, de la mer, de l'air et de la lumière. On aura avec les *Nymphéas*, exécutés en écrans ou en panneaux décoratifs, une preuve nouvelle de sa magnificence d'artiste, de sa vérité de vision, de sa volonté de synthèse. Les *Nymphéas* sont parmi les pages les plus riches, les plus subtiles de son œuvre. Ces surfaces d'eau, avec à peine une lisière de gazon, reflètent le paysage, les arbres et le ciel, portent les larges feuilles, les boutons et les fleurs épanouies, les présentent comme des choses précieuses qui viennent des profondeurs obscures pour s'épanouir à la clarté du jour. Dans la coupe à peine creusée de la feuille, et sur ses bords ondulés, ce sont comme des rangées de perles qui brillent sous tous les rayons et se colorent sous toutes les ombres. Un beau rêve de poésie s'est formulé, les secrets de l'eau et de l'air sont visibles, la nature se contemple au miroir de la solitude.

Après une revue forcément rapide du passé, j'ai énuméré les travaux d'art qui sont achevés ou en cours. C'est l'indication de deux siècles et demi d'histoire qu'il a fallu

debout sur leurs socles de pierre, semblent commander encore à l'existence du glorieux établissement qu'ils ont fondé. La vie continue autour d'eux, les tapissiers qui ont reçu leur tradition vont prendre aux métiers la place de ceux qui les ont précédés, les enfants jouent, les visiteurs du monde entier affluent, l'œuvre a été belle et utile, et elle peut renouveler la production et l'exemple de jadis.

Regardez autour de cette réunion de vieilles maisons qui forme la Manufacture, autour de ces jardins que chacun cultive à sa guise et qui donnent aux saisons de si charmants et touchants aspects : le dur décor de l'industrie les environne, les fabriques surgissent de toutes parts, une forêt de fourneaux et de tuyaux flambe et fume sans cesse, lance ses noirs nuages au ciel gris de Paris. Sortez, par la ruelle des Gobelins qui conduit à la Bièvre, vous verrez les noirs aspects d'impasses et de cours où la vie humble végète et se change souvent en misère, vous connaîtrez le quartier de masures ténébreuses et de vie inquiétante que Hugo a inspecté de son regard de visionnaire aux pages des *Misérables*, où Huysmans a promené son observation aiguë d'artiste. Sortez par la grande porte sur l'Avenue, en façade de laquelle l'architecte





63 *Façade du nouveau Musée des Gobelins en bordure sur l'Avenue, dessin de l'architecte H. Formigé*

Formigé va ériger enfin un musée des Gobelins qui sera l'œuvre rêvée par sa vie d'artiste. Il a manifesté son savoir par des œuvres d'archéologie, terminé la décoration intérieure de l'Hôtel de Ville, laissée inachevée par la mort de son maître Ballu, dressé, avec infiniment de sobriété et un juste sentiment, le Columbarium et le Crématoire du Père Lachaise, il a été un brillant décorateur d'expositions universelles, il est l'architecte des promenades de Paris, mais le voici appelé à élever un monument à l'art et au travail de la France, en plein faubourg de Paris : son savoir et son ardeur nous assurent qu'il sera à la hauteur de sa tâche. Là, par ce vaste boulevard qui va d'un si beau mouvement de terrain, de la hauteur de la place d'Italie à la hauteur du Panthéon, à travers le vallonement de Saint-Médard et de Mouffetard, c'est la foule, la foule des grandes voies descendantes vers Paris, un amalgame de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les instincts, de toutes les résignations, de toutes les habitudes, de tous les désirs. C'est pour elle, aujourd'hui comme toujours, que les artistes travaillent, puisque l'art a toujours été la forme supérieure de la civili-

sation. Tout passe, ou tout peut passer, l'art reste, ainsi que l'a gravé Théophile Gautier en conclusion de ses *Emaux et Camées* :

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.

Au milieu de cette foule de l'Avenue des Gobelins, qui accomplit sa même course, par toutes les saisons, à toutes les heures, depuis l'aube brumeuse jusqu'au soir brillant des innombrables illuminations des boutiques, des théâtres, des concerts, la Manufacture est un de ces arrêts que l'art propose à l'humanité, pour qu'elle reprenne et continue mieux son chemin en comprenant mieux la vie. La France a été riche en stations de ce genre, son sol est couvert de monuments, ses musées et ses demeures sont remplis d'œuvres qui attestent son génie. Nous devons garder cette vie de l'art où elle est restée forte, où elle a encore ses moyens d'action, et c'est en l'affirmant par de nouvelles œuvres que nous honorerons la tradition glorieuse qu'elle représente.

GUSTAVE GEFFROY.



64 *Entrée de la Manufacture sur l'Avenue des Gobelins*



Le Jugement dernier, tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).

La Collection de M. Schutz

Ce serait une erreur de croire que l'on connaît complètement l'histoire de la tapisserie quand on a visité le musée des Gobelins, dont M. Gustave Geffroy parle ici même. Les amateurs savent qu'il faut compléter cette visite par d'autres prome-

nades, au musée du Louvre, au palais de Versailles, au musée des Arts décoratifs, sans parler des musées étrangers et des collections privées. C'est ainsi que nous avons pu voir à Paris même, 25, quai Voltaire, chez M. Schutz, président de la

Chambre syndicale des antiquaires, toute une série d'admirables tapisseries, dans le décor le plus remarquable qui se puisse imaginer. Au lieu d'être roulées, entassées comme des tapis dans un magasin, elles se déploient sur les murs, au long d'un escalier monumental, ou bien encore autour... d'un patio espagnol. Un patio à Paris? Parfaitement. Je flâne sur le quai, dans cette jolie lumière grise et bleue, si fine et si délicate, qui voile les contours et qui est particulière au climat de Paris; je franchis une porte et brusquement me voilà transporté à des lieues de distance, dans une Espagne ardente, voluptueuse et noble. Un portail dont les montants et le fronton de pierre sont

décorés d'une frise de petits génies ailés, d'arabesques, et de chimères dans le goût de la Renaissance, donne accès, en effet, dans un véritable patio, c'est-à-dire dans la cour d'honneur d'une maison espagnole. Autour de la cour règnent deux galeries, l'une supérieure, l'autre inférieure; le péristyle inférieur et le pourtour de la galerie supérieure sont soutenus par huit élégantes colonnes de deux corps en riche marbre blanc. Le premier de ces corps est strié, avec base et socle attique. Le fût des deux corps est décoré de sculptures imitant des cariatides, des nymphes et d'autres figures capricieuses, dont les bras enlacés entourent le fût et dont les têtes soutiennent des chapiteaux gracieux et variés, aussi en marbre. Sur ces chapiteaux repose un entablement encore plus riche et plus capricieux, qui termine avec une extrême légèreté l'architrave du portique.

Le mur d'appui

de la galerie est orné dans chaque intervalle des montants d'un médaillon avec le portrait de quelque guerrier, dont François I^{er} et Charles-Quint. Il y a aussi quel-



*L'Adoration des Mages
Tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).*



*Apparition de la Vierge
Tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).*

ques sujets mythologiques, allégorie des travaux d'Hercule, dans chacun des pilastres qui soutiennent les angles de cette décoration, qui peut être regardée comme le modèle de toutes les constructions de cet art spécial, dit « plateresque ». La galerie supérieure compte six arcades en plein cintre de chaque côté; enfin le couronnement de l'édifice est formé par une corniche en bois; et le bois a résisté parfaitement, ainsi que le reste de l'édifice, aux injures du temps. Ce patio est une merveille : rien ne peut exprimer la grâce avec laquelle les deux péristyles superposés se déroulent autour de la cour; l'ornementation, abondante et fouillée, est toujours subordonnée au sens de l'architecture, aux grandes lignes, et il y a ça et là, indépendamment de la sculpture exubérante, des riens, par exemple le léger renflement des colonnettes du péristyle dans leur partie médiane, qui sont des trouvailles de génie.

Par quel miracle ce patio se trouve-t-il au quai Voltaire, à Paris? La maison espagnole dans laquelle il était encastré a été détruite par un incendie, il y a quelques années. C'était une maison de Saragosse, située dans la rue Saint-Georges, que tous les habitants appelaient familièrement la *Maison de l'Infante*. En effet, si elle n'avait pas été vraiment habitée par une infante espagnole, elle avait cependant servi d'abri aux amours de l'infant Don Louis, fils de Charles III, qui vint y demeurer avec sa femme... par mésalliance, la dame de Vallabriga, et qui renonça pour elle à la pourpre et au siège de Tolède. En réalité, cette demeure fut construite en 1550 pour l'illustre et riche Aragonais Don Gabriel Zaporta, banquier de Charles-Quint. Les sculptures furent exécutées par Tudelilla, qui fit également le portail de la chapelle mortuaire à la Sèo. On voit, en effet, la date 1550 gravée en deux endroits dans la pierre. Zaporta voulut par l'allégorie des travaux d'Hercule montrer qu'il était aussi fort que ce demi-dieu, et par les médaillons de guerriers enseigner que son argent était le nerf de la guerre, et faisait sortir les épées des fourreaux. A sa mort, son palais revint à son fils, Don Luis, qui se maria à Dona Maria



La Présentation de Jésus.

Jésus au milieu des Docteurs et rencontre de Jésus et Saint-Jean.

Tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).

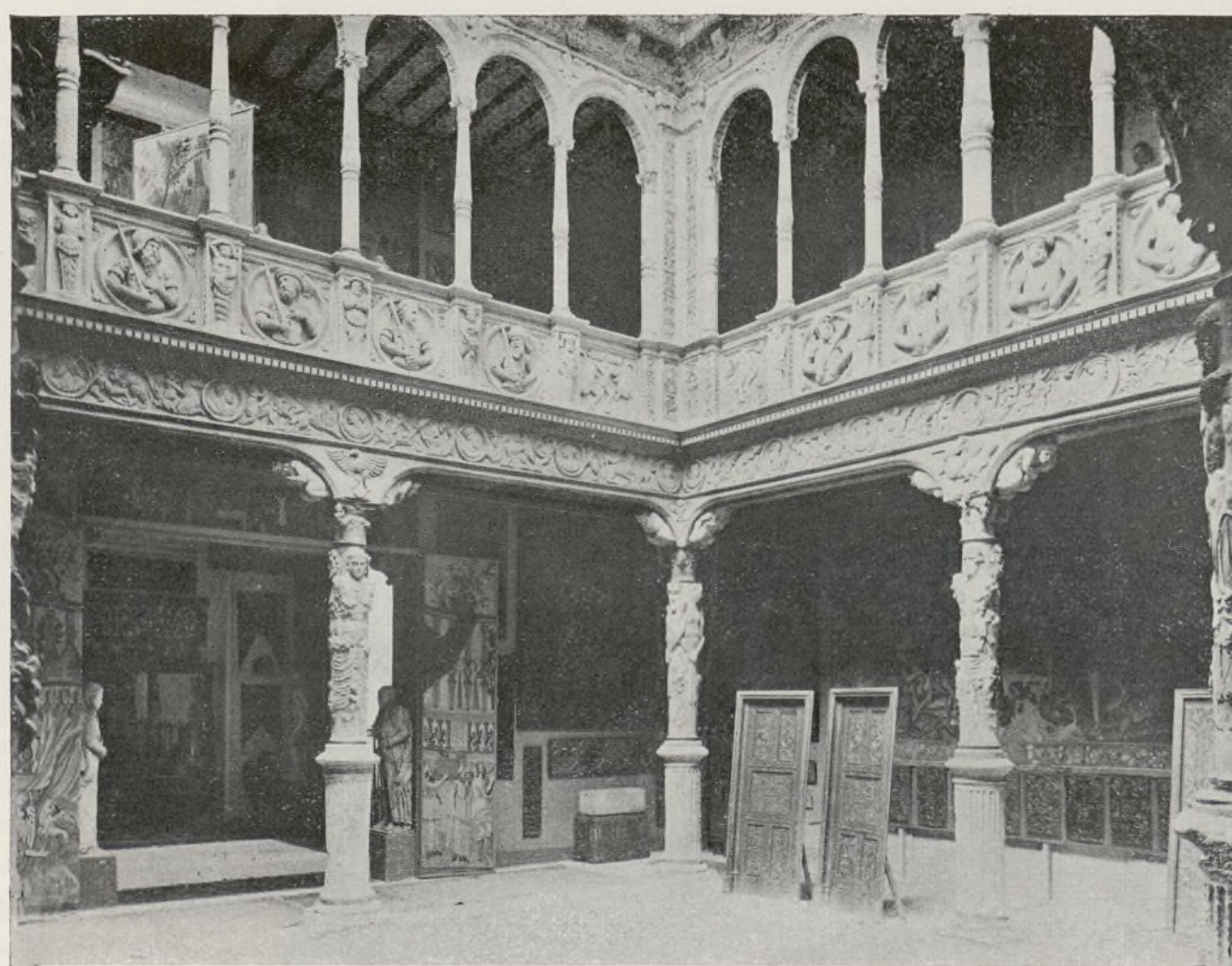
La Création du Monde.

Tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).

vie du Christ; elles proviennent d'un château en Portugal, autrefois résidence d'un des grands inquisiteurs, et d'où elles n'étaient jamais sorties. On suppose qu'elles furent tissées à la fin du xv^e siècle, dans les premiers ateliers de Bruxelles, d'après les compositions d'un ou de plusieurs de ces grands artistes, qui florissaient alors à la cour de Bourgogne. En les regardant, je pense aux tableaux de Rogier van der Weyden. En effet, ce sont les mêmes étoffes cassées à grands plis aigus, les mêmes visages spiritualisés, la même ingéniosité à simplifier, par conséquent à rendre plus décoratives la composition, les attitudes et les gestes des personnages; le même souci de la réalité, c'est-à-dire la même volonté de montrer la légende sacrée sous les apparences de la vie moderne, et de prêter les costumes, les visages et même les coutumes des contemporains, aux saints, aux apôtres, à la Vierge, aux saintes femmes qui évoluaient autour du Christ. Cela est particulièrement apparent dans la plus grande de ces tapisseries, qui représente le Jugement dernier. Cette tapisserie est tout à fait semblable à celle que M. Schutz vendit, il y a quelques années, à la Société des Amis du Louvre et qui figure actuellement à ce musée, dans la salle Davillier.

Jésus rencontre la Vierge. Tapisserie flamande du xv^e siècle (collection Schutz).

de Albron. Leur fille mariée mourut sans enfants, laissant tous ses biens à la Chartreuse de la Conception. La Chartreuse fit vendre la propriété, dont l'acquéreur fut Don Miguel Léonardi de Albron. Elle échut ensuite à la famille de Franco, et par mariage à la famille de Franco et de Segovia y Armijo, derniers propriétaires. Dans cette maison mourut, en 1793, l'illustre D. Ramon Pignatelli. Elle fut louée pour servir ensuite de casino et de collège. Et c'est à la suite de l'incendie dont j'ai parlé plus haut, que M. Fernand Schutz eut l'idée de transporter pierre par pierre et de reconstruire à Paris, le portail et le patio, qui subsistaient, en les

Patio d'une Habitation espagnole du xvi^e siècle
provenant de la Maison de l'Infante, Saragosse
où est exposée la COLLECTION SCHUTZ

Il semble bien d'ailleurs, que plus on remonte dans le passé, plus les tapisseries soient belles. M. Schutz est éclectique, mais on devine à voir sa collection, que telles sont ses préférences. C'est ainsi que j'ai noté chez lui un exemplaire des *Chasses Henri II*, où l'on voit au premier plan, des couples d'amoureux, des chasseurs se promener dans la campagne, et dans un lointain vaporeux, aperçu entre les arbres, un paysage accidenté; on y constate que les anciens artisans de ces ateliers flamands n'hésitaient pas à employer concurremment la laine et la soie, qui donnent des accents brillants, vigoureux, mais risquent de perdre un peu de leur vivacité colorée avec le temps. Successivement, voici une belle tapisserie d'Arras, où un berger et une bergère dansent amoureusement dans une prairie qui est un semis de campanules, de jasmins, de primevères; une tapisserie de Bruxelles du XVI^e siècle, à laquelle on a épinglé la gravure représentant la même composition; des tapisseries gothiques figurant des épisodes de la légende d'Hercule, une autre exécutée par les ateliers de Bruxelles au XVI^e siècle, et retraçant l'entrée du roi à Vérone. Deux tapisseries verdures du XV^e dites *Parc aux Cerfs* avec blasons, une *Descente de Croix*. Puis, à côté de ces spécimens de l'art du tapisserie, avant le XVII^e siècle, il est curieux de considérer une tapisserie exécutée sous Louis XV, d'après un carton de Leprince, *Les amusements champêtres*, où l'on peut mesurer toute l'influence exercée par les arts d'extrême-Orient, au XVIII^e siècle, sur l'art français; enfin, et sans que je prétende ainsi avoir épuisé cette incomparable galerie, une tapisserie exécutée en soie, aux Gobelins, en 1724, sur le métier de haute lisse, et faisant partie de la tenture en six pièces, *Le prince en voyage*, d'après les cartons de Vernasaal, Blin de Fontenay et du Mons. Je ne suis pas éloigné de croire qu'elle faisait partie de ce qu'on appelait autrefois une chancellerie, c'est-à-dire d'une suite de tapisserie, que, suivant un usage très ancien, les rois de France faisaient tisser pour les offrir au Palais de Justice de Paris, aux chanceliers et aux gardes des Sceaux: je trouve, à l'appui de cette opinion, dans le répertoire de Gerspach, que Vernasaal a en effet fourni des modèles de chancelleries à la manufacture des Gobelins, qui en a fabriqué à partir de l'année 1715.

Comme je comprends maintenant, après avoir vu ces tentures disposées dans ce patio espagnol, toute leur valeur décorative, et que la manufacture des Gobelins, elle aussi, ait voulu pour ses collections, un musée digne d'elles.

V. L.

Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider un peu à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel vaut certes mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin, lorsqu'on a besoin de faire appel aux cos-

métiques, il faut le faire du moins avec extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté de D^r Clarkson*, 97, rue St-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

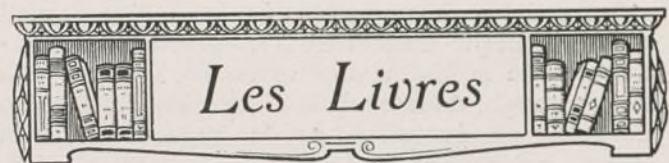
D^r SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

Violette de Parme. — 1. C'est une teinture inoffensive. — 2. Sans moindre inconvénient. — 3. L'agrandissement des yeux se fait en une séance.

Huguette. — 1. C'est pour la peau grasse: Teintures de myrrhe, de benjoin, de quillaya, de chaque 3 grammes. Eau de rose, 250 grammes. Emulsionner avec 4 grammes d'essence de citron. — 2. La cicatrice pourra être effacée d'une façon radicale. Mais le prix est assez élevé.

Germaine D. — 1. Parfaitement. Toutes les rides autour des yeux, ainsi que la patte d'oie, disparaîtront. — 2. Oui.

D^r S.

Les Livres

Nous venons de recevoir la seconde partie du luxueux ouvrage sur *La Savoie*, édité par la Maison Frédéric Boissonnas et C^{ie}, de Genève: on sait qu'il est dû à la collaboration de M. Léandre Vaillat pour le texte et de M. Frédéric Boissonnas, pour les illustrations photographiques. La première partie, publiée en 1909, comprenait le lac Lemman, les vallées de la Dranse, la vallée du Giffre, la vallée de l'Arve. En feuilletant la seconde partie, nous visitons Genève, Annecy, les Bagnes, Chambéry, Aix-les-Bains, Hautecombe et les bords du Rhône.

Pour définir la conception générale de l'ouvrage, nous ne saurions mieux faire que de reproduire ce que M. Léandre Vaillat écrivait aux premières pages de sa belle étude:

« Négligent la frontière conventionnelle qui sépare la France et la Suisse, l'horizon des montagnes crée à sa manière, qui est la bonne, une province ou les maisons, les clochers, les coutumes, les cultures se ressemblent et se reflètent dans le même miroir, où les habitants parlent le même langage, discutent les mêmes intérêts et témoignent, en dépit d'une différence rituelle et d'une nationalité récemment acquise, du même esprit pratique, de la même ironie familière. Je n'ai pas le loisir d'entrer dans le détail d'une histoire compliquée, mais ce que je sais m'incline à penser qu'aujourd'hui comme autrefois, le sentiment de la patrie s'y réduit à une question de douane. Cependant, sur les bords du Lemman, il n'y a pas que les échanges de jardiniers et des bananes, et suivant l'expression de M. de Maistre, « d'un grenier et d'un coffre-fort » mais les allées et venues mystérieuses des souvenirs qui traînent sur l'eau comme des accords et des clartés... »

Ces souvenirs, M. Léandre Vaillat sait merveilleusement les évoquer, les faire revivre, dans une langue harmonieuse, avec une érudition aussi étendue que pieuse et discrète. Sa description de *La Savoie* est une œuvre filiale, une œuvre de vénération et de poésie, une œuvre d'art définitive que devront désormais consulter tous ceux qui visiteront en pèlerins d'histoire, en chercheurs ou simplement en touristes, l'admirable pays qui en fait le sujet.

Les illustrations de M. Frédéric Boissonnas ne sont pas des photographies. Ce sont, fixées avec le talent le plus pénétrant, le plus personnel, les visions d'un esprit sensible aux nuances les plus délicates de la beauté, du pittoresque, de la poésie des champs, des montagnes, des bois. Le rôle de l'habileté technique, le rôle de l'objectif, malgré tous les éloges qu'il mérite, s'efface ici devant l'admiration due à la pensée qui compose ces tableaux pleins de charme et d'émotion.

MM. Léandre Vaillat et Frédéric Boissonnas ont bien mérité de la Savoie (1).

M^{me} Colette Willy a publié il y a plusieurs mois un nouveau roman, *La Vagabonde*. Il est maintenant trop tard pour émettre un jugement sur ce livre que tout le monde a lu. Mais il peut cependant encore être permis de dire que l'auteur possède un des talents les plus personnels, les plus délicats et les plus complets qui soient, parmi ceux qui feront survivre le roman contemporain à ses succès de modes ou de coteries. Dans *La Vagabonde*, elle a mis, en plus de ses dons si rares d'observation, de verve et de sincérité, une émotion qui en harmonise les charmes divers. Plein

(1) Les deux volumes parus de *La Savoie* sont en vente chez MM. Boissonnas et Taponier, 12, rue de la Paix, Paris.

d'images pittoresques, de silhouettes évoquées avec une dextérité singulière, plein d'une philosophie âpre et douce, et tendre, et confiante en la vie malgré tout, c'est là le meilleur livre de Colette Willy, et, peut-être, le meilleur roman de l'année.

Sous le titre de *L'Hérésie* et C^{ie}, par Guillaume Apollinaire, l'éditeur Stock a publié il y a déjà quelque temps un volume particulièrement curieux et intéressant, dont j'aurais désiré de pouvoir parler plus tôt.

Les amateurs de la jeune littérature trouveront dans *L'Hérésie* et C^{ie}, un lot de nouvelles dont l'écriture n'est ni moins variée ni moins ingénieuse que la conception. Parmi les Blasphémateurs, les Juifs, les Piémontais, les Bohémiennes, les Matelots inquiétants, les mauvais Prêtres, les Saints, les Mignons et les Courtisanes.

Ces récits colorés, dont la verve est souvent très libre et où la fantaisie se mêle partout à la réalité, sont écrits dans un style net, vif et de bonne race. Avec ce nouveau livre, M. Guillaume Apollinaire prend place parmi les meilleurs conteurs d'aujourd'hui.

La Librairie Ollendorff publie un roman de M. Victor Magdelaine, *Fred*, appelé à un certain retentissement dans les milieux universitaires, et très capable d'intéresser aussi le gros public, qui suit de près tout ce qui touche à l'enseignement.

Ce livre, écrit dans une langue sobre et vigoureuse, donne une impression très nette du monde primaire.

La première partie nous fait connaître une école normale fort curieuse, mais où les intelligences et les caractères sont un peu à l'étroit. C'est une critique de l'internat, et d'autant plus amère, qu'elle ressort uniquement des observations de l'auteur.

La deuxième partie nous offre un tableau intéressant, sombre parfois, et par ailleurs amusant, d'une administration qui ne sait pas toujours distinguer le talent et l'effort.

À la lecture de ces pages, c'est tantôt le sourire qui vient aux lèvres, et tantôt l'émotion qui serre le cœur.

M. V. Magdelaine a placé son action dans le joli décor des Monts Jura. Une intrigue sentimentale, dont Fred est le héros, traverse l'œuvre et lui communique la fraîcheur des premières amours.

Il y a bien des sortes de frivoles, par le temps qui court; les plus honnêtes ne sont pas les moins dangereuses. C'est ce que prouve du moins *Frivole*, le charmant roman de Jacques des Gachons, l'auteur du *Ballon Fantôme* qui eut, l'an passé, un si vif succès.

L'héroïne de *Frivole*, Marie-Aimée, n'est point méchante. Elle a même du cœur, à l'occasion. Mais il lui est impossible de faire longtemps la même besogne, d'aimer longtemps les mêmes personnes. Elle est changeante comme le ciel au printemps. Voici le soleil, et puis tout à coup il pleut, jusqu'à ce que le vent succède à la pluie...

Ce ne sont que des caprices, mais qui peuvent avoir les pires conséquences. Marie-Aimée rit de tout et elle fait pleurer.

Autour d'elle, une foule de silhouettes animent le récit, parmi lesquelles la douce et grave Germaine, la vraie jeune fille parfaite, la vraie jeune femme, opposée à la poupée moderne qui n'a que du vent dans la tête.

Le récit est traité en petits tableaux, on dirait peints d'après nature, et qui prêtent à l'illustration. G. Dutriac en a tiré une suite de dessins des plus spirituels.

Ce livre amusant, vivant et moral paraît dans la nouvelle collection « Pour Tous » romans reliés à 1 fr. 50. (Chez Mame, à Tours, et 6, rue Madame, à Paris.)

Continuant la série si intéressante et si sérieusement documentée de ses ouvrages sur les Campagnes du premier Empire, M. Edouard Gachot publie, à la Librairie Plon, un volume consacré à *La troisième Campagne d'Italie (1805-1806)*. Il y étudie successivement, d'après les résultats de ses recherches personnelles, la guerre de l'an XIV et l'expédition de Naples; celle-ci lui fournit l'occasion de présenter sous son véritable jour, dans la réalité de son décor et de ses actes un héros légendaire et méconnu, Fra Diavolo. On lira avec le plus vif intérêt ce chapitre attrayant comme un roman, — bien plus attrayant que la légende et les adaptations théâtrales qu'elle inspire.

Signalons encore dans le même volume (accompagné de trois gravures, d'un plan et de trois cartes) des lettres des Princes Eugène et Joseph Napoléon, publiées pour la première fois.

M. Robert Valléry-Radot, le poète pur et profond dont le recueil *L'eau du puits* a été couronné par l'Académie française, vient de révéler un nouvel aspect de son talent dans le roman qu'il publie sous ce titre symbolique *Leur Royaume* à la Librairie Plon. Œuvre grave, d'une émotion chaste, où il analyse l'état d'âme et détaille l'histoire de deux jeunes filles chrétiennes éprises du compagnon de leur enfance. Pour un écrivain banal, il y avait là matière à un drame passionnel dans la manière forte. Mais M. Robert Valléry-Radot

est un idéaliste qui ne s'arrête pas aux extériorités de la vie. Le récit qu'il nous conte comporte un enseignement de haut mysticisme. Chacun des personnages arrive, par une voie providentielle, au but mystérieux par l'initiation du sacrifice accepté avec allégresse ou par libre élection. Chacun mérite ainsi son royaume.

En véritable virtuose, Nonce Casanova, l'auteur de romans si différents, donne aujourd'hui un livre entièrement nouveau et dont l'originalité consiste en ce fait qu'il est écrit entièrement en argot, langue dont la richesse et le pittoresque méritaient d'être révélés au public. La tâche en était périlleuse, mais, par son grand talent, l'auteur a pu joindre à l'attrait de cette étude consciencieuse, l'émotion d'un drame raconté sans aucun des artifices ordinaires. (Librairie Ollendorff.)

La Neurasthénie! On en parle souvent, on y pense bien un peu, et l'on a rarement essayé d'analyser, dans une œuvre littéraire, cette maladie pourtant très moderne, si moderne même que certaines élégantes affectent d'en souffrir par un raffinement de coquetterie.

Dans le *Roman d'une Neurasthénique*, que vient de publier la Librairie Bernard Grasset, M. Paul de Laget dissèque et met à nu les véritables souffrances de ces âmes compliquées, tourmentées et subtiles qui sont comme les orchidées de notre société. A sa suite nous pénétrons dans les milieux morbides où, sans souci de la contagion physique et morale, l'on groupe pêle-mêle, et dans une déplorable promiscuité, tous ces organismes débilités. Nous les voyons frissonner sous le jet de la douche, sursauter sous les piqûres du fluide électrique, s'énervent en des intrigues frivoles, s'affaiblir enfin sous l'influence d'un traitement nocif.

Et, sur ce fond grouillant, se détache l'exquise silhouette de l'héroïne du roman, dessinée avec art et modelée en lumière dans l'aurore de son amour.

Un style pur, élégant, imagé ajoute encore à l'intérêt de ce volume bien d'actualité.

« L'Alsacien, où qu'il soit, est toujours, depuis la guerre, un exilé. S'il vit en France, il y est en exil de sa petite patrie; s'il vit en Alsace, il y est en exil de la grande patrie... » Telle est l'idée fondamentale des *Exilés*, le nouveau roman que publie à la Librairie Plon M. Paul Acker, l'auteur du *Soldat Bernard* et Alsacien lui-même. Mais alors que jusqu'ici les écrivains qui ont écrit sur l'Alsace ne se sont occupés que des Alsaciens d'Alsace, M. Paul Acker a voulu plus particulièrement étudier ces jeunes Alsaciens de France qui, nés peu avant ou peu après la guerre, ont accompagné leurs pères dans leur exode vers la France et se sont trouvés des déracinés, subissant toutes les influences successives et changeantes qui, depuis 1870, se sont exercées sur l'esprit français. L'histoire de l'un de ces jeunes hommes trop longtemps indifférent à sa petite patrie abandonnée et qui, revenant par hasard dans son pays, est repris d'abord par les souvenirs de sa famille, puis par la beauté de la terre, puis surtout par l'émouvante grandeur du drame qui chaque jour se joue dans la province annexée pour la défense du patrimoine français et la lutte contre la germanisation: tel est le sujet du roman, sujet profondément original que nul n'avait encore traité. Quel rôle il peut tenir dans ce combat incessant, quelle aide il peut apporter aux frères dont il est arbitrairement séparé: voilà ce que, éclairé à la fois par la puissance du passé, par l'amitié de ceux qu'opprime le Barbare vainqueur et par l'amour d'une femme, comprend, de toutes les forces de son cœur et de son intelligence le héros du livre, Claude Héring.

Avec les qualités d'émotion et de sincérité qui ont fait le succès de *Terres Lorraines* et de *Jean des Brebis*, couronnés par l'Académie Goncourt, Emile Moselly, dans son nouveau roman, *Joson Meunier* raconte la vie d'un humble paysan lorrain. Vie toute de travail, de désintéressement, de sacrifice! Joson Meunier s'acharne par un effort persévérant à assurer le bonheur de son fils. Il est payé de son dévouement par la plus détestable ingratitude. Les fraîches descriptions d'où s'exhalent les odeurs des jardins, de la forêt, les tableaux d'intérieurs rustiques alternent avec les scènes dramatiques, poignantes dans leur intensité. Le lecteur suit pas à pas le douloureux calvaire du tacheron. C'est de la poésie vraie, du réalisme sain et vigoureux. (Librairie Ollendorff.)

Dans *La Fille de M. Mahout*, curieuse et fine étude d'un caractère de jeune fille provinciale. Gustave Guesviller s'élève contre l'éducation étroite et déprimante en usage dans une partie de la bourgeoisie. Pour cela, pour les idées émancipatrices qu'il leur suggère autant que pour la profonde tendresse qu'il leur témoigne, ce livre saura plaire aux femmes, auxquelles il est tout particulièrement destiné. (Bernard Grasset, éditeur.)

Fruit nouveau: c'est le titre d'une œuvre simple et sincèrement écrite. S'il ne s'était agi, pour M^{me} Alice Pépin, de fixer en traits nets un caractère nouveau, celui d'une fille sans préjugés — et sans tare — s'emparant avec préméditation du mari d'une autre femme, on eût pu intituler le roman: *Autour d'un divorce*! Mais l'auteur a voulu démontrer que tout divorce peut être entrepris, préparé et consommé pour des motifs et un but définis plus ou moins passionnels, plus ou moins intéressés et que le mariage est ville ouverte, donc ville prise (G. Fischer, éditeur.)

La collection si appréciée des *Villes d'Art célèbres* s'est enrichie d'un nouveau volume : *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*, par G. Desdevives du Désert, doyen et Louis Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Broché 4 francs. Relié 5 francs. (Envoi franco contre mandat-poste, à H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris, VI).

Clermont-Ferrand n'avait pas jusqu'ici passé pour une ville d'art. Cependant une grande basilique romane dont les sculptures sont une des œuvres les plus originales de l'Auvergne médiévale, une cathédrale gothique, sœur de celles d'Amiens, de Limoges et de Narbonne, des églises de style méridional, des hôtels particuliers dont l'ornementation a une saveur toute locale, enfin une abondance de boiseries de toute époque sont, semble-t-il, des titres suffisants à la publication entreprise par MM. Desdevives du Désert et Louis Bréhier. Les deux auteurs connaissent admirablement la vieille métropole de l'Auvergne et ont étudié avec amour tous les vestiges de son passé. Ils ont fait une large part aux monuments d'art décoratif, moins importants par le nombre que par la qualité ; il leur a paru que le coffret de cuir gravé du musée ou le chandelier pascal signé de Caffieri méritaient d'être considérés comme des richesses nationales. Ils ont cherché aussi à signaler dans les constructions plus récentes les symptômes de renaissance artistique d'un caractère local. Enfin ils n'ont pas voulu séparer de Clermont les localités qui lui sont unies par toute leur histoire, le Temple de Mercure découvert au Puy-de-Dôme, sanctuaire national des Gaulois, Royat avec son église-forteresse, la petite basilique carolingienne de Chamalières et surtout Montferrand, devenu depuis le XVII^e siècle un simple village, mais qui garde encore un des ensembles les plus importants de maisons du moyen âge ou de la Renaissance qu'on puisse voir dans notre pays. Le livre de MM. Desdevives du Désert et Louis Bréhier sera donc pour beaucoup une révélation et rendra le service d'attirer l'attention sur un coin jusqu'ici trop négligé de notre patrimoine artistique.

Parmi les édifices religieux de la France, la *Cathédrale de Reims* occupe sans contredit l'un des premiers rangs par la perfection de son architecture et la richesse incomparable de son ornementation. Les artistes, les archéologues, voire même les simples amateurs, accueilleront sans nul doute avec faveur la notice qui vient de lui être consacrée dans la collection des Petites Monographies des Grands Édifices de la France, et dont l'auteur, M. L. Demaison, s'est voué depuis nombre d'années à l'étude de ce beau monument. (Un volume illustré de 44 gravures et 1 plan. Broché 2 francs. Relié toile souple 2 fr. 50. Envoi franco contre mandat-poste à H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris.)

Dans cette monographie, une place très large a été accordée à l'histoire. M. Demaison fait connaître la suite des architectes qui se sont succédés depuis l'origine de la construction jusqu'au XV^e siècle. Il s'est efforcé de donner un résumé très précis de ses travaux antérieurs, et d'exposer succinctement le résultat de ses recherches qui l'ont amené à soutenir en beaucoup de points des conclusions bien différentes de celles qui ont été admises par ses devanciers.

La description de l'édifice qui vient après l'exposé historique, est aussi complète que l'a permis le cadre de l'ouvrage. Pour les questions souvent fort difficiles qui se posent à propos de l'iconographie, on n'a pu naturellement entrer dans aucune discussion. On s'est borné à présenter les interprétations certaines, en restant pour toutes les explications douteuses sur une prudente réserve.

Les reproductions photographiques qui illustrent le livre, dues en partie à des personnalités rémoises, nous montrent la cathédrale sous ses divers aspects et dans ses principaux détails. Plusieurs des sujets représentés n'ont pas encore figuré dans les publications antérieures, et auront ainsi l'attrait de la nouveauté.

Dans la même collection et aux mêmes prix, signalons *La Cathédrale du Mans*, par Gabriel Fleury, inspecteur de la Société française d'Archéologie.

La cathédrale du Mans avait droit à une étude dans la collection des Petites Monographies des Grands Édifices de la France, car elle offre dans son ensemble une succession rare des spécimens de l'architecture à des époques variées, depuis le XI^e siècle jusqu'au XV^e. On y trouve, à côté des sculptures de ces diverses époques, des vitraux aux légendes les plus curieuses, rendues avec un art et un coloris des plus délicats. M. Gabriel Fleury a été chargé de dépeindre ces beautés, et il a cherché avec le plus grand soin à produire l'œuvre qu'on attendait de lui, c'est-à-dire de donner, à la suite d'une notice historique sommaire, une analyse des divers détails qui permettent au visiteur de comprendre facilement les multiples transformations du moment, d'apprécier la valeur artistique des décorations de toutes natures qui se présentent à lui, et d'établir enfin un rapprochement et une comparaison avec les autres monuments qu'il a déjà pu étudier dans d'autres circonstances et d'autres régions.

La lecture de ce petit volume, qui condense des publications antérieures, sera pour tous un guide précieux fournissant des appréciations documentées sur la valeur archéologique, historique et artistique du monument. De nombreuses gravures et reproductions photographiques, complétées par

des plans, dont l'un est en couleurs, permettent de suivre les questions scientifiques, d'apprécier les progrès de l'architecture, en même temps qu'elles pourront plus tard raviver les souvenirs du visiteur, et les impressions qu'il aura ressenties en examinant le beau monument qu'est la cathédrale du Mans.

La librairie Hachette consacre le deuxième volume de sa jolie collection *Ars Una à l'Italie du Nord*, par Corrado Ricci, directeur des Antiquités et des Beaux-Arts à Rome. (Ouvrage illustré de 629 gravures en noir et 4 planches en couleurs. — Un volume in-16, cartonnage toile, 7 fr. 50. Hachette et C^{ie}, Paris.)

Par le texte, dû à la haute érudition de M. Corrado Ricci, directeur des Beaux-Arts à Rome, cet ouvrage se présente comme le manuel le plus complet qui ait été écrit sur l'histoire de l'Art dans le Nord de l'Italie. Par son abondance et précieuse illustration, il constitue une anthologie tout à fait unique des chefs-d'œuvre de l'école italienne.

Depuis les origines de l'art à Ravenne, les périodes romaine, gothique, byzantine et la Renaissance jusqu'au XX^e siècle, l'auteur étudie les différentes évolutions de l'architecture, de la peinture et de la sculpture dans les grands centres du Nord italien et surtout à Venise. Ainsi se développe dans l'esprit et sous les yeux du lecteur, la plus prestigieuse histoire artistique ; aucune nation ne peut se prévaloir d'une richesse supérieure, d'une énergie créatrice plus féconde, plus variée et plus belle. A elle seule, l'école vénitienne, de la pierre architecturale aux tableaux qu'anime la magie des formes et des couleurs ; de l'âme pensive de Carpaccio à l'imagination fougueuse de Tiepolo, en passant par les somptuosités des Titien, des Véronèse, des Tintoret, à elle seule l'école vénitienne nous transporte dans la féerie même du grand art.

Signalons à la même librairie les *Études d'Histoire et d'Art* de M. E. Bertaux, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

Comme les arabesques niellées s'incrument dans le métal et s'unissent intimement à lui, ainsi l'Art s'attache et se mêle à l'Histoire.

Ces nouvelles *Études* de M. Bertaux, qui fixent des questions artistiques parmi des points d'histoire ont le double attrait des lectures substantielles et savoureuses. D'être évoqué dans le passé même où il s'accomplit, avec les personnages, les costumes, les mœurs de son temps, tel monument d'art s'anime à nos yeux d'une vie plus immédiate et plus chaude.

Admirant le Tombeau d'une Reine de France, femme de Philippe le Hardi, accroché au flanc d'un lointain village calabrais, M. Bertaux découvre dans cette sculpture du XIII^e siècle français, le plus ancien portrait authentique d'un roi représenté vivant et l'image la plus ancienne d'une reine dont le visage ait été copié sur le masque même du cadavre aux yeux fermés.

Sous la couronne royale et le manteau fleurdelisé, sous la mitre épiscopale et la chape brodée, il retrouve dans l'art italien, et principalement dans les fresques de Giotto, les deux saints Louis, le roi de France et l'évêque de Toulouse. Plus loin, il nous montre les « Borgia en Espagne ». Et d'étudier « Botticelli costumier » lui est un délicieux prétexte à retracer l'origine des premières étoffes ornées de fleurs, palmettes orientales, fleurons héraldiques, ou timides méandres de rameaux verts.

Complété par 33 gravures tirées hors texte, l'ouvrage de M. Bertaux offre le précieux intérêt d'une documentation sûre à la base de déductions infiniment séduisantes.

Le traducteur et commentateur des œuvres de Carlyle, M. Edmond Barthélemy, dont on connaît aussi les travaux de critique historique, ajoute aujourd'hui à la série une nouvelle œuvre, — l'œuvre à vrai dire capitale de l'illustre écrivain anglais, — à laquelle le public français fera certainement le même bon accueil qu'aux précédentes : *Olivier Cromwell. Sa Correspondance. Ses Discours*. (Librairie du Mercure de France.)

Le but de Carlyle, en reproduisant cette correspondance et ces discours, dont il restitue soigneusement le texte et qui n'avaient jamais été recueillis auparavant, a été de faire connaître les actes mêmes de la carrière du Protecteur (car ces Lettres et ces Discours sont des actes), et, en remontant directement à ces sources, de se placer en dehors des controverses qui, en général, n'avaient guère jusqu'alors élucidé les questions relatives à Cromwell.

Ajoutons qu'un important commentaire de Carlyle, véritable récit continu, accompagne ces précieux documents. Coloré, psychologique, ce commentaire est célèbre, et le traducteur a fait de son mieux pour en rendre sensible au lecteur français l'originale saveur.

Taine, appréciant ce livre, qu'il déclare être le « chef-d'œuvre » de Carlyle, dit : « Enfin nous voilà face à face avec Cromwell. Nous avons ses paroles, nous pouvons entendre son accent, nous saisissons autour de chaque action les circonstances qui l'ont fait naître ; nous le voyons sous sa tente, au conseil, avec le paysage, avec sa physiologie, avec son costume, tout le détail y est... »

Il s'agit ici d'une œuvre d'histoire de portée générale et constante. Laisant à l'Angleterre les passions nationales que peut susciter le nom de Cromwell, un lecteur français s'intéressera surtout, dans ce livre, au tableau de la Révolution, qui, au XVII^e siècle, fonda la grandeur de l'Angleterre moderne et contemporaine. Révolution dont les enseignements gardent à maints égards, — dans la

question parlementaire, par exemple, — une singulière actualité.

Il semble aussi que, sous un autre rapport, cette œuvre vienne à son heure. En effet, on souffre aujourd'hui d'un excès de documentation, document ne voulant pas toujours dire renseignement. Or, tout en étant, dans toute la force du terme, une œuvre d'histoire documentaire et en satisfaisant aux exigences des méthodes actuelles, ce livre n'a point l'aridité que l'abus de la documentation communie de nos jours à trop d'ouvrages d'histoire. Ici le commentaire de Carlyle fait à l'art sa part légitime. Et en cela encore l'on peut dire éminemment instructive l'œuvre célèbre que M. Edmond Barthélemy vient de transporter dans notre langue.

M. Frédéric Masson a publié à la Librairie Ollendorff un nouveau volume, *Petites Histoires*. Ce sont des récits contés la plupart d'après des documents inédits révélant un homme ou quelque chose d'un homme, — ainsi le Colonel Camille, Victor d'Artincourt, le Lieutenant-Colonel Mollot, le Cardinal Fesch, Barbey d'Aurevilly ou M. de Bonald, — donnant la clef d'un événement, — ainsi la Restauration des Bourbons, le retour de l'île d'Elbe, — jetant sur des parties obscures une lueur brusque comme d'une lanterne qu'on démasque, — sur la Légion d'honneur, la Réunion, les Palmes, une étrange mystification de Balzac, et sur quantité de questions où quiconque est curieux trouvera son compte.

Plus récemment, la même Librairie a mis en vente un autre recueil, *Au Jour le Jour*, qui contient les articles de polémique historique qui parurent dans le *Gaulois* et dans l'*Echo de Paris*.

Ces articles, devenus des chapitres d'un recueil qui ne manque nullement d'harmonie, nous conduisent de la Malmaison au Grand Trianon et à Farnborough, du cachot de Hoche à la Maison des Carmes, ou évoquent en des pages éloquentes autant qu'érudites le temps de la Restauration. Dans une introduction qui est un chef-d'œuvre, l'auteur rétorque avec véhémence les arguments qui lui furent opposés : et il explique l'intérêt qu'il avait à garder, dans ce livre, quelques-uns de ces articles nés de l'indignation d'un jour ; plus tard, quelqu'un en feuilletant ces pages dira : « Tiens, au moins, celui-là protestait. Etait-il jeune ! » « Cette jeunesse-là, s'écrie-t-il, je la garderai jusqu'à la fin, et le jour où je l'aurai perdue, j'estime que je n'aurai plus lieu de vivre ».

C'est-à-dire que l'on trouvera d'un bout à l'autre du volume avec la même tenue littéraire, l'ardeur de convictions, la netteté de jugement et l'indignation contre tout ce qui est nuisible à la Patrie, par quoi se distingue M. Frédéric Masson.

En publiant, il y a quelques mois, chez Hachette, ses *Récits des Temps révolutionnaires*, M. Ernest Daudet avait laissé entendre qu'il en donnerait ultérieurement une série nouvelle. Elle vient de paraître sous ce titre : *Nouveaux récits des Temps révolutionnaires*.

Ce volume, comme son aîné, se distingue par le caractère inédit et révélateur des épisodes qui s'y trouvent racontés. Leur variété même en accroît l'intérêt et nous montre sous le jour le plus attrayant le talent de l'auteur, en même temps qu'elle met en lumière son habileté à découvrir des documents oubliés ou ignorés avant lui et à les utiliser pour le plus grand plaisir de ceux qui le lisent. Le succès de ces nouveaux Récits ne sera pas moindre que celui des premiers.

M. Paul Frémeaux est considéré comme une autorité sur Sainte-Hélène.

Dans un livre récent, fort remarqué, *Les derniers jours de l'Empereur*, il a su montrer le pathétique et intense intérêt de cette période de l'histoire napoléonienne, qu'il traitait d'ensemble. Il va maintenant, annonce-t-il, reprendre son sujet par parties, et l'éclairer encore de détails nouveaux.

Il revient, dès aujourd'hui, sur la mort de l'Empereur et son nouveau volume intitulé : *Dans la chambre de Napoléon mourant* contient, entre autres pages inattendues, un journal bien fait pour exciter la curiosité de tous les Napoléoniens : le journal inédit d'Hudson Lowe ! On ne lira pas sans une émotion indignée cet important document historique, qui révèle notamment, et pour ne signaler que cette circonstance lamentable, le peu d'alarme, la quasi indifférence des géoliers de l'Empereur devant son agonie. (Mercure de France.)

M. Georges Ohnet, lui aussi, aborde le genre historique. Il l'aborde à sa manière, qui aura des partisans. Après avoir passionné le monde entier avec ses fameux romans : *Le Maître de Forges*, *Serge Panine* et tant d'autres, il ressuscite, avec *Pour tuer Bonaparte* (Lib. Ollendorff), un genre qui valut à Alexandre Dumas père des milliers et des milliers de lecteurs. Ils attendaient impatiemment qu'il eût un successeur, le voici venu.

On a beaucoup écrit sur les *Mémoires* de Casanova. Personne ne songe plus aujourd'hui à contester la valeur documentaire de cette œuvre et le crédit très large qu'on lui peut accorder, après les preuves multiples qui ont été apportées en faveur de son authenticité. Dans un nouveau livre : *Casanova et son temps*, M. Édouard Maynial, prenant Casanova au mot et au sérieux, suit pas à pas le texte des *Mémoires*. Quelques-unes des rencontres sensationnelles et des plus piquantes aventures du galant Vénitien les ont inspirées. Casanova y est étudié en fonction de son temps,

dans ses rapports avec ses contemporains. Tour à tour l'illustre et mystérieux comte de Saint-Germain, Voltaire, le sénateur vénitien Bragadin, la marquise d'Urté, Lorenzo da Ponte, — ministres d'Etat, poètes, charlatans, coureurs de grands chemins, ambassadeurs, favorites et courtisanes, tous les types essentiels de cette galerie inépuisable que constituent les *Mémoires*, défilent en une série de portraits ou d'analyses fondés sur des documents authentiques et des rapprochements inédits.

Le texte même des *Mémoires*, y est l'objet d'une critique sévère, et l'auteur établit, par des exemples précis et habilement choisis, la nécessité d'une édition définitive qui fera revivre l'œuvre même de Casanova. Tous ceux qu'intéresse cette œuvre l'un des témoignages les plus importants et les plus précieux que nous possédions sur la société et les mœurs du XVIII^e siècle retrouveront avec plaisir dans *Casanova et son temps* l'aimable silhouette de l'aventurier. (Mercure de France)

M. Edward Montier s'était fait précédemment l'historiographe des collèges libres dans un récit ému, vivant, d'un accent très personnel, qui empruntait la forme familière d'un journal intime. *Les Essaims nouveaux*, dont il nous parle aujourd'hui figurent les formations nouvelles qui se sont produites à l'abri d'une foi tutélaire. L'Eglise n'ignore rien des agitations et des espérances contemporaines, elle veut seulement rester en dehors et au-dessus d'elles. Aussi encourage-t-elle les œuvres sociales qui, sans prétendre mêler ce qui passe aux intérêts spirituels qui ne passent point, entreprennent de diriger l'évolution démocratique. On le devine, se sont les *Patronages catholiques* que l'auteur de l'*Age enclos* nous présente et nous raconte en un livre impressionnant, qui définit avec un luxe de détails pittoresques et une abondance de faits instructifs, une des formes les plus heureuses de l'éducation populaire. Le héros de ce roman, plein d'illusions diaphanes, est un élève de la laïque comme vous en rencontrez tous les jours, un employé syndiqué, un républicain et un chrétien. L'auteur qu'il nous fait de son initiation, de ses doutes, de ses luttes, de sa participation aux concours, à la propagande, à l'action publique d'un patronage rouennais, de ses chastes fiançailles, dans la joie qu'il a trouvée dans l'accord surprenant de la discipline et de la liberté, montre clairement ce dont sont capables les jeunes générations élevées à pareille école. C'est la cité de l'avenir qui s'ébauche. (Librairie Plon).

Pages d'Automne, le dernier volume de M. Mézières est la quintessence d'une vie de travail. On sait avec quelle persévérance le brillant académicien poursuit ses études sur la littérature et sur l'histoire contemporaines. Tout en étant un des doyens de l'Académie française, il est resté très jeune par la curiosité et la vigueur de son esprit. Dès qu'un livre nouveau l'intéresse, il l'étudie à fond, il en extrait la substance et il nous en donne la moelle. Il ne touche jamais à un sujet sans en tirer des considérations générales qui l'élèvent et qui l'agrandissent.

Ouvrez les *Pages d'Automne*, que vient de publier la librairie Hachette. Vous y trouverez les questions les plus diverses résumées en quelques pages saisissantes qui forcent l'attention et qui entraînent l'admiration. Un jour M. Mézières vous parlera de Marie Stuart dont il a recueilli sur place les Souvenirs dans le sombre palais d'Holyrood. Le lendemain à l'aide de documents nouveaux publiés par les historiens, il recomposera l'héroïque figure de Louis XIII à vingt ans, si longtemps méconnue. Un autre jour, il sera attiré par quelques physionomies originales du XVII^e siècle, par la duchesse de Bourgogne ou par la mère du Régent. Dans le même volume nous voyons quelques-unes des femmes les plus séduisantes du siècle suivant, M^{me} du Deffand, la marquise de Boufflers, M^{me} de Balbi, M^{me} de Souza, tout un régal pour l'esprit.

La Librairie Dunod et Pinat, 49, quai des Grands-Augustins, Paris, vient de publier une quatrième édition (13^e à 16^e mille) du *Bréviaire du chauffeur*, par le D^r Bommié. (Un volume in-8^e (18x12) de XIV-519 pages, avec 205 figures. Reliure en cuir souple vert et or 8 francs.)

Le *Bréviaire du Chauffeur* doit ce succès, à sa clarté, à sa concision, à sa simplicité qui met la mécanique automatique à la portée de tous. Chaque chapitre de description est suivi d'une foule de conseils pratiques, de notions utiles, de recettes et de tours de mains qui constituent le bagage indispensable de tout conducteur sérieux.

Avec un guide aussi complet on est à l'abri de bien des pannes et on réalise à tout instant les économies réelles qui découlent d'une conduite intelligente et de soins raisonnés.

C'est le compagnon de route et le conseiller des chauffeurs qui roulent par plaisir ou par nécessité. Il est le complément indispensable de la voiture utilitaire.

Terminons par un ouvrage des plus curieux : *Comment on devient riche*, par X... (Librairie Ollendorff).

X..., une des personnalités les plus en vue de la société parisienne et que sa haute situation oblige à garder l'incognito, s'est plu à consigner en un volume de lecture attrayante les principes grâce auxquels il a pu réaliser une des fortunes les plus considérables de ce temps. Tout le monde voudra en le lisant, deviner qui a écrit ce livre plein de conseils excellents et d'une haute portée sociale.

LE MOIS FINANCIER

D'un tableau que vient de publier M. L. Dausset dans son rapport sur le budget de la Ville, il résulte que Paris détient à peu près un record évidemment flatteur pour l'amour-propre des Parisiens : celui d'être la capitale la plus endettée de l'Univers. Nous disons « à peu près » car nous n'arrivons pas exactement en première ligne. Il faut savoir rendre justice à ses concurrents. New-York nous dépasse. Quelque invraisemblable que ce soit, New-York a trouvé le moyen d'être encore plus endetté que nous !

Quoi qu'il en soit la dette de la Ville de Paris atteint en principal, intérêts et lots, environ huit millions et demi, chiffres ronds. C'est à faire envie à pas mal de royaumes !

Dans cette dette, M. L. Dausset distingue trois catégories : Les emprunts ordinaires, — les emprunts ayant un caractère de dotation d'entreprises industrielles, c'est-à-dire ceux du Gaz et du Métropolitain, — enfin les annuités diverses dues au Crédit Foncier, ou à des Sociétés rachetées, etc.

En suivant ces distinctions, voici comment la dette se répartit au 1^{er} janvier 1911 :

	En capital seul	En capital intérêts et lots
Emprunts ordinaires	Francs 2.083.308.527 60	Francs 4.452.601.961 68
Emprunts industriels	621.236.784 05	1.372.775.475 55
Annuités diverses	19.225.164 40	23.078.229 84

Grâce à M. Dausset, nous avons la consolation de savoir exactement ce que nous avons à payer et pourquoi nous avons à le payer. C'est une satisfaction. Mais les esprits chagrins ne s'en contentent pas, et ils demandent où l'on s'arrêtera. Si l'on réfléchit, en effet, que les impôts que les Parisiens doivent payer pour faire face au service de la dette urbaine se superposent aux taxes qu'ils sont tenus d'acquitter pour les besoins courants, et aux impôts géné-

raux que leur réclame l'État, on est forcé de convenir que leur situation n'est vraiment pas enviable. Certainement, — M. Dausset nous le dit, — celle des habitants de New-York l'est encore moins. Mais, ce qui fait le malheur des uns...

Du reste, ce qui est vrai pour le budget de Paris l'est encore davantage, si c'est possible, pour le budget général du pays, qui devient de plus en plus lourd, à tel point qu'on est très embarrassé pour l'établir sans qu'il fasse trop crier. C'est ainsi qu'à l'heure où ces lignes sont écrites, il n'est pas encore voté. Nous avons du moins, de ce côté, une consolation. L'amortissement de la dette française se prépare, pour une large part tout au moins, et pour ainsi dire automatiquement, par cette colossale tirelire que représentent les réseaux de nos chemins de fer. Le jour où ceux-ci, à l'expiration des concessions, feront retour à l'État, les bénéfices de leur exploitation permettront de faire face au service de notre dette consolidée presque entière. A une condition toutefois c'est que, d'ici là, on n'ait pas brisé la tirelire. On l'a déjà fêlée avec le rachat de l'Ouest. Il ne faut pas qu'on la heurte à tort et à travers. Il est temps, à ce propos, de jeter un cri d'alarme, car la question ainsi posée intéresse non seulement tous les porteurs de titres de nos compagnies, parmi lesquels d'importantes collectivités (compagnies d'assurances, sociétés de mutualité, sociétés d'épargne), mais encore tous les contribuables français.

Or, actuellement, en raison de l'imminente expiration de la garantie d'intérêts, pour deux compagnies, et en raison de la diminution de la période d'amortissement des obligations au fur et à mesure qu'on

approche de l'époque d'expiration des concessions, des problèmes se posent auxquels M. Caillaux, ancien ministre des Finances, a fait allusion récemment dans un discours prononcé à Lille. Il est intéressant d'annoncer à ce sujet que, pour veiller aux solutions qui leur seront données, une association de défense des porteurs de titres de Chemins de fer s'est constituée sous la présidence de M. André Lebon, ancien ministre. Hâtons-nous de dire que ce groupement, comme la personnalité de M. Lebon en est garant, n'est dirigé ni contre les compagnies, ni contre qui que ce soit ; et qu'il a pourtant pour but de chercher, par l'effort des personnalités compétentes qui le composent et en dehors de toute idée politique, les moyens les plus satisfaisants de résoudre, au mieux de tous les intérêts en cause, cette grosse question des Chemins de fer.

Nous avons eu occasion de dire ici, déjà, que nous ne pensions pas qu'on dut s'effrayer beaucoup de l'impôt sur le revenu, lequel, s'il était jamais voté, le serait dans des conditions très différentes des conceptions primitives. Il faut reconnaître d'ailleurs que l'apôtre lui-même de la « réforme fiscale », M. Caillaux, n'a jamais été intransigeant ni irréductible, et qu'il s'est toujours montré disposé à accueillir les changements qui pourraient rendre le principe plus applicable. Il convient donc d'enregistrer la décision de la commission sénatoriale qui, à propos des revenus du commerce et de l'industrie, a écarté tous les moyens d'évaluation qui pouvaient passer pour présenter un caractère inquisitorial.

Au point de vue des affaires, le mois de février n'a été marqué ni par une stagna-

tion, ni par une activité exceptionnelle. Mais le courant général a été assez bon. Parmi les valeurs qui nous paraissent dignes d'être signalées, nous citerons :

L'Emprunt Colombien 6 0/0 Or dont on avait annoncé l'émission sous les auspices de la Banque Alsacienne de Paris, pour le 24 février, vient d'obtenir un réel succès, la souscription ayant dû être close à l'avance par suite des nombreuses demandes reçues par correspondance.

Les obligations 5 0/0 de l'État de Maranhao cotent, actuellement, 475 francs. On sait que cet État s'est développé par ses propres moyens et les garanties spéciales de l'emprunt couvrent deux fois au moins l'annuité nécessaire au paiement de ses coupons.

Les obligations 5 0/0 or de l'Emprunt extérieur 1910 de l'État de Rio Grande du Nord se maintiennent aux environs de 482.

Les obligations 5 0/0 or 1^{re} hypothèque de la Compagnie Générale de Rio de Janeiro se tiennent à 447 fr. 50 et sont toujours l'objet de nombreuses demandes.

Les obligations 5 0/0 or 1^{re} hypothèque du Chemin de fer N. O. du Pérou, cotent actuellement 455 francs.

Les actions Foncières d'Hendaye et du Sud-Ouest cotent 112 francs. Cette Société, fondée dans le but de construire des villas sur les terrains sis à Hendaye, offre des garanties de paiement assez étendues et la saison 1911 s'annonce d'une façon assez brillante.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne Adresse
279.84, 2^e ligne télégraphique :
200.37, 3^e ligne Pauperlès-Paris

ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.
ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation ;
Liste des sociétés abonnées au timbre ;
Tableau des tirages des valeurs à lots ;

Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes ;
Liste des journaux économiques et financiers ;
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION - DIRECTION : 27, Boulevard des Italiens, PARIS

Lire dans le dernier numéro de la

MEDECINE NORMALE

Traitement infallible de la

CONSTIPATION

Envoyé gratuitement sur demande

Médecine normale, 10, rue de Rome, PARIS



WARINGS

LES GRANDS DÉCORATEURS ANGLAIS

62 - Avenue des Champs-Élysées - 62

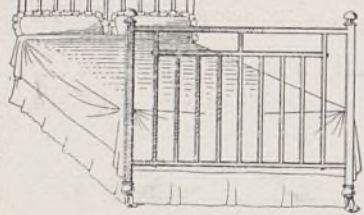
PARIS

Vous enverront sur demande tous renseignements, catalogues, devis pour installation d'appartements, villas, châteaux, etc.

PETITS MEUBLES - BIBELOTS
Grande Collection de Tapis d'Orient

DÉPOT CENTRAL

LITS CUIVRE



DEMOURGUES

50, Faubourg St-Antoine

PARIS

CATALOGUE FRANCO



PARIS 1900 GRAND PRIX
LE SEUL
ACCORDÉ AUX COFFRES FORTS

COFFRES FORTS FICHET

43, RUE DE RICHELIEU
MAISON FONDÉE EN 1825
PARIS

Envoi franco de Tarifs
sur demande

EXPOSITIONS UNIVERSELLES - GRANDS PRIX COLLECTIFS



English
Spoken

PARIS 1900
ST LOUIS 1904
LIEGE 1905
MILAN 1906

ROBES

Manteaux

LINGERIE

Crousseau

TELEPHONE 240-88

J. Barrom

394, Rue St-Honoré

Paris

Fabrication Artistique --- Bronzes d'Art



PINÉDO

Statuaire

137, Rue Vieille-du-Temple

REPRODUCTION

DES
ŒUVRES DU SALON

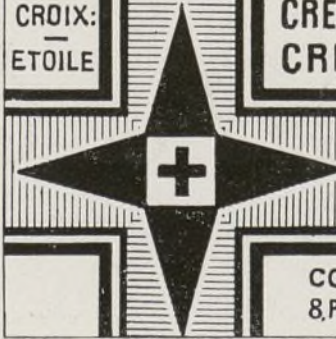
Envoi sur demande
du petit catalogue

Prix de fabrication pour les abonnés du Figaro Illustré

GRANDS PRIX - HORS CONCOURS

FARINES MALTÉES MAGGI

EXIGER
LA
MARQUE
CROIX-
ETOILE



CREME DE RIZ
CREME D'ORGE
CREME DE BLÉVERT
CREME DE GRUAU D'AVOINE
CREME DE MAÏS

COMPAGNIE MAGGI
8, PLACE DE L'OPÉRA - PARIS

M^{re} BARLET
Diplômée de la Faculté de Médecine,
vous enverra gratuitement la Notice sur ses recettes
HYGIÈNE - BEAUTÉ
vous mettant à même de supprimer radicalement
toutes Douleurs ou Maladies
 périodiques.
Barlet, 112, rue Réaumur.

PERLÈS Frères

BANQUIERS

PARIS --- 15, Rue du Helder, 15 --- PARIS

Téléphone 134.63
279.84

Succursale A : 121, Rue Réaumur
Succursale B : 237, Fbg. St-Denis

Adresse Télégraphique:
PAUPERLÈS - PARIS

ORDRES DE BOURSE

= Comptant et Terme =

NÉGOCIATION DE VALEURS NON COTÉES

Souscription sans frais à toutes les Emissions

CORRESPONDANTS

à

BRUXELLES
LONDRES
NEW-YORK

VENTE de CHÈQUES sur toutes les places étrangères

Dépôts de Fonds -:- Garde de Titres
Comptes Courants

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet

PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

ROSAMINE

Délicieux Parfum naturel
composé par VIOLET, parfumeur
29, Boulevard des Italiens, à Paris



TOY

10, RUE DE LA PAIX

TELEPHONE
318-46

POUR VOS JARDINS TOILES DUFOUR INIMITABLES



M^{re}
S. DUFOUR
fondée en 1865

Les Fils de S. DUFOUR

Successeurs

27, Rue Mauconseil - PARIS, 1^{er}

TELEPHONE - 106-91

LES BACHES DUFOUR INUSABLES



SURPASSANT LES MEILLEURES
Les Fils de S. DUFOUR, 27, Rue Mauconseil, PARIS 1^{er}
Anc^{re} M^{re} S. DUFOUR Fondée en 1865
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO - TELEPHONE 106-91

LA LISTE DES NUMEROS SPECIAUX DU FIGARO ILLUSTRÉ

EST ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

28 monographies illustrées parues à ce jour formant la collection la plus belle et la plus artistique qui ait jamais été publiée.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS - Lettres de Crédit pour VOYAGES - Location de Coffres-Forts - Agences dans les VILLES d'EAU